

SPIRITVS



*Cor unum
et anima
una*

SACERDOCE DE TOUJOURS

A l'Ecole de Libermann

<i>Ame chrétienne, âme sacerdotale</i>	195	<i>Liminaire</i>
<i>Evangélisation,</i>		
<i>première fonction du sacerdoce</i>	201	J. LÉCUYER
<i>Le Curé d'Ars et le P. LIBERMANN</i>	214	Mgr J. GAY
<i>En retraite sacerdotale</i>	232	P. BLANCHARD
<i>Sacerdoce missionnaire</i>	241	A. DES GROTTES
<i>Le Bon Pasteur</i>	249	L. VOGEL

NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS

<i>Prêtre et Eucharistie</i>	261	LIBERMANN
<i>Si le prêtre n'est pas saint</i>	267	

LIVRES ET CHRONIQUES

<i>Notre sacerdoce</i> (Mgr Veuillot)	204	C. LARNICOL
<i>Une étude récente sur le sacerdoce</i> (J. Lécuyer).	208	D. BOUJU
<i>On nous parle du Curé d'Ars</i>	223	P. BLANCHARD
<i>La méthode comparative</i>	230	—
<i>La personne du prêtre face au roman contemporain</i>	270	F. VALLERY-RADOT

LIVRES ET CHRONIQUES

SACERDOCE ET CURE D'ARS

- *Auteurs des livres recensés par BLANCHARD, BOJU, M. FOURMONT, LE MESTE, PIACENTINI, P. SIGRIST, F. VALLERY-RADOT :*
Bernanos (270), Blanchard (226 ; 272), Blanquet (271), Carré (273), Mgr Fourrey (223), Yv. Estienne (226), Huvelin (228), Laurentin (196), Lécuyer (208-213), Nodet (225), Pézérol (272), Pflieger (272), Ravier (226-227), M. de Saint-Pierre (227). Trochu (224), Vallery-Radot (270), Mgr Veuillot (204-207), Vial (225).
- *Spiritus s'efforcera de recenser périodiquement (dans la mesure bien sûr où ils parviendront à sa connaissance) les ouvrages ou articles sur :*
 - le Saint-Esprit ou le Saint Cœur de Marie ;
 - Libermann ou l'histoire spiritaine ;
 - la spiritualité considérée explicitement dans sa dimension missionnaire.
- *A l'occasion cependant de numéros spéciaux sur tel ou tel sujet nous pourrons, comme cette fois-ci, présenter aussi à nos lecteurs une sélection d'ouvrages marquants concernant le sujet traité dans le cahier. Cet encadrement aidera à mieux situer la doctrine que nous proposons en ces matières comme à en mesurer la valeur d'enrichissement et d'actualité. Souvent d'ailleurs ces livres seront choisis en raison des affinités ou des résonances spiritaines de leurs propos, étant bien entendu que spiritualité spiritaine signifie pour nous tout à la fois, l'un par l'autre et l'un dans l'autre :*
 - Spiritualité missionnaire ;
 - Spiritualité de Pentecôte mariale ;
 - Spiritualité libermanienne.

CLAUDE POULLART DES PLACES

● Echo des célébrations du 250 ^e anniversaire à Rennes	274	P. SIGRIST.
— Rencontre de Claude Poullart et de Libermann	277	P. BLANCHARD.
— Union de Notre-Dame et de l'Esprit de Dieu	276	Mgr X. MORILLEAU.
● L'édition anglo-française de ses Ecrits spirituels (Koren)	280	L. VOGEL.
● Le premier fils de Claude Poullart aux U.S.A. (Connors).	283	Ath. BOUCHARD.

PRESENCE DE LIBERMANN

● L'oraison et la vie (A. Poisson)	283	J. LE MESTE.
● Un article de Mgr Cristiani	284	Ath. BOUCHARD.
● L'Evangile rappelé aux chrétiens (R. Cluny)	285	—
● Témoignages.	286	

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

- Notre fiche inédite : *Sacerdoce.*
- *Etes-vous abonnés ?*
- Au sommaire du prochain numéro.

Nous sommes tout aussi désireux que nos lecteurs de parvenir à une typographie moins compacte et plus aérée, en caractères plus lisibles par tous. Il ne nous a pas été possible de réaliser ce vœu immédiatement. Nous nous en excusons.

Ame chrétienne, Ame sacerdotale

« Le sacerdoce n'est pas notre vocation ; voilà des pages qui n'ont pas été écrites pour nous ». Ainsi penseront peut-être certains lecteurs, laïcs, Frères ou religieuses. L'intention première de ce liminaire est de leur faire voir au contraire de quelle multiple façon le sacerdoce est aussi leur affaire.

Alors qu'il n'était pas encore prêtre et ne croyait même plus jamais le devenir, le Vénérable Libermann écrivait : « Une âme chrétienne, une âme sacerdotale... doit compter la commodité ou le malaise, l'honneur ou le mépris comme des choses nulles et indifférentes » (L. S., II, 300). N'imaginez pas qu'il parle ici à un prêtre ou à un séminariste et fait ainsi appel aux obligations propres de leur vocation supérieure de même qu'il nous arrive souvent de dire : « Un chrétien, a fortiori un prêtre... » Non, ces lignes ont pour destinataires de simples laïcs, son frère et sa belle-sœur : « âme chrétienne, âme sacerdotale », pour Libermann il s'agit là non d'un crescendo mais déjà d'une équivalence. Il devait d'ailleurs lui-même préciser en plusieurs autres lettres, adressées à ce même ménage chrétien, deux aspects du sacerdoce des fidèles : sacrifice et mission. « Unissez-vous d'intention à moi, leur dira-t-il trois semaines après son ordination, et offrez-vous avec la Victime sacrée » (L. S., II, 561, voir aussi 277). A l'occasion de la naissance de leur sixième enfant il leur avait écrit six ans plus tôt : « Remarquez-le bien, vous faites auprès d'eux l'office de prêtre, de missionnaire et d'ange gardien, pour les conduire à la bienheureuse éternité » (L. S., I, 71).

Mais aujourd'hui ces vérités ne sont-elles pas redevenues heureusement familières à tout chrétien bien instruit de sa foi ?

Saint Pierre et saint Jean nous l'ont appris, saint Paul nous l'a expliqué : les fidèles dans l'Eglise sont ensemble avec leurs pasteurs, leurs évêques et leur Souverain Pontife « un royaume de prêtres ». (Apoc., I, 6) un seul « peuple sacerdotal ». Faisant ensemble un seul corps avec Jésus, l'unique Prêtre, ils sont ensemble le Prêtre Total de l'univers créé et de l'humanité rachetée. Dès leur naissance à la vie du Fils de Dieu par le baptême, ils sont invités à s'intégrer en « hosties vivantes » (Rom., XII, 1) à l'offrande de l'autel où se renouvelle, pour accueillir notre participation d'aujourd'hui, l'unique Sacrifice de la Croix. A la Confirmation, le chrétien reçoit, comme Jésus au Jourdain, une onction de l'Esprit-Saint ; cette onction l'habilité à prolonger la mission apostolique du Souverain Prêtre. Dès ce moment, comme Jésus au sortir du Jourdain, il doit se soucier de prêcher, se soucier, par l'exemple et l'action, — l'action catholique ! — de faire connaître et aimer celui qui l'a fait passer « des ténèbres à l'émerveillement de sa lumière » (I Petr., II, 9).

Rien de ce que nous dirons du sacerdoce ne saurait donc laisser indifférent un laïc soucieux d'épanouir toutes les dimensions de son christianisme. Combien moins encore, ceux et celles qui, dans la vie religieuse, font justement profession de pousser leur vie chrétienne à son plus haut degré d'intensité.

La spiritualité sacerdotale est fondamentalement, comme nous l'enseigne avec abondance et précision le Vénérable Libermann, une spiritualité de mission et d'immolation avec le Fils, à la gloire du Père, dans le mouvement de l'Esprit pour l'amour et le rassemblement en Dieu de nos frères les hommes. C'est à la perfection de son association aux souffrances de son Fils et à la mission de l'Église que la Vierge, debout devant l'autel de la Croix et première remplie de l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte, doit de pouvoir être appelée et d'être devenue en vérité le « modèle du sacerdoce » (Libermann, après Olier, S., 185) ¹.

Certes, évêques et prêtres participent d'une façon qui leur est propre au Sacerdoce du Christ. Ils ne sont pas prêtres seulement comme les fidèles parce que membres du Christ mystique car ils sont devenus, par leur ordination, représentants visibles et sacrements vivants de la personne même du Christ. Mais s'il y a là un sacerdoce qui n'est pas donné à tous, tous en restent manifestement solidaires. Pris d'entre les hommes le prêtre est ordonné pour eux de sorte que tous sont en quelque façon les premiers responsables de la sainteté des prêtres et les premiers intéressés à sa réalisation.

Responsables : car vos prêtres ne sont pas d'une autre race que vous. « D'une façon habituelle et normale, les vocations surgissent dans des milieux bien cultivés et bien préparés » (Pie XII, 23-9-1958). Et puis n'est-ce pas ordinairement au contact des laïcs que le prêtre s'affadit ? Si l'on veut qu'il soit « Prêtre et rien d'autre »², il est souhaitable que davantage de chrétiens l'aident à respecter son sacerdoce et qu'on lui donne aussi plus souvent l'occasion de s'en servir, de faire ce pour quoi il est fait. Oh ! le terrible isolement du prêtre dont personne n'a besoin.

Intéressés : car finalement ce sont les prêtres actuellement vivants qui portent la responsabilité des brebis d'aujourd'hui et de demain. Sans doute un prêtre, quelles que soient ses misères et ses fautes, reste marqué du signe du Christ et capable de transmettre sa grâce. Mais Dieu qui est le Maître de

L'ORDRE : C'EST UN SACREMENT QUI NE SEMBLE REGARDER PERSONNE PARMI VOUS ET C'EST UN SACREMENT QUI REGARDE TOUT LE MONDE.

Curé d'Ars (Nodet, 99).

¹ Nous aurions aimé présenter dans ce numéro l'ouvrage savant et admirable de M. l'abbé René Laurentin, intitulé : *Marie, l'Eglise et le Sacerdoce* (Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1953). Nous ne saurions trop recommander à l'attention et à la méditation de nos confrères cette synthèse lumineuse et définitive après laquelle on ne voit plus d'intérêt à confondre sacerdoce marital et sacerdoce sacramental. « Dieu lui a donné la maternité divine, disait Libermann en 1849, et bien qu'elle n'ait pas le caractère sacerdotal, elle a par cette maternité, pour ainsi dire la sommité du sacerdoce, Jésus voulant se donner aux hommes par elle, a voulu d'abord être en elle, vivre en elle, la remplir de lui-même. Tel doit être le prêtre, rempli des dons de Dieu avec surabondance, il répandra cette surabondance sur les âmes » (N. D., xi, 521).

² Le P. Rouanet, s. j., a publié sous ce titre une excellente petite plaquette consacrée au Curé d'Ars (Ed. Tardy, 1959).

l'histoire sait imposer une autre constatation à notre inconsciente lâcheté, avide de compenser en techniques et en recettes les défaillances de notre liberté. Il n'est que de comparer la fécondité, le rayonnement, l'efficacité d'un prêtre honnête et celui d'un Curé d'Ars ! « S'il y en avait trois comme toi sur la terre, mon royaume serait détruit », lui dit un jour Satan par la voix d'une possédée (Nodet, Jean-Marie Vianney, p. 177). Tragique pauvreté du peuple chrétien... « Si le sel lui-même s'affadit avec quoi le salera-t-on ? » (Matth., v, 13). Tragique tiédeur du prêtre... Comme on comprend, saisis par cette angoisse, ces vierges qui s'immolent silencieusement, derrière la grille des cloîtres ou dans la grisaille quotidienne d'une vie de « femme seule » et le difficile renoncement aux maternités impossibles, pour la sanctification du sacerdoce. Faisant jouer à plein la solidarité du corps mystique elles visent à la tête et reprennent à leur compte le mot que Jésus prononça à propos d'abord de ses prêtres : « Pour eux je me sacrifie afin qu'ils soient eux aussi sacrifiés, consacrés, sanctifiés en vérité » (Joh., xvii, 19).

SAINTETÉ SACERDOTALE ET ACTUALITÉ

Ce qui est essentiel est toujours actuel, mais il n'est pas inutile à notre distraction de s'aider du rappel des circonstances pour s'obliger à y faire mieux attention.

● Le centenaire du Curé d'Ars (1959) et le tricentenaire de saint Vincent de Paul (1960), cet autre prêtre, devenu, même auprès de nos compatriotes incroyants, le plus populaire de tous les saints de France nous forcent à nous interroger sur le véritable secret d'efficacité apostolique qu'est un sacerdoce pleinement vécu. Autant il s'étonne et se scandalise de ne pas trouver de sainteté dans le prêtre, autant le monde s'émerveille de rencontrer un saint prêtre.

● La décision prise par l'Eglise au sujet de l'expérience des prêtres-ouvriers nous fait aussi une obligation de mieux méditer les raisons d'être de notre sacerdoce. Dès avant la publication de la lettre du Saint-Office communiquant cette décision (cf. Documentation catholique, 4 oct. 1959), Mgr Tiberghien croyait pouvoir écrire : « La crise des prêtres-ouvriers n'est pas autre chose qu'un essai magnifique, débordant de dévouement, mais dangereusement désaxé par rapport à la vraie notion du sacerdoce » (Cahiers de vie franciscaine, n° 23, 3^e trim. 1959, p. 185). Nous serions bien pharisiens de jeter la pierre, nous qui trop souvent et avec moins de zèle, péchons de la même imprudence. Curés, vicaires, missionnaires, professeurs, ne nous arrive-t-il pas de laisser notre sacerdoce s'immerger, au point de s'affadir et au risque de se perdre, en des tâches para-sacerdotales qui, si nécessaires qu'elles soient parfois, ne devraient jamais devenir notre premier souci ? Qui peut se glorifier de vivre la vraie notion du sacerdoce ? et s'il l'a mieux comprise, il n'en est que plus coupable. Soulignant les aspects positifs de la décision de Rome, Son Exc. Mgr Guerry a eu ce mot que le Saint-Père a tenu à relever et à louer expressément : « Parce qu'il a été uniquement, simplement, totalement prêtre, (le Curé d'Ars) a converti des foules » (Doc. cath., 1^{er} nov. 1959, col. 1382 ; 3 janvier 1960, col. 12). Pour le salut des pauvres et des abandonnés nous nous devons de devenir davantage prêtres.

● Ce n'est plus seulement la France, mais toute notre vieille Europe, laïcisée et matérialisée, qui s'inquiète de la raréfaction des vocations sacerdotales. A la suite du « Colloque international sur le problème sacerdotal en Europe » qui s'est tenu en Autriche du 10 au 12 octobre 1958 un secrétariat permanent a été constitué et projetée la création d'un séminaire international analogue à celui de la Mission de France pour porter secours par une péréquation des vocations, aux zones les plus défavorisées du continent. (cf. Informations cathol. internationales, 1^{er} juin 1959). Spiritus pense consacrer au mystère de la vocation l'un de ses prochains numéros, mais dès maintenant nous tenons à rappeler combien la solution de cette crise dépend étroitement d'un meilleur épanouissement et d'une plus juste considération du sacerdoce. « Un prêtre, a-t-on dit avec raison, qui donne l'exemple d'un sacerdoce vrai, d'un sacerdoce auquel il croit, d'un sacerdoce qui vit et qui le fait vivre, d'un sacerdoce rayonnant, d'un sacerdoce dont il est fier, d'un sacerdoce soutenu par une vie spirituelle profonde, est assuré de trouver des vocations » (Courrier des Fils de la Charité, n° 40, 3^e trimestre 1959, p. 7).

● Enfin la soif de Dieu qui travaille notre monde, incroyant et athée, ramène de plus en plus souvent l'homme de Dieu sous le feu des projecteurs. Sa soutane reste signe, mais ne fait plus écran ; les ressources du roman, du théâtre et du cinéma se conjuguent pour explorer, parfois sans pudeur, le mystère et le drame de cet être écartelé, par vocation, entre sa condition humaine et sa mission divine, astreint, pour servir, à la double nécessité de se faire semblable et de rester différent. Les hommes exigent sans doute que le prêtre s'adresse à eux en leur langage, à partir des problèmes et des difficultés de leur vie et de leur temps, mais ils attendent surtout de lui qu'il ait l'audace et la charité de leur donner Dieu, même quand ils n'ont pas le courage ou la simplicité de le lui demander. Pour donner Dieu, il faut l'avoir.

SPIRITUALITÉ SACERDOTALE ET SPIRITUALITÉ SPIRITAINE

● « Le prêtre, disait le curé d'Ars, doit constamment être enveloppé du Saint-Esprit comme il l'est de sa soutane » (Nodet, 102) et quoi d'excèsif dans cette exigence puisque c'est par l'onction de l'Esprit que nous avons été revêtus du sacerdoce ?

Qui a mieux vécu que Marie cet enveloppement de l'Esprit de sainteté ? C'est pourquoi nous admirons en elle le « modèle du sacerdoce ». Libermann voyait dans la vie missionnaire l'épanouissement normal de la grâce sacerdotale au point d'employer indifféremment l'un ou l'autre qualificatif : « sacerdotal » ou « apostolique » (cf. v. g. E. S., 420-432, et ici même, l'article « Sacerdoce missionnaire »). Or, il nous montre justement en Marie un « cœur éminemment apostolique, tout enflammé de désirs pour la gloire de Dieu et le salut des âmes » (N. D., II, 238). Quel prêtre ne gagnerait à méditer l'avertissement qu'il donne à ses fils : « Si notre cœur est embrasé de cette charité ardente qui brûlait dans le cœur de Marie, nous serons toujours propres à répandre ce feu dans les âmes avec lesquelles nous serons en rapport ; tandis que si nous ne pensons qu'à l'action, sans nous occuper principalement de conformer notre (cœur) à celui de Marie, nous

serons froids pour nous-mêmes d'abord et le bien que nous pourrons faire pour les autres sera bien moins considérable » (Glose de la Règle — texte inédit).

● *Les Spiritains sont maintenant connus comme religieux missionnaires, mais il faut savoir qu'ils ont d'abord été longtemps une simple société de prêtres se consacrant à former d'autres prêtres pour le service des plus abandonnés. Ils ne sont devenus missionnaires qu'entraînés par la logique de la notion du sacerdoce qu'ils inculquaient à leurs séminaristes. Comme Libermann l'expliquera plus tard, c'est « la sève de la vie sacerdotale de Jésus... (qui nous communique cet) amour immense et efficace pour les âmes, (porté) de préférence vers les pauvres, les faibles et les malheureux » (E. S. 425-426). Avant même d'être devenus spiritains, les premiers fils de Libermann n'étaient eux-mêmes qu' « une réunion de prêtres » (se dévouant) « tout entiers à annoncer (l'Evangile) et à établir (le règne du Christ) parmi les âmes les plus pauvres et les plus délaissées dans l'Eglise de Dieu » (article premier de la Règle provisoire, N. D., II, 235-36).*

Il y a tout juste un siècle que les missionnaires spiritains se sont faits religieux, mais là encore ils n'ont adopté cette vie qu'en fonction et en subordination de leur sacerdoce. Le Vénérable P. Libermann qui fut l'instigateur de cette évolution ne nous l'a pas proposée pour elle-même, mais parce qu'il voyait dans la vie religieuse « le moyen le plus efficace » de nous faire parvenir à la sainteté sacerdotale, au point, écrivait-il, que le missionnaire religieux « n'a qu'à vouloir pour être fidèle à la grâce du sacerdoce » (E. S., 434)¹. Ainsi, missionnaires parce que prêtres, les Spiritains ne sont religieux que pour être plus facilement de saints prêtres.

● *Comme celle du fondateur du Séminaire du Saint-Esprit toute la vie personnelle de Libermann, dans l'essentiel de son activité et déjà bien avant son ordination, fut consacrée au sacerdoce. Animateur des « Bandes de piété » au Séminaire d'Issy, maître des novices des Eudistes à Rennes, puis de sa propre congrégation à La Neuville, supérieur du Séminaire du Saint-Esprit, promoteur des « Conférences Saint-Jean » où se regroupait chaque semaine, « pour (se) renouveler dans l'esprit de (son) sacerdoce » une élite du clergé de Paris (cf. N. D., XI, 520-521), « sa destinée et sa grâce particulière, notaît le P. Liagre, a été la formation et la sanctification des prêtres. De sa volumineuse correspondance, plus des trois quarts des lettres sont adressées à des séminaristes ou à des prêtres : directeurs de séminaire ou prêtres dans le ministère »². Lorsqu'il s'agira pour Libermann d'être nommé patron de*

¹ Ce point a été bien développé par le P. Michel Picard dans une étude inédite que publiera prochainement le *Bulletin de la Province de France*, sous le titre *Sacerdoce et Vie religieuse dans la spiritualité du Spiritain*. Nos confrères pourront trouver aussi bientôt dans ce même bulletin une étude déjà ancienne du P. Henri Gravrand sur *La genèse de la doctrine sacerdotale du Vénérable Père*.

² L. Liagré, (notes inédites, janvier 1932). Dès 1893 on eut l'idée de tirer de cette mine un recueil de morceaux choisis formant une somme complète de spiritualité sacerdotale sous le titre : *L'idéal du sacerdoce — Das Ideal des Priestertums*. Lettres du Vénérable Libermann adaptées du français, par J. Heilgers, curé de Roisdorf, Paderborn, 1893, 200 pages. M. l'abbé J. Simon, alors curé-doyen de Lauterbourg, donna en 1944, une nouvelle forme à cet ouvrage, révisant le choix et la disposition des textes. Une édition française en a été publiée par les soins du Père M. Diebold, c. s. sp. Nous l'avons présentée et recommandée dans le premier numéro de *Spiritus* (pp. 83-84) — J. Simon : *Le prêtre d'après le Vénérable Libermann*, Salvator-Castermann, 1952, 184 p.

quelque chose, ce sera peut-être d'abord, pour devenir le protecteur et le modèle des Directeurs de Séminaires.

● *Au lendemain de la mort du Vénérable Libermann alors que ses fils s'essaient à définir la spiritualité propre des « enfants du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie », le P. Delaplace osait et pouvait répondre : « Il y a un certain cachet qui nous distingue, car on dit de nous dans le monde : que notre Société a un genre simple, humble, qu'elle pratique la vraie vie sacerdotale, qu'elle possède un bon fond de doctrine spirituelle et suit des principes pour la direction des âmes, qui n'ont rien d'outré en aucun sens et respirent le véritable esprit du christianisme » (N. D., xiv, 203¹). Il en attribuait évidemment le principal mérite au vénérable Libermann « qui avait reçu la plénitude de l'esprit sacerdotal » (Ibid., 214).*

Nous savons déjà que le P. Lannurien, fondateur du Séminaire Français de Rome, partageait la même conviction (*Spiritus*, 2, 145-146). Fils avec eux de Claude Poullart et de Libermann, nous aussi « nous regarderons la sanctification des prêtres comme un des points les plus importants de notre ministère » (Règle provisoire, chap. 7, art. 1, cf. *Spiritus*, 2, 141). Que nos bienveillants lecteurs daignent implorer pour nous de l'Esprit-Saint, par le Cœur de Marie, la grâce d'être fidèles à une si haute vocation.

Spiritanus.

« En cette année où nous célébrons, chez le saint Curé d'Ars, les vertus du Prêtre selon le Cœur du Christ, c'est bien en Libermann que l'on peut chercher et trouver la théorie achevée du sacerdoce catholique ! Et ce n'est pas peu dire.

Mgr L. CRISTIANI

(LA CROIX, 29 mai 1959, p. 5)

Evangélisation, première fonction du sacerdoce

d'après l'enseignement de S. S. Jean XXIII

Le P. Joseph Lécuyer, Directeur au Séminaire Français de Rome, était présenté en septembre 1959, aux Journées Sacerdotales d'Ars comme « le grand spécialiste de la théologie du sacerdoce ». Nous sommes heureux de pouvoir donner dans ce même numéro une analyse de ses récents ouvrages qui nous font entrevoir dans la Révélation du sacerdoce des harmonies insoupçonnées ou plutôt oubliées.

« On admire (en le lisant) qu'il nous faille à nous autres prêtres relativement cultivés du xx^e siècle découvrir tout à coup en une matière qui nous touche d'autant près, tant de vérités perdues, tant de précisions enrichissantes, tant d'aperçus précieux et d'affirmations complémentaires que n'ignoraient point les auditeurs d'Iréneé ou de Cyrille d'Alexandrie, d'Augustin ou de Chrysostome » (J. Chéruel dans L'Union, avril 1959, p. 17.)

Nous remercions l'auteur d'avoir bien voulu dégager pour *Spiritus un aspect important de l'enseignement de SS. Jean XXIII* : avant même le sacrifice eucharistique et précisément pour y amener le peuple, la fonction première du sacerdoce est le ministère du Verbe, l'évangélisation par la parole et par l'exemple.

On ne trouvera pas ici un relevé complet de tout ce que le Pape Jean XXIII, dans son pontificat encore si court, a pu dire sur le Sacerdoce. En fait, il en a déjà souvent parlé et non seulement dans l'Encyclique *Sacerdotii nostri Primordia*, mais dans de nombreuses exhortations paternelles à la sainteté et au zèle apostolique dont on trouvera un remarquable exemple dans sa dernière Encyclique sur les Missions.

Ce qu'on voudrait signaler ici, ce sont certaines orientations particulières de cet enseignement qui précisent la nature même du sacerdoce chrétien et délimitent son activité propre. Il s'agit d'un enseignement authentique sur le Sacrement de l'Ordre dont la théologie doit tenir compte.

On sera d'abord frappé par l'affirmation répétée que la tâche du sacerdoce catholique, son domaine d'activité propre, comporte un double aspect : *l'enseignement et le culte*. Ceci a été solennellement proclamé par le Pape dès l'homélie prononcée lors de sa prise de possession de Saint-Jean de Latran : il y a là une page très belle, dont voici les premières lignes :

« La sainte liturgie a disposé les choses de telle sorte que tout dorénavant est concentré sur l'autel sacré et bénit, où l'œil regarde deux objets particulièrement précieux et vénérables : un livre et un calice.

« Entre le livre et le calice, placez le souverain prêtre ; placez avec lui tous ceux qui participent au sacerdoce, de toute langue et de tout rite, ici et sur toutes les parties de la terre. »

(Documentation Catholique, 7 décembre 1958, col. 1603-1604.)

On retrouve la même affirmation dans l'Encyclique *Sacerdotii Nostri Primordia* sur le Saint Curé d'Ars, et l'on pourrait encore mentionner la lettre du Saint-Office du 3 juillet 1959 sur les prêtres-ouvriers. Cette insistance doit nous faire réfléchir, car nous sommes souvent tentés de penser que l'unique pouvoir essentiel du sacerdoce est celui de consacrer l'Eucharistie.

Or, si nous sommes attentifs aux textes de Jean XXIII, il apparaît que la mission d'enseignement a une certaine priorité sur l'offrande eucharistique elle-même dans les devoirs du sacerdoce :

« L'évêque et tous les prêtres, ses collaborateurs, expriment le premier caractère de la mission pastorale dans la Sainte Eglise : l'enseignement de la doctrine sacrée. Il y a dans le missel les deux Testaments ; et l'annonce faite au peuple est le degré *le plus important* et la fonction *la plus haute* du sacerdoce catholique, autant dire de l'évêque... N'est-ce pas là, chers fils, la tâche *primordiale* du sacerdoce catholique : communiquer la doctrine des deux Testaments et la faire pénétrer dans les âmes et dans la vie ? »

(*Homélie* du 23 novembre 1958 ; *Doc. Cath.*, 7 décembre 1958, col. 1604).

A ces paroles de l'Homélie à Saint-Jean de Latran font écho ces lignes de l'Encyclique sur le Curé d'Ars :

« Il est d'une souveraine importance que le clergé soit partout et en tout temps fidèle à son devoir d'enseigner. Il importe, disait à ce propos saint Pie X, de mettre en relief et avec insistance ce point essentiel : un prêtre quel qu'il soit n'a pas de tâche *plus importante* et il n'est tenu par aucune obligation *plus stricte* (*Enc. Acerbo Nimis*). Cette objurgation, constamment renouvelée par tous et dont le Code de Droit Canonique se fait l'écho (can. 1330-1332), nous vous l'adressons à notre tour, Vénérables Frères, en cette année centenaire du saint catéchiste et prédicateur d'Ars ».

(*Doc. Cath.*, 16 août 1959, col. 1041.)

Faut-il s'étonner de cette insistance et de la primauté accordée au service de la Parole de Dieu dans la fonction sacerdotale ? On ne pourrait le faire que si l'on oublie la primauté de la foi : les sacrements eux-mêmes sont les sacrements de la foi et l'Eucharistie elle-même ne porte de fruits que dans ceux qui s'y unissent dans la foi. Donc, s'il est vrai que l'Eucharistie est au centre de toute la vie chrétienne, elle est elle-même inséparable d'une prédication qui y prépare et en est la condition essentielle :

« Qu'est-il donc l'apostolat du prêtre, considéré dans son action essentielle, si ce n'est de réaliser, partout où vit l'Eglise, le rassemblement autour d'autel d'un peuple uni dans la foi, régénéré et purifié ?

(*Enc. sur le Curé d'Ars*, *ibid.* col. 1035.)

Ainsi l'Eucharistie suppose une prédication préalable ; mais, d'autre part, l'annonce de la Parole de Dieu vise toujours à conduire les croyants à participer au sacrifice eucharistique : dans son Homélie à Saint-Jean de Latran, le Pape l'avait déjà clairement enseigné en citant les paroles de Bossuet : « Il n'est de perfection, de pratique et de vie chrétiennes que dans la participation au banquet eucharistique » :

« C'est cette perfection, continue Jean XXIII, que vise naturellement l'enseignement catéchistique dont Nous avons parlé, et c'est vers elle que tend entièrement la ferveur de l'esprit pastoral » (col. 1605).

Mais ce n'est pas tout : l'union essentielle entre l'Eucharistie et l'annonce de la Parole de Dieu se manifeste encore dans l'acte même du sacrifice :

« C'est alors que le prêtre, par les pouvoirs qu'il a seul reçus, offre le divin sacrifice où Jésus lui-même renouvelle l'immolation unique accomplie sur le calvaire pour la rédemption du monde et la glorification de son Père ; c'est là que les chrétiens réunis offrent au Père céleste la divine Victime par le moyen du prêtre et qu'ils apprennent à s'immoler eux-mêmes en hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu ; c'est là que le peuple de Dieu, éclairé par la *prédication* de la foi, nourri du corps du Christ, trouve sa vie, sa croissance, et s'il en est besoin, renforce son unité... »

(*Enc. sur le Curé d'Ars*, col. 1036)

Tel était déjà le vivant symbolisme *du livre ouvert sur l'autel* dont le Pape parlait en son Homélie de Saint-Jean de Latran : la Messe comprend essentiellement une partie d'enseignement, tant par les rites eux-mêmes que par les lectures et la *prédication* du célébrant ; l'Eucharistie est un rite d'alliance qui suppose la proclamation de la Parole de Dieu au peuple rassemblé.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage la place du sacerdoce Jean XXIII nous rappelle qu'il est avant tout un préicateur de la Parole de Dieu. Il ne sera pas inutile, en terminant, d'ajouter un nouveau texte, que nous lisons dans l'Encyclique récente *Princeps Pastorum* sur les Missions Catholiques. Pour démontrer aux prêtres qu'ils doivent tendre à la sainteté personnelle, c'est encore à leur devoir d'enseigner que le Pape fait appel :

« C'est en effet par la sainteté avant tout que les prêtres peuvent et doivent être la lumière du monde et le sel de la terre, c'est-à-dire de leur propre pays et de la terre entière ; c'est par la sainteté avant tout qu'ils peuvent faire connaître à tous la beauté de l'Evangile, sa puissance surnaturelle et apprendre à tous que la perfection de la vie chrétienne est le but que tous les enfants de Dieu peuvent et doivent atteindre en combattant de toutes leurs forces et en persévérant. »

(*Doc. Cath.*, 20 décembre 1959, col. 1542.)

Enseigner par la parole, enseigner aussi par l'exemple ; et l'efficacité de la parole dépend en grande partie de l'exemple donné. Ceci n'exclut évidemment pas la nécessité d'une sérieuse préparation au ministère de la Parole, de l'étude constante et jamais interrompue : le Pape donne ici encore en exemple le saint Curé d'Ars dont on sait avec quel sérieux il a continué à étudier et à préparer sa *prédication* et ses catéchismes ; et il cite l'admirable parole du saint Curé qui sera aussi notre conclusion : « Notre-Seigneur ne fait pas moins de cas de sa Parole que de son Corps ».

Joseph LÉCUYER, c.s.s.p.

NOTRE SACERDOCE

Notre Sacerdoce (Editions Fleurus, Paris) : tel est le titre donné par Mgr Pierre Veuillot, alors de la Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté, au recueil de *Documents pontificaux de Pie X à nos jours*, qu'il publia, en 1954. L'ouvrage est honoré d'une *Lettre-Préface* (pp. i à xvii) de Son Exc. Mgr Montini, alors Pro-Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté pour les affaires ordinaires. Une introduction de Mgr Veuillot présente ensuite une brève synthèse de l'enseignement des derniers Papes sur le Sacerdoce (pp. 1 à 30).

« Ce problème a préoccupé les penseurs contemporains tant au sein de l'Eglise qu'en dehors de ses frontières » (p. v.).

Sur ce problème, vital pour l'Eglise, « interrogéons plus spécialement les Pontifes de ce siècle » (p. 7). Une constatation s'impose : « sur une question aussi importante la doctrine actuelle du Magistère est encore trop peu connue » (p. 7). Et pourtant les documents pontificaux « fournissent une ample matière, tant à la méditation du prêtre qu'à l'étude de l'historien ou du théologien » (p. 8). L'abondance, en effet, des textes est impressionnante. Impressionnante est aussi « la parfaite continuité, et même la constance de l'enseignement pon-

tifical sur le sacerdoce au cours de ce demi-siècle » (p. 11).



Le recueil « s'adresse d'abord aux prêtres, en quelque ministère qu'ils soient engagés » (p. 9). Il se compose de deux tomes comptant respectivement 347 et 432 pages (15×21 cm.). Les documents pontificaux publiés pour eux-mêmes et non simplement cités ou signalés en passant, sont reproduits selon leur ordre de parution. Une numérotation suivie divise chaque page en plusieurs paragraphes et c'est à ces chiffres marginaux que renvoient les diverses tables, scripturaire, canonique, chronologique et surtout analytique, qui font de cet ouvrage un merveilleux instrument de travail et de consultation¹. La table analytique remplit à elle seule 58 pages d'une typographie serrée où se trouvent classés par ordre alphabétique près de 500 titres. Un pareil tableau traduit éloquemment l'ampleur de l'enseignement pontifical et dit assez « qu'il est peu de questions relatives à la vie sacerdotale » qu'en leurs discours, Lettres ou Encycliques les derniers Papes n'aient abordées (p. 12).



Le tome premier débute par des extraits de la Lettre encyclique de Léon XIII à l'épiscopat et au clergé de France, du 8 septembre 1899 : simple introduction. Le volume est consacré à Pie X, Benoît XV et Pie XI.

En tête des actes de Pie X vient l'allocution pour le Cinquantenaire du Séminaire Français de Rome, du 24 septembre 1903. On en trouvera plus loin deux autres, prononcées l'une le 23 février 1905, et l'autre, le 10 juin 1908. Les trois sont empruntées au recueil du R. P. J.-B. Frey, supérieur du Séminaire Français, intitulé : *Le Saint-Siège et le Séminaire Français de Rome*.

Parmi les autres documents du saint Pape figurent en premier lieu, en raison de leur date, des extraits de l'Encyclique *E Supremi Apostolatus*, du 4 octobre 1903, où déjà le nouveau Pontife Suprême fait part à ses

Frères dans l'Episcopat d'un de ses soucis majeurs : « Que vos premiers soins soient de former le Christ en ceux qui, par vocation, ont charge de le former dans les autres », leur demande-t-il, leur déclarant un peu plus loin : « Le meilleur et le principal de votre zèle doit se porter sur vos Séminaires » (24-25).

Le document principal du pontificat est l'Exhortation *Hærent Animo* au Clergé catholique sur la Sainteté sacerdotale, du 4 août 1908 : « Or, dit le Pape, voici la principale de nos préoccupations : c'est que les hommes revêtus de sacerdoce soient vrai-

¹ Dans notre recension, un simple chiffre entre parenthèses renvoie aussi à ces numéros des paragraphes, tandis que par la lettre p. nous renvoyons aux pages de la Préface ou de l'Introduction.

ment à tous égards tels que l'exige l'accomplissement de leur charge » (120).

De Benoît XV, l'Encyclique *Humani Generis*, du 15 juin 1917, traite spécialement de la prédication de la Parole de Dieu : « Cette charge de la prédication, d'après la doctrine du Concile de Trente, est avant tout personnelle aux évêques » ; mais, vu les affaires de toute sorte relatives à l'administration de leurs diocèses, « il leur est nécessaire de recourir à autrui pour les remplacer dans un ministère auquel ils ne peuvent toujours ni partout satisfaire par eux-mêmes » (263). Ils n'en demeurent pas moins les responsables du ministère de la prédication dans leurs diocèses ; d'où les prescriptions canoniques à ce sujet.

De Benoît XV aussi est la Lettre apostolique *Maximum illud*, du 30 novembre 1919, sur les missions et l'esprit missionnaire dans l'Eglise entière.

Pie XI, on le sait, multiplia les Encycliques durant son pontificat de 17 années. Celle *Studio Ducem*, du 29 juin 1923, à l'occasion du VI^e centenaire de la canonisation de Saint Thomas d'Aquin, propose le saint Docteur comme modèle et guide du prêtre. L'Encyclique *Rerum Ecclesiae*, du 28 février 1926, est une exhortation à l'esprit et au devoir missionnaires des prêtres et des fidèles : « L'Eglise, en effet, a pour unique mission d'amener tous les hommes à participer au salut de la Rédemption en étendant le royaume du Christ à la terre entière » (386). L'Encyclique *Mens Nostra*, du 20 décembre 1929, montre la nécessité des exercices spirituels dans la vie et le ministère du prêtre, spécialement de nos jours. L'Encyclique enfin *Ad catholici Sacerdotii fastigium*, du 20 décembre 1935, est une preuve nouvelle de la constante préoccupation du Souverain Pontife pour les prêtres et leur sanctification. Depuis le début de son pontificat, atteste le Pape, il n'a jamais cessé de consacrer ses soins « les plus empressés et les plus affectueux » à ceux de ses « innombrables fils » qui, « revêtus du caractère sacerdotal ont la mission d'être *le sel de la terre et la lumière du monde* » (438). La Lettre apostolique à l'épiscopat des Philippines, du 18 janvier 1939, est comme le testament spirituel du grand Pape : « Il convient avant tout de souligner l'importance primordiale, pour le bien spirituel d'une nation, de la préparation de bons prêtres » (572).

A ces documents majeurs s'en ajoutent

d'autres se rapportant au même sujet du sacerdoce. Sans doute tous « n'ont-ils pas valeur identique aux yeux du théologien » (p. 8). Il n'en demeure pas moins que dans cet ensemble, vraiment impressionnant, nous trouvons « l'écho de la doctrine constante de l'Eglise et des appels que, de siècle en siècle, les Pères et les Pontifes Romains adressèrent au clergé catholique » (p. 29). C'est « la réponse de l'Eglise aux questions primordiales de toute vie sacerdotale » (p. 10).

L'ensemble est une parole « simple, pastorale, fondée sur la doctrine commune, soucieuse avant tout de la pratique des vertus sacerdotales » (pp. 29-30). Qu'on n'y cherche pas la nouveauté : « Nous ne disons rien que vous n'ayez entendu, dit saint Pie X, rien de neuf pour qui que ce soit ; mais il importe de se remémorer ces choses » (122). « Loin, bien loin du sacerdoce l'esprit de nouveauté ! » s'est crié le même Pontife (112), il est vrai, au milieu de la crise moderniste.

La préoccupation donc des Papes fut, constamment, la *sainteté* des prêtres, en raison des exigences même de leur sacerdoce : « la première de Nos préoccupations », disait saint Pie X (120). Aux appelés au Sacerdoce il demande de s'appliquer avant tout à « la plus importance et la plus difficile de toutes les affaires qui est d'acquérir la sainteté » (170). C'est que le prêtre doit être « un miroir de la vertu chrétienne » (121). La sainteté est « la plus importante des qualités du prêtre catholique : sans elle, les autres dons comptent peu » (544). Les exigences de la sainteté dérivent du Sacerdoce lui-même : « Le prêtre, dans l'Eglise, porte la principale responsabilité de la sanctification du monde » (p. 30). C'est un « appel pressant, et, pour ainsi dire, impérieux » à la sainteté (p. 13) que nous entendons de la part des Papes à l'adresse des prêtres. Sont aussi indiqués les moyens à employer dans ce but : sous ce rapport, non plus, rien de neuf ; insistance spéciale sur l'oraison, l'examen de conscience, la réception régulière du sacrement de pénitence, les exercices de la retraite spirituelle...

Un deuxième appel résonne à travers les déclarations pontificales : l'appel à l'esprit *missionnaire*, Pie XI, en particulier, a mis l'accent sur cet aspect, essentiel, du sacerdoce catholique : « Que l'esprit missionnaire descende dans le cœur de tous les

prêtres ! » demandait le Pape (p. 19). Il en indique la raison : « Le sacerdoce du Christ est un sacerdoce essentiellement missionnaire... Jésus, le premier missionnaire ; voilà donc que réellement le sacerdoce du Christ, le sacerdoce apostolique, l'apostolat épiscopal dans son sens primitif, dans son indéfectible vitalité, voilà donc que tout cela ne forme qu'un sacerdoce essentiellement missionnaire... Si donc, conclut le Pape, le zèle missionnaire fait défaut à notre sacerdoce, il lui manquera quelque chose d'essentiel ! » (p. 19, 557-558). Notre sacerdoce en effet « n'est autre que la continuation, le prolongement — par identité de substance, d'activité et d'efficacité — du sacerdoce même du Christ, de Notre-Seigneur, notre Roi et Prêtre suprême » (556).

L'angoisse des missions était profonde dans le cœur de ce grand Pape : « En vérité, atteste-t-il, tant que la Providence divine Nous conservera un souffle de vie, cette partie de Notre charge apostolique sera pour Nous un objet d'anxiuses et continues préoccupations ; que de fois, à la pensée des païens qui sont au nombre d'un milliard, *Notre esprit ne trouve plus de repos* » (387).

Appel à la sainteté, réveil de l'esprit missionnaire : les actes pontificaux le sont évidemment. Ils contiennent aussi des exhortations et recommandations multiples, réitérées, concernant le ministère pastoral, la vie sacerdotale sous ses divers aspects. Nous ne saurions trop les méditer.



Le deuxième tome est consacré tout entier à *Pie XII*. Il se termine toutefois avant la fin du pontificat : il est de 1954. Il contient nombre de discours, tout particulièrement aux curés et prédicateurs de carême de la Ville Eternelle. Nous y retrouvons aussi les discours : aux Séminaristes et Élèves des Collèges romains, du 24 juin 1939, spécialement sur le sacerdoce ; pour le tricentenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice, du 28 février 1942 ; pour le centenaire du Séminaire Français, du 16 avril 1953 ; pour le IV^e centenaire de l'Université Grégorienne, du 17 octobre 1953, etc.

Les documents principaux sont : l'Encyclique *Mediator Dei*, du 20 novembre 1947, sur la liturgie et le sacerdoce ; la Constitution apostolique *Sacramentum Ordinis*, du 30 novembre 1947, précisant la matière et la forme du diaconat, du presbytérat et de l'épiscopat ; l'Exhortation apostolique *Menti Nostra*, du 23 septembre 1950, adressée au clergé catholique, sur la sainteté de la vie sacerdotale ; l'Encyclique *Evangelii praecognitio*, du 2 juin 1951, qui, avec la Lettre apostolique *Maximum illud* de Benoît XV et l'Encyclique *Rerum Ecclesiae* de Pie XI, constitue, peut-on dire, la charte des Missions dans les temps modernes ; enfin l'Encyclique *Sacra Virginitas*, du 25 mars 1954, sur laquelle s'achève le recueil que nous analysons.

D'autres actes de Pie XII viendraient enrichir la collection, jusqu'à ce discours préparé à l'occasion du V^e anniversaire de la fondation du Séminaire régional des Pouilles, mais que la mort empêcha Pie XII de prononcer. Il peut, à juste titre, être regardé comme le testament spirituel du Successeur de Pie X et de Pie XI : il est dans la ligne de leur pensée ; le suprême souci de

Pie XII fut la formation et la sanctification du clergé : « Rien, en effet, de plus utile et de plus digne ne saurait être accompli par le Pontife Romain pour l'Eglise tout entière, et par chaque évêque pour son diocèse, que de pourvoir avec la plus grande sollicitude, après avoir subvenu avec empressement aux nécessités présentes des fidèles, à la parfaite formation de ceux qui devront perpétuer sur terre, pour le salut de tous les peuples, la présence mystique du Christ Souverain Prêtre » (*Doc. Cath.*, 23 nov. 1958, col. 1515).

Pie XII a donc partagé les préoccupations de ses Prédécesseurs sur la *sainteté* requise dans l'état sacerdotal et l'esprit *missionnaire* inhérent à la vocation sacerdotale. Lui aussi, il a dit : « Les prédicateurs de l'Évangile (il s'agit des prédicateurs de l'Évangile dans les pays de mission) sont d'une façon particulière présents à Notre esprit et à Notre cœur » (*Doc. Cath.*, 1^{er} juil. 1951, col. 770) : Pie XII commémorait le 25^e anniversaire de l'Encyclique *Rerum Ecclesiae* de Pie XI. Lui aussi, il pensait au milliard de païens qui attendent la lumière

de l'Evangile ; à leur vue il était « saisi d'une vive angoisse » (492).

Par ailleurs, plus encore que ses Prédecesseurs, dans des déclarations multipliées au hasard des circonstances, il a touché

aux problèmes vitaux concernant le sacerdoce catholique : aucun de ses aspects n'a échappé à son regard. Il en a donné surtout un enseignement magistral — et authentique — dans l'Encyclique *Mediator Dei*.



Concluons : les Papes de ce dernier demi-siècle, de Pie X à Pie XII, n'ont cessé de proclamer la nécessité 1^e de la *sainteté*, requise par la vocation et la vie sacerdotales : en témoignent particulièrement l'exhortation *Haerent Animo* de saint Pie X, l'Encyclique *Ad catholici Sacerdotii fastigium* de Pie XI, et l'exhortation *Menti Nostrae* de Pie XII : de proclamer aussi la nécessité 2^e de l'esprit *missionnaire*, requis par le même sacerdoce catholique : en font foi tout particulièrement la lettre *Maximum illud* de Benoît XV, l'Encyclique *Rerum Ecclesiae* de Pie XI, et *Evangelii praecones* de Pie XII.

De leur enseignement se dégage une doctrine catholique sur le Sacerdoce. Notre reconnaissance va à S. Exc. Mgr Veuillot, l'actuel évêque d'Angers, pour en avoir recueilli les précieux témoignages, multiples et divers, en ses deux volumes, que, à juste titre, il a intitulés : *Notre Sacerdoce*.

« Et s'il s'avère aujourd'hui utile d'éclairer tel ou tel point de la théologie du sacerdoce, sachons d'abord méditer les vérités capitales que les Papes nous rappellent, sachons surtout entrer dans les voies de sainteté qu'ils nous rappellent » (p. 30).

Parmi les « vérités capitales », et même dominant et éclairant toutes les autres, se trouve, en tout premier lieu, le sacerdoce ineffable du Christ Jésus notre Seigneur, Fils de Dieu et Prêtre éternel : il est la clef de voûte de toute synthèse sur le Sacerdoce. Son Sacerdoce est inhérent au mystère même de l'Incarnation du Verbe dans le sein virginal de Marie : il ne saurait en être dissocié. Par une même opération, mystérieuse et ineffable, œuvre de l'Esprit-Saint, il fut constitué, dès le premier instant de son existence humaine, Homme-Dieu et Prêtre. De cet instant date son *onction* sacerdotale ; et dès le premier instant elle fut pleine et parfaite, comprise dans sa réalité ontologique. L'*action* sacerdotale, elle, se développera progressivement, sous la conduite constante du même Esprit-Saint, tout au long de son ministère public, de son baptême au Jourdain — inauguration solennelle de l'ère messianique — jusqu'à sa mort sur la croix — sacrifice suprême —, et, par-delà la mort, jusqu'à sa résurrection et son ascension glorieuses — couronnement du sacrifice rédempteur, et, par-delà sa vie terrestre, jusqu'au ciel — là se consomme son sacrifice éternel.

Il en va de même pour nous, toute proportions gardées : nous participons réellement au sacerdoce du Christ Rédempteur et chef du genre humain. Oints et oints de l'Esprit, comme le Christ, nous l'avons été lorsque le Pontife, ministre du Christ, nous a faits prêtres pour l'éternité. De cette *onction* initiale découle notre *action* sacerdotale, et celle-ci doit englober notre *vie* tout entière : il en fut ainsi du Christ, il doit en être de même pour nous. Prêtres, nous le sommes, non seulement lorsque nous posons les actes suprêmes de notre ministère sacerdotal : célébration du sacrifice de la messe et administration des sacrements, où nous agissons en tant que ministres du Christ *in persona Christi* ; prêtres, nous le sommes en toute notre *vie* : la prédication, sous ses diverses formes, la pratique des œuvres de miséricorde, et autres actions qui remplissent la *vie quotidienne* du prêtre, selon les circonstances particulières de son ministère sacerdotal, tout cela fait partie de sa mission sacerdotale, à l'image de celle du Christ, le Souverain Prêtre. En tout et toujours nous devons agir — et réagir — en prêtres, et non seulement lorsque, revêtus d'ornements sacerdotaux, nous offrons le sacrifice de la messe ou administrons les sacrements, ou encore prêchons aux fidèles ou enseignons le catéchisme aux enfants, etc. En tout, notre comportement doit être celui d'un prêtre. Cela exige la *sainteté* ; et la sainteté requiert une fidélité constante à l'*Esprit-Saint*.

En un mot : au principe de notre *onction* sacerdotale, comme de celle du Christ, l'*Esprit* du Christ, comme dans le cas du Christ, doit régir notre *action* tout entière. Alors notre sacerdoce sera « vrai ».

Corentin LARNICOL, c.s.sp.

UNE ÉTUDE RÉCENTE SUR LE SACERDOCE

LA PENSÉE DU P. LÉCUYER

Depuis plusieurs années, le sacerdoce et le sacrement de l'Ordre ont été l'objet d'un renouveau d'attention tant de la part des praticiens de la pastorale et sous la pression des circonstances, que de la part de spécialistes de l'exégèse, de la patristique et même de la théologie spéculative. Le Père J. Lécuyer prend rang désormais parmi les principaux de ces spécialistes¹. Nous voudrions simplement présenter ici ses conclusions. En vérité, il s'agit d'autre chose que de simples conclusions, mais plutôt d'une véritable synthèse, non pas une synthèse spéculative comme le serait une théologie du sacrement de l'Ordre et le P. Lécuyer dirait nettement que telle n'est pas son intention, mais nous avons bien là l'organisation harmonieuse des résultats d'une longue enquête à travers l'Ecriture et la tradition de l'Eglise et des Pères. Il s'agit en effet, confesse l'auteur, d'un « effort de réflexion et d'explication (poursuivi) à la lumière des analogies entre différentes séries de mystères : ceux de la vie de l'Eglise d'une part, et, d'autre part, ceux de la vie du Christ et de l'histoire du peuple élu » (*E. O.*, 191). Ce que, malheureusement, ce court article ne pourra pas rendre, c'est toute la richesse des textes pleins de saveur spirituelle, longuement pressés les uns après les autres, qui, à la lecture du P. Lécuyer remplit l'âme de joie et l'esprit d'admiration.

Au terme de ce périple de théologie positive, nous nous trouvons en possession d'une vue d'ensemble complète du sacerdoce, présentée plutôt comme une hypothèse de travail, mais claire et bien structurée.

¹ Outre de nombreux articles de caractère plus technique parus dans différentes revues, le livre qui exprime fondamentalement la pensée du P. Lécuyer est : *Le Sacerdoce dans le mystère du Christ*. Collection « Lex Orandi ». — Editions du Cerf, Paris 1957, 412 pages. On pourra y ajouter l'excellent petit ouvrage de la collection « Je sais, je crois » : *Prêtres du Christ*. Fayard, Paris, 1957, 120 pages. — Une conférence donnée à la session des Aumôniers d'A. C. O. à Versailles en septembre 1959 et publiée dans *Masses Ouvrières* de novembre 1959 sous le titre *Le mystère du sacerdoce dans le mystère de l'Eglise*, précise l'aspect du ministère de la Parole dans le sacrifice et le sacerdoce. Pour ne pas alourdir nos références, nous renverrons à ce dernier article par le sigle M. O. (*Masses Ouvrières*) et au premier ouvrage par le sigle L. O. (*Lex Orandi*) suivi du chiffre de la page.

Deux autres livres récents, écrits en collaboration, contiennent un chapitre du P. Lécuyer : *Etudes sur le Sacrement de l'Ordre*. Ed. du Cerf, Paris 1957, pp. 167-213 : *Mystère de la Pentecôte et apostolicité de la Mission de l'Eglise* (nous le citons sous le sigle E. O.) ; *La Tradition Sacerdotale*, éd. X.-Mappus, Le Puy — Paris 1959, pp. 241-266 : *Théologie et Sacerdoce chrétien*.

Deux principes d'unité, en effet, soutiennent la pensée du P. Lécuyer. D'une part, le principe général admis par tous : il n'existe qu'un unique vrai Prêtre et un unique vrai Sacerdoce dont tous les autres ne sont qu'une image ou qu'une figure ; tout ce qui pourra être dit du sacerdoce dans l'Eglise ne sera qu'une participation à ce sacerdoce unique du Christ. D'autre part, un second thème qui semble constituer l'originalité de sa synthèse, qui l'éclaire d'un bout à l'autre et, parfois peut-être dirige la recherche à la façon d'une séduisante hypothèse de travail (cf. *E. O.*, 205) : *le P. Lécuyer croit pouvoir distinguer dans le sacerdoce du Christ un double aspect que deux mots résument : Pâques et Pentecôte*. Le Christ, d'une part, par son sacrifice nous libère du péché et, d'autre part, Il est le prêtre-médiateur de la nouvelle Alliance qui transmet authentiquement la Parole de Dieu. Nous retrouverons cette dualité dans tout sacerdoce participé. Il importe donc de préciser tout d'abord en quoi consiste cette double fonction sacerdotale du Christ, avant de pouvoir parler du sacerdoce, soit de l'Eglise entière, Corps Mystique Sacerdotal, soit du sacerdoce hiérarchique conféré par le sacrement de l'Ordre. « En tous ces cas (en effet), le sacerdoce se présenterait avec un double degré : le premier est celui de l'Incarnation et de la vie cachée, celui du baptême, celui du Mystère Pascal : triple mystère de naissance, de croissance interne, de sanctification par le travail et la prière. Le second degré, au contraire, serait celui de la vie publique, de la confirmation, de la croissance au dehors, de la Pentecôte et de l'apostolat missionnaire proprement dit » (*E. O.*, 205).

LE SACERDOCE DU CHRIST

D'une lecture attentive de l'Epître aux Hébreux, il apparaît que « le sacerdoce de Jésus est l'unique *vrai* sacerdoce, parce que lui seul a pu, par sa Passion et sa Résurrection, offrir le vrai sacrifice qui réconcilie l'homme avec Dieu, en pénétrant avec son Humanité immolée et glorifiée dans le vrai sanctuaire où Dieu réside » (*L. O.*, 20).

Sacrifice de l'Expiation et Sacrifice de l'Alliance.

Mais, toujours d'après la même Epitre, le sacrifice du Christ se trouve présenter une double virtualité qu'il importe de bien distinguer « sous un premier aspect, il correspond au sacrifice pour les péchés, et notamment au sacrifice du jour de l'Expiation, à celui qui inaugura la libération de la captivité d'Egypte qui est l'image de la captivité du péché. Par lui, le péché du monde est détruit, et les hommes ont accès à une vie nouvelle, la Vie du Christ ressuscité et élevé à la droite du Père. C'est, en un mot, tout le mystère pascal qui se réalise en lui, mystère de mort et de résurrection réalisé d'abord dans le Chef du Corps Mystique, mais se prolongeant en tous ceux qui acceptent de s'unir à son sacrifice... Le deuxième aspect est celui du sacrifice de l'Alliance, et sous cet aspect, le sacrifice de Jésus succède à celui qui fut offert par Moïse sur le Sinaï, à celui qu'Abraham avait préparé selon les usages de son temps pour sceller l'Alliance (*Gen.* xv, 9, 21), à celui aussi que Noé offrit au sortir de l'Arche » (*Gen.*, viii, 20 s.) ; (*L. O.*, 393-94). Il scelle et fonde une nouvelle Alliance qui constitue le nouveau peuple de Dieu dans sa mission et qui s'exprime dans la Loi de l'Esprit déposée dans les cœurs. C'est le mystère de la Pentecôte.

Filiation divine et Don de l'Esprit.

« Il y a un mystère de l'accession à la filiation divine (Pâques), et un mystère du don de l'Esprit par l'humanité du Fils de Dieu (Pentecôte) ; cette distinction, si mystérieuse qu'elle soit, n'est que la projection, sur le plan historique du salut, des deux missions divines du Fils et de l'Esprit, et donc, plus profondément, des deux Processions éternelles au sein de la Trinité : le Père donne au Verbe d'être son Fils ; il lui donne aussi d'être principe de l'Esprit. Or, si étrange que cela puisse paraître, le Verbe Incarné a voulu manifester séparément dans son humanité cette double Procession : Fils de Dieu et principe de l'Esprit, il l'est,

certes, toujours ; mais il entre en possession, dans son humanité, de ses prérogatives de Fils de Dieu, par son incarnation qui trouve son achèvement dans le Mystère de Pâques ; principe du don de l'Esprit, il se manifeste comme tel dans son humanité au début de sa vie publique, mais ne donne visiblement l'Esprit qu'à la Pentecôte. Et c'est son sacrifice qui le *consomme* à la fois comme Fils de Dieu et comme l'instrument du Don de l'Esprit » (*L. O.*, 395).

« A ce double aspect du sacrifice correspond aussi un double aspect du sacerdoce : Jésus est le grand-prêtre qui pénètre dans le vrai sanctuaire du Ciel, comme le célébrant du sacrifice de l'Expiation pénétrait dans le Saint des Saints, et il y introduit l'humanité délivrée du péché ; il est aussi le prêtre-médiateur de la Nouvelle-Alliance, qui, par son sacrifice, qui n'est autre que sa propre humanité immolée et glorifiée, inscrit la Loi nouvelle au cœur des croyants (*ibid.*). Récemment le P. Lécuyer présentait d'une façon un peu différente ce deuxième aspect du sacerdoce du Christ qu'il considérait surtout, de ce point de vue, comme le médiateur de la Parole de Dieu. Le sacrifice de l'Alliance, en effet, « ne se comprend pas sans la présentation de la Parole de Dieu au peuple de l'alliance ». et d'autre part, « le sacerdoce et le sacrifice du Christ sont un mystère qui ne peut être connu que par une *prédication* de la Parole de Dieu » (*M. O.*, 10).

Onction de l'Incarnation et Onction du Jourdain.

A chacun de ces deux aspects du sacerdoce du Christ correspond une onction sacerdotale proportionnée. L'une, reçue à l'Incarnation, et qui le constitue prêtre parce qu'elle lui donne son « sacrifice » (au sens de victime, de chose offerte) ; cette Humanité qu'il ramènera un jour définitivement à son Père. Il faut même dire plus : « L'acte même de l'Incarnation réalise déjà ce que la passion et la résurrection confirmeront et achèveront par la glorification à la droite

du Père, nous voulons dire l'union entre l'humanité et la divinité qui est la fin du vrai sacrifice (*L. O.*, 91-92). Cette onction est tout orientée vers le mystère pascal. L'autre lui est conférée après le baptême par Jean-Baptiste : « Elle inaugure en Jésus ce que la Pentecôte inaugurera dans la vie de l'Eglise : une vie d'apostolat, de prédication d'une nouvelle Loi, d'un nouveau Royaume de Dieu, sous la conduite de l'Esprit de Dieu » (*L. O.*, 128). Ces deux on-

tions sont attribuées à l'Esprit Saint, auquel on attribue toutes les actions divines de sanctification et de consécration ; mais la deuxième a un rapport plus étroit avec le pouvoir de l'Homme-Dieu de donner l'Esprit aux hommes, la première concerne directement sa sainteté intérieure. Nous allons retrouver cette double onction chez les chrétiens, respectivement dans le baptême et la confirmation.

LE SACERDOCE DES FIDÈLES

Une vérité révélée solidement établie tant dans l'Ecriture que dans la Tradition est que toute l'Eglise est sacerdotale. Les chrétiens sont « incorporés au Christ et ne forment plus qu'un seul Corps (*Rom.*, XII, 4, etc.), un seul esprit (*Eph.*, IV, 4), et le sacerdoce du Christ, comme son sacrifice, s'étend à tout son Corps, à chacun des membres de son Corps, sans cesser de demeurer le sien. A ce titre, toute la vie chrétienne est un acte sacerdotal, un sacrifice » (*L. O.*, 196).¹

Sacrifice spirituel et Apostolat.

Cependant l'Ecriture permet de déceler deux aspects complémentaires de cette activité sacerdotale des fidèles; à savoir : le sacrifice spirituel et l'apostolat. « Il y a d'abord tout le domaine de la foi personnelle, avec les attitudes qu'elle dicte à tous les chrétiens : culte « en esprit et en vérité », pratique d'une vie morale conforme à l'Evangile, bienfaisance, etc. ; bref, tout ce qui découle de notre condition de « fils adoptifs » de Dieu, en marche vers notre héritage céleste... (cf. : Epître aux Hébreux)... Mais il y a aussi le domaine de la mission spéciale que chacun de nous a à remplir au sein de l'Eglise » (*L. O.*, 197) : évangélisation, témoignage, lutte contre le mal, etc. (cf. *Rom.*, I, 9 ; *xv*, 15-16 ; *Phil.*, II, 17 ; *Apoc.*). Le texte fondamental est celui de 1 Petr., II, 1-10 qui réunit ces deux aspects. Ceux-ci sont en relation avec les deux sacrements de l'initiation chrétienne : le premier avec le baptême, le second avec la confirmation.

Baptême et Confirmation.

« Participation à la filiation du Christ, le baptême est donc aussi participation à cette onction sacerdotale qu'il reçut à l'incar-

nation et qui trouve son plein épanouissement dans le mystère pascal. C'est par le baptême, en effet, que nous devenons « Chrétiens », c'est-à-dire participants de l'Oint véritable et membres de son Corps, du Temple véritable où a lieu le seul vrai culte » (*Eph.*, II, 18 ss.) (*L. O.*, 201). Ce vrai culte consiste essentiellement à offrir des sacrifices spirituels c'est-à-dire celui de notre liberté adhérant pleinement par la charité à la volonté d'amour de Dieu, pour faire mourir en nous toutes les forces du mal et renaitre à Lui : « C'est toute la vie de charité des chrétiens qui est leur sacrifice spirituel » (*M. O.*, 12). Ces sacrifices ne sont agréables à Dieu que parce que nous les offrons unis au Christ et par le Christ ; bien plus : « C'est Jésus lui-même qui les offre : avec lui et en lui... c'est aussi chacune de nos vies qu'il immole et conduit au Père, chacune de nos actions vertueuses » (*L. O.*, 210).

Si l'on participe au sacerdoce dans la mesure où l'on participe au Corps Mystique, on pourra donc parler aussi, quoiqu'en un sens diminué, d'une participation au sacerdoce du Christ chez les non-baptisés de fait qui sont « ordonnés » à l'Eglise : « Par leur foi et éventuellement par leur charité, ils peuvent eux aussi s'unir au sacrifice de Jésus : car... selon l'Epître aux Hébreux c'est précisément la foi qui permet déjà d'entrer, en esprit, à la suite du Christ, dans le

¹ En plus des deux livres cités, on pourra voir là-dessus : J. Lécuyer, *Essai sur le sacerdoce des fidèles chez les Pères*, dans *La Maison-Dieu* n° 27 (3^e trimestre 1951), pp. 7-50.

véritable sanctuaire du Ciel » (*L. O.*, 222). Mais il y a une différence essentielle avec les baptisés ; ceux-ci sont habilités officiellement par le baptême à participer non seulement au culte spirituel auquel peuvent se joindre aussi des non-baptisés, mais aussi au culte sacramental de l'Eglise, notamment à l'Eucharistie et cela est vraiment caractéristique de leur sacerdoce.

« Le caractère du baptême rend, sans doute, le chrétien capable d'actes individuels de vie chrétienne, mais c'est encore une vie cachée... ; au contraire l'onction de la confirmation le fait soldat, membre actif et combattant de la milice sacerdotale et royale du Christ ; naissance à la vie publique, nouvelle participation au sacerdoce de Jésus et à son œuvre de prédication et d'apostolat » (*L. O.*, 247). La confirmation est à rapprocher de l'onction du Christ au Jourdain et de la Pentecôte, mystères en étroite relation et inséparables ici. « La

descente du Saint-Esprit à la Pentecôte réalise visiblement dans l'Eglise ce que sa manifestation au Jourdain avait signifié dans la vie de Jésus ; chaque chrétien participe à son tour (par la confirmation) à l'onction qui symbolisaient les langues de feu au Cénacle » (*L. O.*, 240). Véritable mission d'annonce au monde du message de salut ; dociles à la parole du médiateur de la Parole de l'alliance nouvelle qui résonne dans leur âme, les chrétiens deviennent eux-mêmes les porteurs de cette parole.

Ainsi le mystère du sacerdoce des fidèles « n'est-il pas fondamentalement différent du mystère même de l'Eglise : c'est l'action progressive de la grâce du Christ et de sa parole dans les baptisés et les confirmés qui peu à peu réalise le dessein d'amour de Dieu, ramenant tous les hommes de bonne volonté à l'union détruite par le péché » (*M. O.*, 14).

LE SACERDOCE HIÉRARCHIQUE

Si la double onction des chrétiens se fait dans un ordre sacramental dont le centre et la source est l'Eucharistie, c'est-à-dire le sacrifice sacramental de Jésus, l'Eucharistie « a elle-même un sacerdoce qui lui est proportionné, non seulement parce qu'il est conféré et transmis par un sacrement particulier, mais parce que les ministres qui le reçoivent deviennent eux-mêmes les sacrements vivants du sacerdoce du Christ » (*L. O.*, 396). La distinction entre le prêtre et le laïc ne peut pas se prendre au point de vue de la sainteté, ni à partir d'un pouvoir spirituel que le prêtre n'aurait pas, ni dans la ligne d'un même pouvoir, comme si le prêtre était une manière de « super-laïc ». « Si nous voulons avoir une idée un peu précise du sacerdoce ministériel, il faut absolument éviter de comparer le prêtre au laïc sur le même plan, comme on compare un membre à un autre membre du même corps... Dans les limites de son sacerdoce le prêtre n'est plus un membre subordonné » (*M. O.*, 15) il est sacrement du Chef même de ce Corps. Mais retrouverons-nous dans le sacrement de l'Ordre, ce double visage décelé dans le sacerdoce de Jésus et dans le sacerdoce commun des fidèles ? Retrouverons-nous ici encore deux onctions sacerdotales différentes, deux degrés complémentaires du sacerdoce ?

Double onction sacerdotale des Apôtres.

Voyons d'abord le cas des Apôtres. Le P. Lécuyer croit pouvoir discerner une double collation successive de l'onction du sacerdoce aux Apôtres, comme il y en a deux dans la vie du Christ. Certes, le sacerdoce est institué à la Cène, mais c'est au soir de Pâques (*Jo.*, xx, 19-23) que le Christ, comme le Père l'avait envoyé en lui donnant en son humanité l'Esprit-Saint, confère aux Apôtres, à son tour, une onction sacerdotale, communication à la plénitude de la sienne, qui les habilité à continuer sa mission ; cette

mission de l'Incarnation était ordonnée au sacrifice pascal qui opérait la rémission des péchés. Les Apôtres ont alors le pouvoir de reproduire ce sacrifice et de remettre les péchés. Cependant, ils ne reçoivent la plénitude de leur sacerdoce qu'à la Pentecôte. A ce moment leur est donné un « charisme » stable, une « force » qui les ordonne à être les témoins du Christ ressuscité d'une manière toute spéciale, à être les continuateurs de la mission des 12 Tribus d'Israël, et aussi à préparer pour Dieu, par l'apostolat, véritable œuvre sacerdotale, l'*« offrande agréable »* (*Rom.*, xv, 16) des croyants. « Comme dans le cas du Christ,

ces deux onctions correspondent à deux naissances de l'Eglise, parallèles aux deux naissances de son chef : la première naissance a lieu au mystère pascal, comme la nouvelle Eve du côté transpercé du nouvel Adam. Il y aura ensuite après une période de vie cachée, une nouvelle naissance, une nouvelle onction qui sera pour l'Eglise ce que fut pour Jésus la théophanie du Jourdain, le principe de son apostolat et de sa manifestation au monde » (E. O., 194).

Evêques et Prêtres.

Tout le monde reconnaît que le sacerdoce hiérarchique qui continue celui des Apôtres, tout en restant unique, comprend deux degrés : les évêques et les prêtres. Contrairement à ce qu'ont pensé saint Jérôme, l'Ambrosiaster et d'autres à leur suite¹, le P. Lécuyer, appuyé sur une tradition bien plus solide et universelle² ainsi que sur saint Thomas, défend fermement qu'il ne s'agit pas d'une différence purement accidentelle et extérieure d'autorité, introduite par l'Eglise pour des raisons de discipline et d'unité. Il y a un véritable rite sacramental dans la consécration épiscopale, et donc une grâce sacramentelle s'ajoutant à celle du presbytérat.

Le corps épiscopal, groupé autour de son chef visible, continue vraiment le Corps Apostolique dans la plénitude de sa mission commencée le jour de la Pentecôte. La grâce propre de l'épiscopat est la *Parole apostolique* que les langues de feu signifiaient admirablement. Seul le corps épiscopal a le privilège de proclamer la Parole de Dieu au nom du Christ lui-même avec autorité, compétence et infaillibilité. Seuls, les évêques possèdent la plénitude du sacerdoce et représentent le Christ, unique Médiateur de la parole de la Nouvelle Alliance scellée dans son sacrifice. Le sacrifice, en effet, demeure ce à quoi est ordonné par essence le sacerdoce que les évêques possèdent en commun avec les prêtres. Ceux-ci sont associés au corps épiscopal pour l'offrande du sacrifice nouveau. Leur grâce propre, qui les distingue des diacres, est de pouvoir offrir

l'Eucharistie et remettre les péchés, de continuer ainsi à représenter le Christ dans l'accomplissement du mystère pascal. On aperçoit nettement la correspondance entre l'onction du soir de Pâques et le presbytérat, et entre celle de la Pentecôte et l'épiscopat. La grâce de la consécration épiscopale est donc grâce d'apostolat, de missionnaire, de préédicateur ; elle est aussi grâce de chef ; dans ce rôle l'évêque représente le Chef invisible : « *Episcopus accipit potestatem, ut agat in persona Christi super corpus ejus mysticum, id est super Ecclesiam*³ ; lui sera réservé tout ce qui perfectionne l'homme non pas dans sa relation personnelle au Christ « mais dans sa relation aux autres »⁴, et, par là, ce qui concerne le bien commun du peuple chrétien. Le prêtre lui-même « ne peut présenter la parole de l'alliance et réunir le peuple pour l'entendre et la ratifier dans l'Eucharistie que sous la dépendance et comme représentant de l'évêque » (M. O., 18). De même, tandis que le simple prêtre n'aurait de soi pour tâche que la sanctification intérieure d'une communauté déjà formée, c'est le corps épiscopal « qui demeurerait responsable de l'évangélisation du monde entier, comme de toutes les classes de la société » au point qu'on pourrait « se demander si la considération de l'Eglise particulière ou du diocèse est bien un point de départ convenable pour étudier la théologie de l'épiscopat » (E. O., 202, 206, 211). Le simple prêtre n'en participerait pas moins à la mission apostolique et comme animateur de la communauté des confirmés et comme associé au ministère de l'évêque (E. O., 212). En dépit de l'intérêt manifeste que présente cette doctrine pour fonder théologiquement l'appel lancé aux évêques par l'Encyclique *Fidei Donum*, le P. Lécuyer souligne ici avec une particulière insistance qu'il n'en est qu'au stade de l'hypothèse et de la question (*Ibid.*).

Deux groupes de sacrements.

Ainsi la distinction sacramentelle entre l'épiscopat et le presbytérat, au sein de l'Ordre, répond-elle à l'actualisation des deux vir-

¹ Voir J. Lécuyer : *Aux origines de la théologie thomiste de l'Episcopat*, dans *Gregoriamun*, XXXV (1954), pp. 56-89.

² Voir J. Lécuyer : *La grâce de la consécration épiscopale*, dans *Rev. des Sc. Phil. et Théol.*, XXXVL (1952), pp. 389-417.

³ S. Thomas, *Summa* 3, q. 82, a. 1. ad 4m.

⁴ *Ibid.* 3, q. 82, a. 3, ad 3m.

tualités que manifestait le sacrifice du Christ, et qu'il conserve dans l'Eucharistie. Cette dualité peut encore être mise en lumière une dernière fois par la constatation suivante : les sacrements, dont l'Eucharistie est le centre, se répartissent en deux groupes nettement distincts, qui correspondent précisément aux deux mystères de Pâques et de la Pentecôte. « Un premier groupe contient les sacrements qui, directement, sont ordonnés à détruire dans l'homme le péché ou ses effets, et à établir le chrétien dans une authentique vie personnelle de relation filiale avec Dieu : ce sont le baptême, la pénitence, l'extrême-onction. Ce sont là précisément les sacrements dont les simples prêtres sont les ministres ordinaires en même temps que de l'Eucharistie ; ce sont ceux qui correspondent aux pouvoirs donnés

aux Apôtres au soir de Pâques, et qui sont immédiatement liés au pouvoir de consacrer ; c'est un seul et même caractère sacerdotal qui donne aux prêtres pouvoir sur ces sacrements. Un deuxième groupe de sacrements contient ceux qui ont moins trait à la sanctification personnelle du chrétien... qu'à une mission particulière à accomplir dans le sein du Corps du Christ qui est l'Eglise ; ils comportent une certaine perfection, une certaine plénitude du don de l'Esprit qui habilite le chrétien à participer à la fonction médiatrice du Christ, médiateur de la nouvelle Alliance, dans l'extension de sa Loi dans le monde. A ce groupe (pour ne rien dire ici du mariage) appartient d'abord la confirmation, et aussi l'Ordre... qui ont traditionnellement l'évêque comme ministre ordinaire. » (L. O., 403-404.)



Au terme de cet exposé, nous voudrions simplement faire deux remarques sur la belle synthèse du P. Lécuyer. D'abord souligner une fois encore l'importance centrale des mystères inséparables de Pâques et de la Pentecôte qui constituent le Sacrifice unique du Seigneur sous ses deux aspects : ils sont préfigurés dans l'Ancien Testament ; préparés dans la vie du Christ avant de s'accomplir ; ils se continuent invisiblement dans la vie de foi et de charité de l'Eglise qu'ils alimentent par deux sacrements correspondants, tandis que, sur le plan du sacerdoce visible, ils commandent le double degré du sacrement de l'Ordre. L'Eucharistie, le Sacrifice du Christ, demeure pour nous le foyer contenant en lui toute l'infinie richesse ainsi déployée pour assurer le retour des hommes à Dieu et le don de son Esprit. Notre seconde remarque portera sur *le rôle fondamental que joue l'Esprit-Saint dans tout le mystère du sacerdoce*. Le sacerdoce est toujours lié au don de l'Esprit. Pour l'Ordre, en particulier, ce qui importe en premier lieu ce ne sont pas les pouvoirs ou la fonction, mais la grâce sacramentelle conférée par le rite : « C'est en effet cet aspect qui nous permet de considérer l'évêque et le prêtre à la lumière du sacerdoce même de Jésus, et de l'onction sacerdotale qu'il a reçue ; l'oublier c'est se rendre incapable de pénétrer si peu que ce soit dans le mystère du sacerdoce chrétien, qui est un don de l'Esprit-Saint, et ne plus voir dans le prêtre et l'évêque que des fonctionnaires » (L. O., 373).

L'œuvre du P. Lécuyer soulève aussi des questions, en particulier, sur la confirmation, l'Eucharistie sacrement de l'Alliance, etc. ; elle demanderait des prolongements sur le plan spéculatif. Nous espérons fermement qu'il pourra la poursuivre.

Daniel BOUJU, c.s.sp.

Le Curé d'Ars et le Père Libermann

Mgr Jean Gay, ancien secrétaire général de la Congrégation du Saint-Esprit, évêque de la Guadeloupe, est l'un des meilleurs connaisseurs du vénérable Libermann. Il nous a donné déjà en deux ouvrages, sa biographie et sa doctrine missionnaire (cf. *Spiritus*, 1, 85) et s'apprête à nous présenter bientôt sa doctrine spirituelle. Tous ont loué à l'envi, l'allure vivante, la langue limpide et pure, le style souple et direct de son Libermann (*Desclée de Br.*, 1955) que Marcelle Auclair a qualifié de « livre admirable » (*Ecclesia*, avril 1955). Il a même été lu avec succès en de nombreux séminaires et couvents, ce qui n'est pas une mince épreuve ! Couronné par l'Académie Française en 1956, ce petit livre a connu en 1958 l'honneur plus grand encore d'être traduit en Braille pour les aveugles. D'ailleurs les témoignages qu'il a suscités et dont nous sommes heureux de pouvoir publier quelques extraits à la fin de ce numéro (*infra*, p. 287) montrent assez qu'il est apte à ouvrir les yeux de ses lecteurs sur l'actualité « vraiment prophétique » de l'homme dont il narre la vie et résume l'enseignement.

Originaire lui-même du diocèse de Belley, Mgr Gay n'est pas moins au fait de ce qui touche à saint Jean-Marie Vianney et Ars a entendu sa parole au cours de l'année du centenaire. Certes, comme va nous le rappeler fort bien M. le Chanoine Blanchard, la méthode comparative a ses limites et ses dangers et Mgr Gay ne l'ignore pas. Il n'en est pas moins toujours intéressant et utile d'éclairer par juxtaposition deux réalisations différentes, et pourtant toutes deux réussies, de la même sainteté sacerdotale... Mais laissons au lecteur le plaisir de compter les points de ressemblance.

Personne, avant Mgr Gay, n'avait encore développé ce rapprochement, mais plusieurs déjà l avaient suggéré. M. Blanchard a évoqué récemment (Prêtres diocésains, mai 1959 p. 166) la similitude de deux vocations pareillement difficiles. Dès 1885, l'abbé Bernier, correspondant à Rome du journal *L'Univers* et, qui, à cette date, ne pouvait guère ignorer le rayonnement d'Ars, désignait Libermann comme « l'un des prêtres les plus pieux qui aient honoré le sacerdoce dans ce siècle » (N. D., II, 99). Le 21 mars 1878, le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, écrivait en préface à une biographie du Vénérable Père Libermann, par le P. Delaplace (Paris, Sarlit) : « des exemples comme ceux du P. Libermann et du Curé d'Ars, — j'aime à rapprocher ces deux noms, qui sont une des gloires les plus pures de notre siècle, — de tels exemples sont non seulement la plus puissante exhortation à la pratique des vertus apostoliques, mais encore une véritable révélation sur le moyen d'exercer une influence salutaire ».

Tous deux appartiennent à la même époque. Jean-Baptiste Vianney était de seize ans l'aîné de Jacob Libermann ; il lui survivra de neuf années.

Ces deux hommes ont-ils eu des rapports directs ? — Aucun document ne permet de l'assurer ; il serait bien étonnant cependant qu'ils n'aient pas entendu parler l'un de l'autre. Qui sait si le Curé d'Ars n'a pas été amené à diriger quelques jeunes gens vers l'Institut naissant du Saint-Cœur de Marie¹, lui qui procura des recrues à la plupart des Ordres religieux de France ? Regrettions que le P. Libermann ait manqué l'occasion de rendre visite au Curé d'Ars lorsque, en 1840, en route pour Rome, il fit à Lyon une assez longue halte, afin de consulter un éminent religieux, réputé pour sa sagesse... s'il s'était adressé au modeste petit curé des Dombes, il eût été vraisemblablement mieux accueilli et mieux compris !

Pourquoi essayer un rapprochement entre ces deux personnages qui ne se sont jamais rencontrés et qui n'ont eu l'un sur l'autre aucune influence ? —

¹ L'auteur de l'article conserve une image signée du Curé d'Ars en 1853 et renvoie par lui à un jeune homme, Jean-Marie Grizard, venu le consulter sur son avenir. Le P. Grizard, qui sera de longues années assistant général de la Congrégation du Saint-Esprit, aimait à parler de son pèlerinage à Ars qui avait décidé de sa vocation missionnaire.

Simplement — en cette année qui s'achève, où la chrétienté a commémoré le centième anniversaire de la mort du saint Curé d'Ars — pour souligner l'étonnante similitude de leur vie et de leur orientation spirituelle.

Leur aspect physique.

Jusque dans leur aspect physique, les deux hommes ont des points de ressemblance.

« Ce n'est que cela ! » laissait échapper une visiteuse distinguée mise en présence du Curé d'Ars. Libermann, qui avait dirigé par correspondance la sœur d'un de ses confrères mais qu'il n'avait jamais rencontrée, lui rendit visite au cours d'un voyage. Oubliant de dire son nom, il se présente chez elle timide et gauche. Et la femme, qui croit avoir affaire à un pauvre clerc quêteur, lui remet une aumône et referme sa porte. A plusieurs reprises, Libermann nous assure qu'il fut pris pour un mendiant, il ajoute même une fois... pour un malfaiteur. Quant au Curé d'Ars sa démarche paysanne, sa soutane déteinte et râpée font l'objet d'habituelles railleries dans les rencontres ecclésiastiques.

Leur visage est intensément expressif ; celui de Vianney ravagé par les jeûnes et les pénitences corporelles, celui de Libermann marqué par la maladie. Mais leur regard, d'une douceur paisible et profonde, révèle la même grâce intérieure.

L'épreuve purificatrice.

Au dire de sainte Thérèse, l'un des priviléges des contemplatifs est d'être comblés par le Ciel de croix beaucoup plus lourdes que celles du commun des hommes. Ces croix sont des grâces nécessaires de purification.

C'est bien comme un don du ciel que M. Vianney et M. Libermann accueillirent la décision qui les arrêta tous deux pour un temps aux portes du sacerdoce. Il est curieux de souligner le parallélisme de leurs voies. Après six mois passés au grand séminaire de Lyon, M. Vianney, nous disent ses biographes, est prié de se retirer et de chercher une situation dans le monde, les supérieurs étant convaincus que son incompréhension de la langue latine et son manque de mémoire le rendent inapte aux études. A Saint-Sulpice, semblable décision est prise à l'égard de M. Libermann, en raison de sa maladie nerveuse.

Chez tous deux, même absence de réaction : comment d'ailleurs discuteraient-ils une décision humainement si sage ? Ils n'ont à la bouche qu'une phrase, à peu près mot à mot la même : « Puisque je me suis donné à Dieu pour toujours, il ne peut être question pour moi de rentrer dans le monde. »

Son avenir immédiat dépendant en partie de lui-même, Vianney fera preuve de la plus grande ténacité dans la poursuite de ses études, lorsque son vieux maître, M. Balley, l'aura repris en main. Libermann, lui, remettra définitivement son sort entre les mains de la Providence. Ignorant tout des intentions divines, il signera pendant dix ans : « Libermann, acolyte ».

Cette épreuve marqua le début de leur ascension mystique.

Les critiques sans nuances que lui valait sa réputation de piètre théologien, Vianney s'habitua à les accueillir avec simplicité, comme si elles lui

étaient dues, et même avec une sorte de joie candide, allant jusqu'à amplifier de lui-même le jugement porté par ses confrères. Il ne gardera aucun souvenir pénible des humiliations reçues. Il dira plus tard : « Souffrir en aimant, c'est ne plus souffrir. Il faut demander l'amour des croix ; alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans : j'ai été bien calomnié, bien contredit. J'avais des croix plus que je n'en pouvais porter. Je me mis à demander l'amour des croix, et je fus heureux ; vraiment il n'y a de bonheur que là. »

Chez M. Libermann, jamais la moindre plainte, la plus petite trace de découragement. Quoi de plus humiliant pourtant que d'être pris de convulsions nerveuses devant des confrères, ou des novices, qui vous témoignent la plus grande estime ! Sa maladie, aux formes si avilissantes aux yeux des hommes, il la considère comme « un grand trésor, préférable à tous les biens du monde ». Après les crises d'épilepsie, il sera sujet, sa vie entière, à une migraine de tous les instants, qu'il appellera « sa compagne assidue ». « De quelque côté que je me sois tourné, avouait-il, je n'ai trouvé que croix et souffrances ».

Les épreuves dont Dieu gratifie les âmes d'élite ont pour but de les maintenir dans l'humilité en leur enlevant tout prétexte de se glorifier des dons reçus ; de les fixer dans une attitude de pauvreté spirituelle, en dehors de laquelle aucune vie mystique n'est possible. Sans doute la Providence jugeait-elle qu'ils avaient besoin tous deux de grâces particulières, pour être préservés de la tentation de vanité.

La dernière année de sa vie, le Curé d'Ars avait reçu plus de cent mille pèlerins ; pourtant il n'en paraissait pas le moins du monde impressionné : on le voyait circuler modestement au milieu des foules enthousiastes, comme si les acclamations s'adressaient à un autre que lui. Jamais il ne fut tenté de tirer le moindre orgueil de ses succès, tellement il était persuadé d'être inférieur à sa tâche ; il pensait en toute sincérité que si Dieu l'utilisait c'est qu'il n'avait pas trouvé plus médiocre que lui : « S'il avait eu sous la main un instrument plus misérable, disait-il, il l'aurait pris. »

Le P. Libermann ne connut pas l'empressement des foules, on peut plutôt dire que, même à notre époque, il reste un inconnu pour la plupart des chrétiens ! Mais il fut entouré de respect et de vénération par cette élite du clergé de France que constituait le séminaire Saint-Sulpice. Quelle tentation pour un jeune juif, récemment converti, d'être considéré comme un oracle, et même comme un saint. Lorsqu'il écrivait, de Rennes à ses anciens condisciples, ses lettres passaient de main en main, on les recopiait, « on les dévorait ». note un de ses confrères. Un autre ne craint pas de comparer la ferveur du séminaire de Saint-Sulpice sous son influence à celle de la primitive église. A la chapelle, à la salle d'exercices, c'était à qui se placerait près de lui. « Il suffisait d'un coup d'œil jeté sur lui pour abattre une tentation, pour calmer l'âme la plus agitée. »

Pour lui, comme pour M. Vianney, ce fut la conviction de son incapacité qui le préserva. « J'espère que Notre-Seigneur se servira de moi, confiait-il à un confrère du séminaire, et que je ferai tout ce qu'il faudra, même les choses difficiles... car je suis comme une bête, je n'ai ni esprit, ni vertu, ni rien de ce qu'il faut pour réussir naturellement en quoi que ce soit. De cette manière, ce n'est pas moi qui ferai, mais Notre-Seigneur. »

Vers la douceur évangélique.

On découvre dans l'histoire des saints, du moins lorsque le récit de leur vie ne tourne pas au simple panégyrique, qu'un grand nombre d'entre eux, les premières années de leur conversion ou de leur apostolat, ont eu du mal à se défendre d'une certaine raideur. C'est avec une sévérité parfois sans appel qu'on les voit condamner non seulement le mal, comme il se doit, mais ceux qui s'en rendent coupables. Le joug du Seigneur, que l'Evangile nous annonce comme devant être doux et suave, ils n'hésitent pas à l'imposer avec une rigueur excessive. Puis, petit à petit, à mesure que la grâce les conquiert et dans la proportion même de leur abandon, ce qu'il y avait en eux d'exagéré et de trop humain s'atténue. Leur sévérité disparaît pour faire place à une grande indulgence, à une patience prête à toute épreuve. La douceur devient le fond de leur tempérament. Leur marque personnelle — leur teinte personnelle dirait le P. Libermann — arrive à s'estomper dans les œuvres qu'ils entreprennent. On sent de plus en plus que l'Esprit-Saint lui-même s'exprime par leur bouche et inspire leurs actions.

Il y aurait un chapitre intéressant à écrire sur l'évolution du Curé d'Ars et du P. Libermann dans le domaine de la douceur et de l'indulgence, mais qui déborderait les limites de cette courte étude. Traçons-en simplement les lignes essentielles.

Chez tous deux, l'attitude rigoriste du début de leur carrière s'explique. et se justifie, tout d'abord par leur caractère énergique et généreux, ensuite par leur inexpérience. Ils exigeaient de tous ceux qui s'approchaient d'eux la pratique du renoncement le plus absolu, sans se douter que la grande majorité des hommes sont des êtres médiocres, et faibles, sans se rendre compte que leur propre cas était exceptionnel, que la grâce divine est différente pour chacun, que tous ne la reçoivent pas dans les mêmes dispositions.

Tous deux commençaient leur vie sacerdotale en un temps où la rigidité du Jansénisme avait influencé les âmes les plus pieuses, jusque dans les couvents. M. Vianney est naturellement entraîné par l'ambiance de rigorisme qu'il retrouve à chaque page des sermonnaires dont il fait son étude quotidienne et où il puisera, pendant de longues années, l'essentiel de ses prédications. Libermann est le plus fervent disciple d'Olier ; il est tout pénétré de sa doctrine qu'il prêche autour de lui. Comment n'aurait-il pas été marqué, au moins pour un temps, par les tendances parfois absolues et pessimistes du Maître ? Ce n'est guère qu'après son départ de Rennes qu'il abandonnera le vocabulaire spécial emprunté à l'Ecole Française.

Au début de sa présence à Saint-Sulpice, M. Libermann s'est tenu timidement à l'écart ; mais au séminaire d'Issy, sa réputation n'a cessé de grandir. Pour grouper les séminaristes qui entendent le suivre dans la voie du renoncement et de l'abandon, il crée les « Bandes de Piété » dont l'influence sera très heureuse sur la ferveur du séminaire. Mais, excès de jeunesse, ferveur de néophytes, plusieurs dépassent, dans leurs paroles, les limites d'une sage prudence ; et sans doute, comme le lui reprochera M. Gallais, son très cher directeur, lui-même pousse-t-il trop loin certaines âmes, au-delà de la grâce présente qui leur est donnée. A Rennes, au milieu de difficultés d'administration dont il ne sortira pas, accablé par sa mauvaise santé, il se laisse impressionner par la défection d'un jeune novice, écrit sur un autre des propos exagérés et trop violents, critique sans ménagement le clergé séculier. Rennes

marquera le point culminant de sa tension et de son rigorisme. Souvent, dans la suite, il reviendra sur sa sévérité passée, pour la déplorer. C'est à Rome qu'il va trouver son véritable équilibre, dont il ne se départira plus jamais. Etant délaissé de tous et ne pouvant compter sur personne, il va s'en remettre entièrement à la Providence, dans la joie, dans la détente. Au contact de ses dirigés et de ses jeunes missionnaires, il fera, chaque jour davantage, l'expérience de la fragilité humaine qui nécessite tant de patience et de modération. La douceur sera la vertu qui dominera en lui ; il rappellera sans cesse qu'elle est un des éléments premiers de la vie spirituelle.

Celui que l'on n'appelait que « le bon curé d'Ars », dont on disait qu'il avait « le cœur liquide » était bien le même homme qui, à son arrivée à Ars, avait l'habitude d'invectiver sans ménagement ses paroissiens, de les reprendre du haut de la chaire avec la plus grande sévérité. Ses reproches étaient impressionnantes. « Mes enfants, s'écriait-il en frappant les mains l'une contre l'autre, vous êtes perdus ! » Puis, peu à peu, lorsqu'il n'eut plus besoin de compiler les sermonnaires qui l'entretenaient dans un rigorisme alors de règle chez tous les orateurs de la chaire sacrée ; surtout lorsqu'il eut pour auditoire des pécheurs accourus de la France entière, alors son cœur ne put se défendre d'une immense pitié. Il détestera toujours le péché, mais en même temps « il aimera les pécheurs de toute la haine qu'il portait au péché ». Jusqu'à la fin de sa vie il prêchera surtout l'amour de Dieu, sa présence en nous, le bonheur du paradis, la beauté de l'âme en état de grâce, le saint Sacrement, les bienfaits du Saint-Esprit. « Mon Dieu, que vous êtes bon ! » répétait-il au milieu d'une conversation. « Et qu'aimerions-nous donc, si nous n'aimions pas l'amour ! »

Le même renoncement.

Le Curé d'Ars fut un géant de l'ascétisme ; ses pénitences dépassent tout ce que nous rapportent les récits des anachorètes, même embellis par la légende. Le P. Libermann, lui, fut dans l'incapacité physique d'observer les lois communes du jeûne dans l'église. Pourtant, malgré les apparences, leur enseignement sur la mortification et le renoncement ne diffère point.

Pour aucun d'eux, la mortification corporelle ne constitue l'essence de la sainteté, pas même l'essence du renoncement.

Chez le Curé d'Ars, le goût, la passion pourrait-on dire, pour la pénitence était une affaire personnelle, une grâce exceptionnelle, à laquelle peu sont appelés. Ce jeûne complet, il ne l'imposait à personne ; on l'a vu défendre à certains de jeûner, même dans le temps du Carême : « Moi en jeûnant je peux faire mon travail ; vous, vous ne le pourriez pas. »

On ne sait peut-être pas assez que M. Libermann se donnait fréquemment la discipline lorsque sa santé n'était pas encore gravement endommagée ; nous avons le témoignage d'un de ses voisins de chambre à Saint-Sulpice. Ses conseils sur la mortification corporelle, qui sont des conseils de haute sagesse, auraient certainement été ratifiés par le Curé d'Ars : les mortifications punitives, enseigne-t-il, doivent naître de l'inspiration de Dieu et non d'un sentiment de vanité personnelle ; elles doivent se pratiquer dans l'obéissance et ne pas être prolongées au-delà de ce que Dieu attend de nous, sinon elles deviendraient occasions de troubles, d'inquiétudes, d'impatiences.

Si la mortification corporelle n'est pas à confondre avec le renoncement,

comment, en écoutant le P. Libermann et le Curé d'Ars, définir le renoncement ?

Le renoncement n'est pas simplement un ensemble de pratiques. C'est avant tout la conviction profonde de notre misère. C'est la mise en garde contre tous les excès possibles de notre nature désaxée par le péché. C'est une lutte de tous les instants, et qui ne supporte pas de demi-mesure, contre notre orgueil et notre sensualité. Le but du renoncement est d'enlever les obstacles à la grâce divine ; dans la mesure où nous nous vidons de nous-mêmes, la grâce développe en nous son action.

A ceux qui avaient le courage de pousser plus loin l'esprit de mortification, le P. Libermann conseillait de se détacher de toute affection, d'aller jusqu'à « perdre le goût des choses périssables », de ne plus rechercher d'agrément dans les créatures « pas même sous le prétexte d'en glorifier Dieu ». Ces exigences d'un renoncement porté jusqu'à l'héroïsme, le Curé d'Ars les eût aisément souscrites, lui qui, grand amateur de fruits, n'en mangea pas un seul pendant dix ans, et qui ne s'accorda jamais le plaisir de sentir une fleur.

Il est à remarquer qu'en dehors de quelques rares expressions, presque toujours corrigées par le contexte, on ne trouve pas chez eux de traces de déviation morbide. C'est qu'ils ne recherchent pas le renoncement pour lui-même ; ils l'envisagent simplement comme la condition de l'union. Aucun d'eux n'est un simple ascète ; ils sont, avant tout, des mystiques.

Aux écoutes de l'Esprit-Saint.

Ne nous attendons pas à découvrir des formules magiques de perfection dans l'enseignement ou la vie du Curé d'Ars et du P. Libermann.

Leur vie pourrait se résumer en ces simples mots : une longue fidélité à la grâce.

Etre saint signifie pour eux : être abandonné à l'Esprit de Dieu qui vit en l'âme, être abandonné au point d'être totalement livré à son influence. Les saints sont, pour ainsi dire, des possédés de Dieu, Dieu, qui s'est emparé de leurs facultés, est devenu l'animateur de tous leurs mouvements, intérieurs ou extérieurs. Aussi peuvent-ils dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » C'est à cette marque que les hommes reconnaissent les saints authentiques : « Je suis venu voir Dieu dans un homme », déclarait un brave vigneron du Mâconnais, en pèlerinage à Ars.

L'Esprit-Saint tient toujours compte du tempérament des hommes. Son action, ici, s'appuyait sur des bases humaines particulièrement riches. Libermann et Vianney étaient des instruments de choix.

Doués de qualités d'observation remarquables et d'un jugement sûr, ils donnaient, comme Jeanne d'Arc, comme Thérèse de Lisieux, l'impression d'un bel équilibre psychique. M. Vianney jouissait d'une délicate sensibilité d'enfant ; son âme était toute vibrante de la poésie de la nature. Sans être d'une spontanéité aussi vive, Libermann avait une nature délicate et fine. Sa longue maladie avait affiné sa sensibilité à l'extrême, et il conservait de son hérité juive une provision inépuisable de patience.

En ces deux hommes de Dieu, livrés sans condition à l'influence de la grâce, les dons du Saint-Esprit rayonnaient d'un éclat incomparable.

L'Esprit d'Intelligence et de Sagesse leur donnait un sens aigu du surnaturel. Directement éclairés par la lumière de la Foi, ils avaient pris l'habitude de considérer le monde surnaturel comme beaucoup plus réel, plus immédiatement présent que le monde charnel.

L'Esprit de Science guidait leur pensée. Même lorsqu'ils disaient ou écrivaient les choses les plus simples, leur parole revêtait un relief et un pouvoir d'émotion incomparables. Ce qu'ils enseignaient, ils ne l'avaient pas appris dans les livres. N'a-t-on pas parlé, à propos de chacun d'eux, de ce don exceptionnel dans la vie des saints : « la science infuse » ?

Pour pouvoir traiter de la vie spirituelle, disait le P. Libermann, trois conditions sont requises : une vie intérieure personnelle, la grâce de l'Esprit-Saint et une connaissance expérimentale que l'on acquiert en observant l'action du Saint-Esprit en soi-même. Cette connaissance expérimentale du cheminement de la grâce en nos âmes, il la jugeait bien supérieure à la science apprise dans les livres ; c'est pourquoi il déconseillait généralement la lecture des traités de mystique qui peut présenter des inconvénients pour quelques-uns. Par contre, il recommandait à tous les vies des saints, ces bonnes et simples vies de saints dont le Curé d'Ars faisait sa lecture quotidienne.

Tous deux possédaient une longue expérience acquise dans l'intimité de Dieu ; aussi parlaient-ils de la grâce, du Saint-Esprit, de son habitation en nous comme de réalités bien vivantes.

L'Esprit de Piété les avait fixés, depuis toujours, dans une attitude de tendresse filiale.

La piété du Curé d'Ars n'était pas une piété intellectuelle, mais une piété d'enfant éclairée par une foi très vive. Il s'adressait à Dieu avec autant de réalisme que s'il l'eût vu de ses propres yeux. On peut dire que ses relations avec le Christ dans l'Eucharistie se sont poursuivies jusqu'à l'intimité.

Sans être tendre et sensible comme celle du Curé d'Ars, la piété du P. Libermann était marquée d'une grande délicatesse. C'était au Christ très proche et très humain qu'il s'adressait, à l'Esprit-Saint, hôte amical de l'âme. Il enseignait que la vraie piété consiste à aimer plutôt qu'à réfléchir beaucoup ou à dire beaucoup de choses.

Aucun d'eux n'a enrichi de traités nouveaux la théologie mariale ; ils nous ont simplement laissé l'exemple d'une dévotion très confiante envers la Sainte Vierge. Le Curé d'Ars assurait qu'elle avait été sa plus vieille affection. Le P. Libermann la plaçait au centre de sa vie. C'est aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires que sa congrégation est née et s'est développée. De son propre aveu, Marie fut parfois sa seule raison d'espérer.

L'Esprit de Crainte les renseignait tous deux sur leur faiblesse, les entraînait dans la pensée de leur inutilité, de leur néant, ce qui les obligeait à s'appuyer plus complètement sur Dieu, car l'Esprit de Crainte pousse toujours à l'abandon.

Pour eux, Dieu seul valait la peine d'être considéré. « Dieu, rien que Dieu. Dieu en tout, toute la vie du Curé d'Ars est là », déclarait son collaborateur, l'abbé Toccanier. « Dieu c'est tout, l'homme n'est rien », furent les dernières paroles du P. Libermann mourant.

L'Esprit de Force dominait en eux. Ils y puisaient le courage de garder la joie dans la souffrance, au milieu des calomnies, de conserver l'humilité dans les succès ; de pratiquer la douceur malgré les déficiences d'autrui ; de persévérer dans l'action entreprise pour le règne du Christ malgré les obstacles accumulés.

Appuyés uniquement sur Dieu, ils se sentaient forts de sa force : « Nous sommes un tas de pauvres gens, écrivait le P. Libermann, réunis par la volonté du Maître qui seul est notre espérance. Nous pouvons former de grands

projets parce que les espérances ne sont pas fondées sur nous, mais sur Celui qui est tout-puissant. Si nous avions des moyens puissants en mains, nous ne ferions pas grand'chose de bon. »

Leurs qualités exceptionnelles de prudence, de sûreté, de modération dans la direction des âmes révèlent *l'Esprit de Conseil*.

Vianney et Libermann sont tous deux, avant tout, directeurs de consciences. Le premier passe sa vie au confessionnal ; pendant quarante années, il y reste enfermé quinze et seize heures par jour. Le second est toujours en train d'écrire ou de dicter quelque lettre de direction.

Quelle admirable façon de manier les âmes ! Aucun repli ne leur est caché ; ils ont vraiment l'intuition des besoins spirituels de ceux qu'ils dirigent ou qu'ils confessent, allant directement au fait, dénouant avec une étonnante facilité les cas les plus complexes. On peut parler, pour chacun d'eux, d'un véritable charisme dans le discernement des âmes.

Le Curé d'Ars lisait littéralement dans les consciences ; ne lui arrivait-il pas de révéler à un pénitent une faute grave oubliée ; avec assurance il découvrait l'avenir à ses dirigés. Libermann, de son côté, reconnaissait avoir reçu de Dieu une grâce particulière pour la conduite des âmes ; ses correspondants avaient souvent l'impression d'être connus de lui mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Mgr Poirier, devenu évêque de la Dominique, conservait le souvenir impérissable des conseils de son ancien confrère de Saint-Sulpice : « Il ne se trompait jamais, déclarait-il, sur une vocation ou sur l'issue des projets qu'on venait lui communiquer ; en plusieurs circonstances il a été véritablement prophète. Ses conseils frappaient comme des traits de lumière ; ils frappaient toujours juste. »

Les deux versants.

Lorsqu'un saint a atteint les hauts sommets de l'union contemplative, lorsqu'il est arrivé à ce stade de passivité mystique où l'action naturelle a fait place à l'Esprit de Dieu qui devient le principe des pensées, des désirs et des actions, alors il n'est plus attentif qu'aux seuls intérêts divins. Il se sent attiré vers les êtres déshérités, les êtres humainement sans attraits, les pécheurs proches ou éloignés. La pierre de touche du renoncement et de l'abandon dans une âme contemplative c'est cet attrait irrésistible vers les préférés de Dieu.

Parfaitement logique, cet état d'âme explique l'enthousiasme missionnaire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il explique pourquoi le cœur du Curé d'Ars ne put se contenter des quelques pécheurs de sa paroisse, et pourquoi le P. Libermann, d'une santé pourtant chancelante, eut l'ambition de planter la croix jusqu'aux extrémités du monde.

Ces deux contemplatifs furent deux grands hommes d'action ; ils moururent épuisés par l'action.

Il est instructif de se demander — et cette question intéresse tous ceux qui essayent de les suivre... même de loin — comment ils ont pu, en pratique, concilier les exigences de la vie contemplative avec celles de leur vie active : comment ils ont pu sauvegarder, au milieu de l'action, le silence et le recueillement nécessaires à la contemplation.

En vérité nous abordons un point difficile. Car jamais, entre les deux versants de leur nature, l'actif et le contemplatif, il n'y eut liaison parfaite, équilibre complet. Toute leur vie, ils furent livrés à un déchirement intime, partagés entre l'appel de la solitude et l'appel des pécheurs.

Ici encore, il est intéressant, presque émouvant, de comparer leurs réactions et leurs hésitations et de rappeler aussi qu'en définitive ils ont préféré tous deux, aux joies de la contemplation, le dévouement aux pauvres pécheurs.

« Si j'avais un pied dans le Ciel, avait écrit le Curé d'Ars, et qu'on vienne me dire de revenir sur terre pour travailler à la conversion d'un pécheur volontiers je reviendrais. Et s'il fallait pour cela rester ici jusqu'à la fin du monde, me lever à minuit et souffrir comme je souffre, j'y consentirais de tout mon cœur ! » Il se persuadait que « la conversion d'une seule âme valait mieux que toutes les prières dans la solitude ».

A d'autres moments, le besoin de silence se faisait plus pressant. Depuis l'âge de onze ans, il avait désiré se retirer à la Trappe « pour y pleurer sa pauvre vie ». Lorsqu'il fut nommé curé, cette hantise de la retraite ne cessa de le poursuivre : « Je ne voudrais pas mourir curé... Il ne faut pas rester curé jusqu'à la fin de sa vie ; on doit se réservier quelque temps pour se préparer à la mort ».

Comment expliquer ses essais de fuites, quatre fois renouvelés, sinon par l'accablement du ministère de la confession : « Mon Dieu, que le temps me dure avec les pécheurs !... Si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais sauvé à la Trappe. » Mais la pensée des pauvres gens qui le réclamaient réussissait chaque fois à le ramener à son confessionnal.

Au même degré que le Curé d'Ars, le P. Libermann était attiré par la paix du cloître. La contradiction en lui était aussi violente entre le désir de recueillement et la nécessité de se dévouer, corps et âme, au salut des infidèles. Quel cri douloureux que cette lettre écrite, quatre ans avant sa mort ! « Depuis que Dieu m'a placé dans cette œuvre, je n'ai jamais eu un instant de consolation. Mon âme est comme émoussée pour tout ce qui peut être agréable, tandis qu'elle est d'une sensibilité extrême à la douleur. Songez quel accablement ce doit être pour moi qui n'ai pas un instant dans la journée pour m'occuper du salut de mon âme, et cependant, vous le savez, mes désirs les plus ardents me portent à la retraite, à la solitude. » Il se sent définitivement orienté vers l'action missionnaire, « rigoureusement garrotté par la volonté divine » qui lui impose le sacrifice de toute satisfaction personnelle. l'oblige même à négliger son avancement spirituel. Sur le chemin de Lorette, il avait naguère rêvé de se faire ermite : hélas ! impossible de revenir en arrière. « Je regarderais comme un crime d'en admettre la pensée seulement... Il vaut mieux pour moi, concluait-il, être le dernier dans le royaume du Père céleste, dans la soumission à sa sainte volonté et pour le salut de tant d'âmes abandonnées. » Il s'était d'ailleurs promis, le jour de son ordination sacerdotale, de tout sacrifier aux âmes.

Ainsi, jusque dans la lutte qu'ils sont contraints de mener pour maintenir l'équilibre sans cesse menacé entre leurs activités extérieures et les exigences de leur vie intérieure, les deux hommes de Dieu présentent des aspects communs.

La ressemblance que nous avons notée dans leur vie s'explique par une semblable fidélité à la grâce : même forme de renoncement pratiqué sans restriction ; même disponibilité devant l'Esprit-Saint. Elle s'explique aussi par la similitude des dons reçus.

...Car les voies de Dieu sont simples et constantes.

Basse-Terre, le 24 décembre 1959.

Son Exc. Mgr GAY, c.s.s.p.
Evêque de la Guadeloupe.

On nous parle du Curé d'Ars

A Seigneur, tout honneur. Les Evêques de Belley ont toujours beaucoup aimé le Curé d'Ars : ceux qui l'ont connu, Mgr Devie (1823-1852), Mgr Chalandon (1852-1857). Mgr de Langalerie (1857-1859) et ceux qui ont conservé et célébré sa mémoire, parmi lesquels Mgr Luçon, mort cardinal et archevêque de Reims,

Mgr Fourrey avait la lourde tâche, moins de présider les cérémonies que de penser le Centenaire.

Mgr FOURREY

C'est dans la perspective de l'histoire qu'il s'est placé. Que de discours il a prononcés ! A Notre-Dame de Paris, celui du 12 avril 1959 (D. C., 24 mai 1959, col. 677-690) ; l'Heure Sainte qu'il a prêchée à Lourdes, le 2 septembre : A l'Ecole de saint Jean-Marie Vianney — Présence — Sacrifice — Commununion — (Prêtres Adorateurs, nov.-décembre 1959, pp. 193-200). Jésus-Caritas a publié, de lui, Le Curé d'Ars et le Père Charles de Foucauld devant la Croix, (juillet 1959, pp. 30-35). Les préfaces qu'avec une extrême bienveillance il s'est imposé d'écrire ne sont jamais des lettres aimables et vides mais des études personnelles dont l'apport est positif, celle de La Tradition Sacerdotale.

L'intention de Mgr Fourrey a été de donner la parole aux témoins et aux plus sûrs. Aussi a-t-il permis d'édition les carnets de Catherine Lassagne : La Confidente du Curé d'Ars (Librairie A. Fayard). Il voit en elle « la conscientieuse mémorialiste des événements d'Ars ». Elle avait commencé à écrire, sur le conseil de l'abbé Alexis Tailhades, le 29 août 1839. Elle est d'« une insouciance honnêteté », affirme Mgr Fourrey (p. 19). Nous possédons les trois versions, source la plus précieuse de la biographie du Saint.

En lisant ces pages, nous n'apprenons presque rien, parce que c'est dans ce document que tous ont abondamment puisé. Le Saint peignait ainsi Catherine : « C'est la plus belle fleur de mon humble jardin. » Elle n'était pas ignorante de la vie mystique, cette humble femme qui pouvait écrire ces lignes que n'eussent renié ni Jean de la Croix ni Bérulle : « Etant si anéanti à lui-même et petit à ses yeux, le Saint-Esprit se plaît à combler ce vide de lui-même par une abondance de lumière et de grâces... » (cité. p. 10).

L'histoire est nécessaire. Elle a une éloquence que peu d'hommes soupçonnent, car on l'interroge mal et on l'écoute peu. Cependant, il est des événements qui la dépassent — ceux de l'âme dans sa rencontre avec Dieu. La théologie mystique se doit d'intervenir. Dans sa brochure, qui fut d'abord une lettre pastorale : L'année du Saint Curé d'Ars, Mgr Fourrey veut saisir ce qui définit ce Saint, atteindre la source d'où jaillit le fleuve de sa perfection. C'est son cœur. Et pénétrant dans l'intimité de ce cœur, il y découvre la Vierge Sainte, le Sacerdoce, l'Eucharistie, l'Eglise, sa Paroisse. Ce qui a entraîné le Curé d'Ars, c'est son cœur. *Amor meus, pondus meum* (Conf., XIII, IX. 10).

LA TRADITION SACERDOTALE

Bibliothèque de la Faculté Catholique de Théologie de Lyon. Vol. VII, Ed. Xavier-Mappus. 1959. 316 pages.

Dans sa préface très érudite, Mgr l'Evêque de Belley déclare : « Le volume que la Bibliothèque de Théologie de Lyon livre

aujourd'hui au public, constituera, sans doute, en cette année centenaire, l'un des plus beaux hommages rendus au Saint, dont

l'unique ambition fut de réaliser à plein l'idéal sacerdotal. » (p. 11) M. l'abbé Michel Mondésert, du diocèse de Belley, qui présente l'ouvrage composé par ses anciens professeurs de Lyon, traduit la réaction que l'on éprouve spontanément : « N'est-ce pas un paradoxe que cet hommage à celui qui se croyait le plus ignorant des prêtres prenne la forme d'un recueil d'études publié par une Faculté de Théologie ? » (p. 17). Il s'élève contre « la légende trop tenace d'un Jean-Marie Vianney à l'intelligence bornée ». Un ouvrage récent prétend donner à cette position une nouvelle assise. Dans ce procès, il faudrait tenir compte de deux éléments : la nature de l'intelligence de J.-M. Vianney et son développement naturel par l'étude, la réflexion et l'observation. C'était un intuitif. L'intention qui a animé Mgr Jouassard et ses collègues a été de « contribuer à une digne célébration du centenaire de la mort du Saint » (p. 123, note 30), en établissant que la grandeur du Curé d'Ars, la vérité de sa sainteté a consisté, par sa fidélité héroïque à imiter le Souverain Prêtre, à suivre les préceptes, les conseils et les méthodes évangéliques, à s'insérer dans une tradition sacerdotale authentique et vivante. Il est touchant de constater que c'est au sein de l'Eglise de Lyon, celle qui, par Irénée et Pothin, Polycarpe et Jean, se relie à Jésus, que s'est produit ce phénomène aussi éclatant que bouleversant d'émergence et d'épiphanie sacerdotales.

Ce volume est à étudier, le crayon à la

main. Le lecteur, en progressant dans la méditation de ces pages denses et ferventes, verra se dessiner la figure du prêtre, dans les esquisses imparfaites qu'en offre l'Ancienne Alliance, dans la plénitude de sainteté qu'incarne Jésus, dans les textes liturgiques, qui précisent l'idéal d'une vocation en rappelant les exigences, dans les expériences religieuses et les intentions pastorales d'un saint Augustin, d'un saint Grégoire, dans les fondations de M. Olier, enfin dans cet « exemplaire achevé du prêtre dans le saint ministère » que fut saint Jean-Marie Vianney, pour reprendre l'expression de la Sacrée Congrégation des Rites dans son rescrit du 12 avril 1905. A signaler une bibliographie soigneusement établie par M. l'abbé Etaix et qui rendra service.

Les maîtres de Lyon ont voulu souligner, semble-t-il, que ce n'est pas l'essence sacerdotale qui est à modifier mais que c'est l'*existence sacerdotale* qui est à transformer. Un regard humble et contemplatif sur les saints du sacerdoce est plus instructif et plus stimulant que le jeu incontrôlé d'une imagination avide de nouveauté et d'aventure. Il va sans dire que la fidélité qui est à promouvoir est une fidélité créatrice, celle qui s'adapte aux situations historiques sans détruire ses structures fondamentales, celle dont l'auteur est le Saint-Esprit qui fait, de pauvres hommes, les dispensateurs des mystères de Dieu, « des prêtres antiques dans des hommes nouveaux » (M. Paris).

Mgr Francis TROCHU

Les amitiés du Curé d'Ars. — Apostolat de la

Presse, Société Saint-Paul. 1959. 342 pages.

Mgr Trochu est l'historien d'Ars. Il nous offre une étude nouvelle consacrée aux relations plus personnelles et assez intimes que saint Jean-Marie Vianney a eues avec certains. Et ainsi, c'est en trente-quatre chapitres, toute sa vie qui nous est retracée. De sa mère et de son curé jusqu'au médecin qui l'a assisté pendant sa dernière maladie, tous les personnages mêlés à son existence défilent devant nous. L'intérêt de cette revue n'est pas mince.

Au fait, s'agit-il d'amitié ? On a pu écrire : « *Saint François de Sales et ses amitiés...* » Ne sommes-nous pas ici invités à contempler l'exercice d'une charité universelle, toujours délicate, aux résonances différentes. M. Raymond, son ami ? D'un genre très spécial, avouons-le. Lacordaire « ami de passage »,

lisons-nous. Disons, rencontre au cours de laquelle est née soudain entre ces deux hommes, une réelle sympathie. M. Bailey fut-il son ami ? Au sens le plus fort, son père. Frère Athanase, l'abbé Toccanier, des compagnons très proches, des confidents, avec Catherine Lassagne, la parfaite servante. C'est plutôt l'isolement du Curé d'Ars qui me frappe au milieu des foules, sa solitude de cœur qui est émouvante. N'a-t-il pas déclaré, en parlant de sa mère : « Après l'avoir perdue, je ne me suis attaché à rien sur la terre. » Elle mourut en février 1811.

Ce livre a le rare mérite de nous décrire la qualité de la charité de ce saint et nous fait désirer une étude sur l'affectionné du pauvre Curé d'Ars.

M. l'abbé Bernard NODET

Il n'est pas douteux que M. l'abbé Bernard Nodet a un charisme pour parler du Saint Curé d'Ars. N'est-il pas le petit-fils de Cabuchet ? Il a réfléchi longuement sur la vie, le caractère de ce prêtre simple et complexe, spontané et mystérieux, avant d'écrire sur lui. Il ne se permet pas des reconstructions aussi fantaisistes que brillantes de son itinéraire spirituel. Il s'est penché sur les

archives ; il a étudié les pièces du Procès informatif, plus précieux que le Procès apostolique. En outre, ce qui n'est pas négligeable, il vit à Ars où survit saint Jean-Marie Vianney moins par ses reliques que par l'influence qu'il exerce. C'est des travaux d'approximation qu'il a entrepris. Les deux ouvrages qu'il a publiés à l'occasion du Centenaire en sont le résultat.

Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars. Sa Pensée. Son Coeur. — Ed. X.-Mappus, 1958, 279 pages.

C'est d'abord un portrait du Saint que modestement introduit ce titre : « Quelques réflexions sur le Saint Curé d'Ars. » Oui, un portrait, car les images d'Epinal qui ont trop duré s'évanouissent. Des positions fermes sont prises, mais avec les nuances qu'impose la psychologie concrète. M. Vianney est « fin et intuitif » ; il est « vif comme la poudre », « nerveux ». Il a un sourire « un peu taquin sur ses lèvres ». « Ce regard extraordinaire, bien des fois, à l'origine de transformations profondes. » Je m'arrête. C'est un artiste qui écrit, un ami, un confident, un vrai psychologue.

En abeille diligente, l'auteur a recueilli les pensées du Curé d'Ars et les témoignages sur lui. Pensées et témoignages sont classés selon un ordre logique et les références sont toujours soigneusement indiquées. C'est ce dictionnaire qu'ont consulté, cette année, inlassa-

sablement, tous les faiseurs d'articles et les orateurs pour parler du Saint : *docti cum libro. Cuique suum.*

Une question se pose. Ces pensées sont-elles du Saint ? Quelle est leur originalité ? Il a beaucoup lu, nous le savons, surtout des vies de saints et des ouvrages de spiritualité. La plupart ont une résonance classique, banale, et paraissent des répétitions, des adaptations au plus. D'autres sont plus personnelles. Des critères devraient être invoqués pour opérer le discernement. Pour ma part, j'en retiendrais deux : le caractère concret des images — images rurales, familiaires, vulgaires — et la référence transparente à une expérience. Mais la critique interne qui a ses lois, a aussi ses limites. Qu'on sache qu'on ne dépasse pas la probabilité ! La véritable originalité, c'est la vie.

Le Curé d'Ars sur la foi du serment. — Ed. Xavier-Mappus, 1959, 199 pages.

Dans son premier livre : « **Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars. Sa pensée. Son cœur,** c'est le Saint qui parlait, qui transmettait son message. Maintenant, ce sont les témoins au Procès de l'Ordinaire du 21 novembre 1861 au 6 mars 1865 qui, sur la foi du serment, rapportent ce qu'ils ont vu, entendu, admiré. C'est à l'intérieur de ce double témoignage que, par un effort d'intuition et conduit par la prière, par-delà la nuée des témoins, on peut communier à l'âme du Saint qui nous parle de Dieu.

Ce livre très original se présente à nous avec une jaquette — c'est la mode — sur laquelle, en ordre dispersé, courrent les signatures de ces témoins. La comparaison de ces différents graphismes est fort intéressante. Plus éloquente encore la suite des signatures du Saint, de 1804 à 1859. Il serait téméraire de lire l'évolution de son psychisme et de son âme à travers elles. Cependant il est des constantes qui se dégagent : impulsivité, spontanéité, extrême nervosité, simplicité transparente et dépouillement.

M. l'abbé Paul VIAL

On ne saurait oublier, sans une grave injustice, ce professeur d'histoire des Facultés Catholiques de Lyon qui a entrepris des re-

cherches laborieuses aux Archives Nationales et Vaticanas, aux Archives départementales du Rhône et du Loir-et-Cher, aux

Archives épiscopales de Lyon et de Blois, aux Archives municipales et paroissiales d'Ecuy. de Dardilly et d'Ars. Il rectifie ici et là certains jugements de Mgr Trochu dont les études, si excellentes qu'elles soient, ne sauraient représenter une vérité absolue et définitive. C'est à ce labeur patient que nous devons déjà ces deux remarquables articles publiés dans *L'Ami du Clergé* :

- **Le Maître du Curé d'Ars : Charles Balleyn (1751-1817)** — 16 juillet 1959, pp. 449-458.
- **La Désertion de Jean-Marie Vianney** — 12 novembre 1959, pp. 685-691.

Note. — 1^o On nous permettra de citer les articles que nous avons consacrés à quelques as-

pects de l'expérience religieuse du Saint Curé d'Ars :

- *Le prêtre est-il un homme malheureux ? (Prêtres diocésains, novembre 1958, pp. 391-394).*
- *Centenaire et découverte de saint Jean-Marie Vianney (ibid., janvier 1959, pp. 15-22).*
- *La Vocation d'un Saint (ibid., mai 1959, pp. 161-166).*
- *Le Saint et le Démon (ibid., mai 1959, pp. 175-180).*
- *Bibliographie sur saint J.-M. Vianney (ibid., mai 1959, pp. 199-200).*
- *Saint Jean-Marie Vianney. Un nouveau Jean-Baptiste (Bible et Vie chrétienne, janvier 1960).*

2^o Plusieurs revues, en hommage au Saint, ont composé un numéro spécial : *La Vie Spirituelle* (mai) — *Prêtres diocésains* (mai) — *Prêtres Adorateurs* — *Jesus-Caritas* (juillet) — *Paray-le-Monial* (juillet-août).

Le Père RAVIER, s. j.

Un prêtre parmi le peuple de Dieu : Le Curé d'Ars. — Paris, Guy-Victor, 1959.

Ce livre — le meilleur sur l'expérience mystique du Curé d'Ars — est d'une haute qualité. La division tripartite : Prêtre du Christ (pp. 5-34) — Ars, terre d'Eglise (35-60) — Epreuves mystiques et pur amour (61-76) en indique le contenu.

Se reporter, pour l'analyse, à *L'Ami du Clergé*, 30 juillet 1959, p. 495 1.

C'est, vraiment, l'itinéraire spirituel du Curé d'Ars, celui qu'il a suivi et non celui

qu'on construit avec un appareil pseudo-scientifique, en invoquant et l'histoire et la mystique et la psychologie des profondeurs. Il ne suffit pas d'être intelligent pour être pénétrant, ni sincère pour être vrai...

Par son équilibre, cet essai repose et console d'autres *opera imperfecta*.

1 N.D.L.R. — On trouvera ci-dessous, p. 227, une étude plus détaillée de ce très beau livre, l'un des meilleurs du Centenaire.

Yvonne ESTIENNE : Sur la route... avec le Curé d'Ars. — Ed. Saint-Paul, 1959, 286 pages.

Ce livre est recommandé aux lecteurs par une longue préface de Mgr l'Archevêque de Chambéry qui encourage l'action de l'auteur au service du Sacerdoce et suit, en l'animant spirituellement, le mouvement de *Virgo fidelis*. Yvonne Estienne ne nous apprend rien que nous ne sachions — si nous sommes informés — sur le Curé d'Ars. Ce n'est pas son but. Il apparaît immédiatement qu'Yvonne Estienne connaît saint Jean-Marie Vianney. Elle voit en lui un « homme agi » (p. 59), « un spécialiste de l'action apostolique individuelle » (p. 77), « un individualiste forcené » qui va jusqu'au bout de sa grâce (p. 110) ; plus encore, « un psychothérapeute qui donne des consultations » (p. 34) aux prêtres et aux laïcs. Aux prêtres pour qu'ils se sanctifient, et aux laïcs puisque c'est à leur contact que souvent les prêtres deviennent imparfaits.

Le prêtre, note l'auteur, est un émissif exagéré (p. 32) ; il a donc, pour sauver son équilibre, besoin de recevoir. C'est la prière qui le délivrera de la solitude, comme elle a libéré de son isolement ce pauvre prêtre qui avait un si grand besoin de communication. A la source d'Ars, le prêtre réapprend les vraies méthodes et ne manque pas de s'interroger sur « le ministère-fantôme des apparences masquant le vide » (p. 74). Ce livre est agréable à lire et bienfaisant. Ce n'est pas un procès du sacerdoce contemporain; c'est une invitation pressante et discrète à prendre les chemins qui montent dans la joie du don total. « Si j'étais triste, affirmait le Curé d'Ars, j'irais me confesser tout de suite. » Il est évident que c'est l'ennui qui perd le prêtre.

P. BLANCHARD.

Michel de SAINT-PIERRE : **La Vie prodigieuse du Curé d'Ars.** — Editions Bonne Presse, Paris, 1959.

« Un homme qui opère des « miracles », qui a le « don des larmes », qui passe pour s'infliger de terribles pénitences, qui va chaque jour au-delà des forces humaines, qui lutte avec les démons, qui obtient par ses prières la multiplication du pain, de la farine et du vin, qui tient n'importe quel auditoire en haleine pendant plus d'une heure sans jamais observer les règles les plus élémentaires de la grammaire et de la syntaxe ; un homme dont on ne peut oublier ni l'accoutrement bizarre, ni la puissance persuasive, ni le regard bleu qui vit et rayonne dans un visage de crucifié : cet homme-là, il faut bien dire qu'il attire les foules. » C'est ainsi que l'auteur résume la **Vie prodigieuse du Curé d'Ars**. Il aurait pu tout aussi bien l'intituler la vie terrifiante, hallucinante et sublime, car elle est tout cela cette vie qui tient du prodige.

Un esprit chagrin serait tenté de dire : Pourquoi une nouvelle vie de saint J.-M.-B. Vianney alors qu'il y en a eu plusieurs à paraître, en cette année centenaire de sa mort, sans compter bien d'autres auparavant et qui semblaient avoir tout dit sur le sujet. Si l'auteur n'avait qu'à répéter ce que l'on trouve en ces nombreux ouvrages, dont plus d'un semble exhaustif, il se serait certainement abstenu. Mais c'est précisément parce qu'il avait du neuf à dire qu'il a pris la plume, ce dont les amis du Saint Curé d'Ars n'ont qu'à le féliciter et à le remercier. Du neuf, par exemple, — et nous n'entrons pas dans les détails — touchant l'impossible abbé Raymond, l'orgueilleux « vicaire » ; — du neuf, et ceci est d'une autre valeur — dû aux récents travaux et découvertes de Mgr Fourrey ; du neuf, cette étude poussée de l'écriture de M. Vianney, étude qui fera la joie des graphologues et qui en dit long sur la volonté et la sensibilité du Saint. Sa sensibilité ! On l'a cru de glace alors qu'il était d'une sensibilité extrême, un cœur bien plus innombrable que celui de la littérature, un cœur qui « va crever de détresse humaine », un cœur qui ne hait rien, sinon le péché, mais qui aime le pécheur jusqu'à se tuer pour lui pendant toute une vie d'homme.

Livre très attachant et qui sera très apprécié.

R. Piacentini, c.ssp.

A. RAVIER, s. j. : **Un prêtre parmi le peuple de Dieu. Le Curé d'Ars.** — Ed. Guy-Victor, Paris, 1959. — 14,5x20 cm., 77 pages.

Ce petit livre, d'ailleurs plein d'intérêt, n'appartient nullement au genre anecdotique : il plaira beaucoup à ceux qui désirent vérifier et, au besoin, rectifier l'idée qu'ils se font du prêtre-type, en la confrontant avec ce parfait modèle qu'est le Saint Curé d'Ars. Le P. Ravier a tenté ici, à partir de paroles et de faits déjà connus pour la plupart, d'atteindre le vrai secret de cette vie féconde, dans laquelle, loin de se heurter, l'action et la contemplation s'harmonisent au point de naître l'une de l'autre et de se donner sans cesse une mutuelle impulsion.

Les trois titres de chapitre n'ont rien de sibyllin et ponctuent bien l'emprise croissante de l'Esprit-Saint sur cette âme fidèle à la grâce : 1. Prêtre de Jésus-Christ. 2. Ars, terre d'Eglise. 3. L'épreuve mystique et le pur amour.

L'Ami du Clergé en a rendu compte dans son numéro du 30 juillet 1959 ; **Spiritus** se devait d'en parler aussi sous l'angle qui est le sien.

Dans une lettre du 30 novembre 1850, le V. P. Libermann écrivait qu'on ne pourrait même pas concevoir un prêtre sans la sainteté, « si on ne savait que la routine tarit toutes les sources des grâces qui lui sont données ». Voilà ce qui éclaire toute la 1^{re} partie du livre : jamais saint Jean-Marie Vianney ne s'habituerà, lui, au sacerdoce ; plus il avancera en âge et plus l'idée qu'il s'était faite de cette dignité depuis son enfance prendra de force et d'éclat. Pourquoi ? Parce qu'il a la Foi, une foi extraordinaire dans la vocation divine de l'homme et dans la bonté vraiment paternelle de Dieu. Déjà, du « bambin impétueux » on obtenait tout quand on le lui demandait « pour l'amour de Dieu ». C'est encore pour l'amour de Dieu, complété maintenant par l'amour des âmes, que le séminariste, malgré le mur qui se dresse devant lui, s'acharne à tenir bon. Son idéal, nourri par une prière filiale... et par des pénitences quotidiennes, suffit à tout. Quand, sa formation terminée et ses premières armes faites sous les auspices d'un prêtre exemplaire, M. Vianney arrive à Ars, il est au niveau des responsabilités qu'il redoute, car sa conscience profonde l'avertit qu'il recevra lumière et force à la mesure des besoins. Le Christ Jésus, qu'il rencontre à la messe et

au tabernacle comme si c'était toujours la première fois, avec lequel par ailleurs il garde un contact « d'union pratique » ne déversera-t-il pas dans sa pauvre tête et dans son cœur toutes ses richesses ? Prière eucharistique, prière liturgique, prière mariale, voilà ce qui a préservé le Curé d'Ars de la routine.

Le voici à pied d'œuvre, en face des exigences de l'action. Sans rien négliger des moyens humains que le ministère réclame — et l'auteur souligne bien que M. Vianney fut un « homme d'œuvres étonnant » — celui qui bientôt allait devenir le prêtre le plus occupé des prêtres, ses contemporains, reste conséquent avec sa vocation d'instrument du Christ ; il pense lui aussi, comme le V. P. Libermann (Règle provisoire, ch. IX, art. 1) que « la vie apostolique n'est rien autre chose que la vie toute d'amour et de sainteté que le Fils de Dieu a menée sur la terre pour sauver et sanctifier les âmes... que cette vie céleste est fondée sur la mort de l'homme naturel, de ses concupiscences et de ses affections » et c'est pourquoi « il pria, dit un témoin, il se mortifia, il vécut en pauvreté ; ce furent là ses premières prédications, celles qui lui conquirent le cœur de ses paroissiens ». Le P. Ravier s'élève ici violemment contre la légende d'un Curé d'Ars janséniste, malgré certaines apparences de rigueur qui tiennent à l'esprit de l'époque, auquel même un saint paie toujours tribut par quelque endroit : un « témoin de l'Amour » comme il le fut réagit instinctivement en ennemi des jansénistes, « véritables loups ravisseurs qui empruntent le masque et le langage de la piété et qui n'en ont pas l'ombre dans leurs coeurs » (L. S., III, 293). M. Vianney a montré sans ambages ce que doit être un prêtre de Dieu parmi le peuple de Dieu et vérifié ce que répète inlassablement le V. Père Libermann : « Il n'y a pas de difficultés dont on ne vienne à bout avec le secours de Dieu » : d'une jachère il a fait une communauté chrétienne à l'instar des premiers temps de l'Eglise.

Il resterait à dire un mot sur l'épreuve mystique. L'auteur analyse surtout la tentation de désespoir qui, pendant une vingtaine d'années, tortura l'âme de l'apôtre par le dedans plus douloureusement que les attaques extérieures du « grappin ». Il note très justement que cette hantise de l'évasion s'allia parfaitement avec un fond de paix inexplicable pour qui récuse le surnaturel et qu'elle procéda d'une horreur invin-

cible pour le péché du monde avec lequel le ministère du confessionnal mettait le saint curé en contact incessant. « C'est toujours à recommencer. » Mais est-ce bien une « nuit de l'esprit », la nuit classique de l'esprit ou bien une nuit semblable à celle de la foi chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nuit réparatrice et co-rédemptrice des âmes déjà parvenues à l'union transformante et qui sont associées d'une façon intime à la Passion du Sauveur ? Peu importe ici ; nous posons la question uniquement pour aiguiser dans l'esprit de nos lecteurs le désir d'y aller voir eux-mêmes... ils ne seront pas déçus, semble-t-il.

Pour résumer l'impression que nous a faite la lecture attentive de ce livre, petit de volume, mais bourré de bonnes choses, nous dirions volontiers qu'il nous montre le Saint Curé d'Ars, patron de tous les curés du monde, réalisant pleinement le programme défini par un autre prêtre à son lit de mort, le 2 février 1852 : « Etre fervents, toujours fervents... Et surtout la charité en Jésus-Christ, charité par Jésus-Christ, charité au nom de Jésus-Christ... Dieu c'est tout... L'esprit de sacrifice, zèle pour la gloire de Dieu... le salut des âmes.

J. Le Meste, c.s.sp.

Ecrits spirituels et Paroles de l'Abbé Huvelin.

Recueillis et annotés par M.-Th. Louis Lefebvre. Préface de S. Exc. Mgr Blanchet. Lethielleux, Paris, 1959 ; 198 pages.

Charles de Foucauld, dans une lettre du 15 novembre 1910 à Marie de Bondy, exprimait le désir que fût composée une biographie de son directeur, l'abbé Huvelin, et que fussent publiées ses lettres pour l'éducation de tous. Ce souhait, qu'inspirait une filiale admiration, est maintenant — au moins partiellement — réalisé. Après avoir révélé ce prêtre — dont l'apostolat multiforme ne s'est pas réduit à la conversion de l'Ermite du Sahara — dans des pages émouvantes et érudites, M.-Th. Louis Lefebvre livre au public des extraits de ses écrits, des documents inédits.

A parcourir ces pages et à les méditer — elles le méritent, — il faut avouer que, par la monotonie qui naît des redites, on éprouve parfois une certaine lassitude. Aucun charme littéraire, mais des intuitions, des points fermes et lumineux auxquels on s'attache et qui éclairent cette personnalité en situant sa méthode.

Ce spirituel qui a pratiqué l'abnégation à un degré héroïque — nous en parlons en psychologue et non en canoniste — est humain. Il sait, il ose se confier. Humilité et simplicité. Il avoue à une âme qu'il dirige les épreuves qu'il traverse : « Ma lettre peut vous donner l'idée d'un état comparable au vôtre, c'est le démon du vide » (p. 100). En des termes qui rappellent une belle page de Malebranche et qui évoquent la psychologie de Newmann, il décrit sa situation en ce monde : « Oui, se sentir dépayisé, n'avoir sa place nulle part, je vous l'ai dit souvent, c'est le fait de l'action isolante (souligné dans le texte) de Notre-Seigneur. Il nous fait comme étrangers dans notre pays. Mais cela ne l'empêche pas de nous utiliser à son heure et comme il l'entend » (p. 139).

Le principe qui domine toute sa spiritualité est celui de la passivité, toute différence de la paresse et de l'inertie : « Vivez dans le *laisser-faire...* C'est une grande activité de Le *laisser faire...* » (p. 76). On devient ainsi, par cet abandon total à l'influence divine, le lieu d'insertion et de passage de la grâce. Sans nier la vérité de l'axiome : *Nemo dat quod non habet*, riche de la réflexion sur son expérience, il ne craint pas de retourner cette déclaration : « On donne souvent ce qu'on n'a pas, parce que Notre-Seigneur fait passer par nous » (p. 138).

Ce ne serait pas un jeu purement formel de

comparer l'abbé Huvelin et le Saint Curé d'Ars. Tous deux furent des confesseurs doués du charisme du discernement des âmes ; tous deux ont éclairé, consolé, pardonné, excité à la perfection et à la confiance à travers des épreuves intérieures accablantes, sans parler de l'épuisement physique. Le premier aurait pu se prévaloir de ses trois agrégations et accepter la chaire qui lui était offerte à l'Institut Catholique de Paris. Il fut, comme le second, un pauvre, au service des âmes. Il est à considérer comme un prophète du Sacerdoce, c'est-à-dire celui qui en a vécu la vérité et montré, dans son être transfiguré par la grâce, une image bouleversante. Recueillons cet avertissement qui n'a besoin d aucun commentaire : « La soutane est un préservatif. Tout homme, à certaines heures, a besoin d'être protégé, non contre les autres mais contre soi-même. La soutane est un avertissement, un rappel, un soutien... Et ceux qui affirment que le prêtre devrait se vêtir en laïc, ceux-là savent le mal qu'ils nous feraient et qu'ils nous feraient faire » (p. 175).

Est-il nécessaire de souligner qu'avec le vicaire de Saint-Augustin, nous sommes dans le climat libermannien de la passivité ? Ces deux figures sacerdotales, si douloureuses et si victimales l'une et l'autre, ont des traits communs.

P. Blanchard.



Liebermann :

« *On ne comprendrait pas comment un prêtre pourrait ne pas être saint, si on ne savait que la routine tarit toutes les sources de grâces qui nous sont données.* »

(30 novembre 1850 : N. D. XII, 481.)

Le Curé d'Ars :

« *Ce qui nous empêche d'être des saints, nous autres, prêtres, c'est le manque de réflexion. On ne rentre pas en soi-même; on ne sait pas ce qu'on fait.* »

(Nodet, 102.)

La méthode comparative

Dans l'exploration de l'âme de saint Jean-Marie Vianney, on a recouru avec ferveur à la méthode comparative. On est convaincu qu'en rapprochant du saint d'Ars d'autres serviteurs de Dieu, on élairerait son expérience, on dégagerait ou sa vérité universelle ou son originalité individuelle. Voici quelques essais dans cette ligne :

Le Saint et le Bienheureux : Jean-Marie Vianney et Pierre-Julien Eymard, par R. Labigne, dans *Prêtres Adorateurs*, n° du Centenaire, pp. 104-109.

De la dévotion au Sacré-Cœur en sainte Marguerite-Marie et en saint Jean-Marie Vianney, par L. Mollin, dans *Paray-le-Monial*, juillet-août 1959, pp. 78-91.

Le Curé d'Ars et le Père Charles de Foucauld devant la Croix, par Mgr Fourrey, dans *Jesus-Caritas*, juillet 1959, pp. 30-35.

A Lourdes, Mgr Théas comparait ces deux âmes de pauvres que le monde a pu contempler : le pauvre curé d'Ars et la petite Bernadette. Nous avons lu avec le plus vif intérêt ces analyses et loin de nous de penser que leurs auteurs n'aient pas dépassé le niveau d'une vérité littéraire. Nous avons été étonné que d'autres portraits parallèles n'aient pas été esquissés, ceux-ci, nous l'avouons, plus fondés : Le Curé d'Ars et le P. Chevrier, le Curé d'Ars et l'abbé Huvelin...

A cette occasion, nous nous demandons quels sont les cas qui autorisent cette comparaison, à l'intérieur de quelles frontières doit se maintenir l'emploi de cette méthode féconde ou inutile, judicieuse ou vaine, quel est le fondement — suffisant ou solide — qui peut en justifier l'utilisation.

Affirmons d'abord que toute personne est unique : elle correspond à une intention de Dieu ; elle est irréductible à toute autre ; elle reçoit et sa mission et ses grâces ; elle déploie son activité en un temps, en un lieu et sur un milieu précis. Les êtres ni ne s'additionnent ni ne se classent ni ne se comparent.

Distinguons cependant quelques cas où une comparaison peut être envisagée :

1. L'appartenance à un même Ordre et

l'adoption d'une spiritualité identique. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus peut être comparée aux maîtres du Carmel, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix (notre article dans *l'Année Théologique*, 1947, fasc. IV, 425-439 : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fille de saint Jean de la Croix*)..

2. Sous l'influence du Saint-Esprit, l'attrait de la même grâce qui engendre une attitude spirituelle fondamentale, comme la voie d'enfance ou d'abandon. On a pu, nous pensons au P. Liagre, non sans motifs, saisir des affinités entre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et le Vén. P. Libermann (cf. L. Liagre : *Le Vénérable P. Libermann*, Alsatia, Paris, 1948, pp. 175-230).

3. Des âmes ont voulu imiter un modèle de perfection, ont assimilé ses écrits, ont subi son influence. Il est indéniable que le P. de Foucauld s'est inspiré de saint Jean de la Croix (notre étude, dans *Carmel*, 1959, I, 15-26 : *Le P. de Foucauld*, fils de saint Jean de la Croix). Nous sommes convaincu que saint Jean-Marie Vianney a trouvé dans son patron, qu'il vénérait, saint Jean-Baptiste, comme l'archétype de sa sainteté. Ami de l'Epoux, il a été une voix, il a préparé les chemins du Seigneur. Nous renvoyons le lecteur à un article paru en janvier 1960, dans *Bible et Vie Chrétienne*.

4. Des saints se sont trouvés dans une situation sociologique analogue ; le même apostolat leur a été confié. Comment ont-ils réagi l'un et l'autre ? Quelle méthode ont-ils employée ? Cette confrontation offre un puissant intérêt. Ou bien sous l'inspiration du Saint-Esprit qui poursuit son œuvre selon des lignes invariables parce qu'elles correspondent à l'essence de sa sagesse et de ses plans d'amour sur le monde, deux initiateurs se trouvent en des temps différents reprendre une même intuition. Ex. Poullart des Places et Libermann (Cf. P. Blanchard : *Spiritus*, 2, 111-113).

5. Des personnalités sont issues d'un même milieu originel. Comment ont-elles évolué ? Edith Stein et Simone Weil sont deux contemporaines, deux juives, deux universitaires, deux philosophes. L'une se convertit à la foi catholique et entre au Carmel et l'autre est sympathique au christianisme et s'arrête au seuil de l'Eglise. (*Etudes*, jan-

vier 1959, 65-70 : *L'Appelée et l'Elue : Edith Stein et Simone Weil*, par Néville Braybrooke¹.

Il reste que chaque saint est un visage du Christ, il n'est pas le visage du Christ. Tous les saints ouvrent des perspectives sur le Christ. Si parfaits qu'ils soient dans leur imitation, ils n'en épuisent pas le Mystère de Sainteté. Comme nous y invite saint Jean de la Croix :

« Pénétrons plus avant dans l'épaisseur... »

(*Cant. Spir.*, str. XXXV).

P., BLANCHARD.

1 M. Jean Guittot, fervent des parallèles, livre sa pensée sur cette méthode : « De mon grand-père Ancelot... j'ai recueilli un petit écrit, que j'ai

conservé avec piété : c'est un parallèle de « *Pascal et Leibniz* », écrit pour l'Académie de Clermont-Ferrand, dont il était membre. Il y disait qu'il n'y a pas seulement un exercice dans un parallèle soigneusement établi, mais « la méditation peut en faire jaillir, outre les lumières directes d'un examen isolé, la lumière réfléchie que se renvoient les deux sujets mis en présence ». J'aime comparer. Sans cet acte double et un, il me semble que l'objet manque de relief. Et, lorsqu'on veut apercevoir le LIEN des idées, et aussi le LIEN des êtres, qu'ils soient complémentaires ou adversaires (mais l'opposition est encore une ressemblance), alors il est bon de comparer ces étoiles doubles.

« J'ai comparé *saint Augustin et Platon*, pour mieux saisir la différence du christianisme. Puis, *Pascal et Leibniz*, pour saisir la différence de deux génies, l'un catholique teinté de jansénisme, l'autre, protestant teinté de catholicisme. Puis *Renan et Newmann* pour saisir la différence de deux interprétations de l'histoire. J'ai tenté d'autres essais de ce genre dans mes cours... J'en envisage plusieurs, si la vie m'est prêtée et l'occasion. Ce sont mes dialogues des morts » (J. GUITTON, *Journal Études et Rencontres* (1952-55), Plon, 1959, pp. 277-278, 2 février 1955.)

S. S. Jean XXIII exalte le devoir de sainteté du prêtre

« Le prêtre ne peut se soustraire au voisinage avec le monde, surtout s'il porte les sollicitudes plus graves du ministère pastoral, où l'exercice de la charité, qui est une tâche grave et un devoir, peut devenir une tentation pour son âme sacerdotale... Mais le vrai prêtre, l'apôtre du Seigneur doit non seulement être parfait dans l'exercice des vertus que doivent pratiquer tous les laïcs aussi, mais il doit être de plus, un exemple lumineux pour le troupeau chrétien tout entier, qui sent le droit — et parfois le réclame — d'avoir un prêtre saint dans la paroisse pour la bénédiction et la paix de toutes les familles.

« Songez, chers frères, au privilège qu'est le nôtre ! Quel honneur pour notre âme sacerdotale et pour notre vie ! Quel engagement pour nous de nous sanctifier et de sanctifier tout ce qui nous entoure ! Jésus, fils de Dieu, prêtre éternel, s'est fait notre frère ainé. Etre prêtre avec lui, occupés à prolonger avec lui l'œuvre rédemptrice dans le monde confié à notre humble nom, une splendeur incomparable pour notre âme et une dignité presque plus sublime que celle des anges.

« ... La loi du célibat ecclésiastique, et le souci de l'assurer, reste toujours comme un rappel des batailles des temps héroïques, lorsque l'Eglise du Christ dut se battre et qu'elle parvint à faire triompher son trinôme glorieux, qui est toujours un emblème de victoire : Eglise du Christ, libre, chaste et catholique... »

(Extrait des allocutions au Synode romain, *La Croix*, 29-1-1960.)

EN RETRAITE SACERDOTALE

avec le vénérable Père Libermann

M. le chanoine Pierre Blanchard est déjà bien connu de nos lecteurs comme docteur libermannien et témoin de l'actualité de son message. Beaucoup attendent avec impatience la parution de son ouvrage ; nous avons la joie de leur annoncer que le premier volume sortira prochainement en librairie.

Collaborateur assidu de la revue Prêtres diocésains, auteur du petit livre intitulé L'âme du prêtre (infra, p. 272), M. Blanchard est doublement autorisé à inviter les prêtres à se mettre en retraite avec le vénérable Libermann.

Comme en témoigne la fiche qui clôt ce numéro, le Vénérable a écrit de très nombreuses pages sur le sacerdoce ; les moins connues, les moins lues sont bien sûrement ces modestes schémas de retraites d'ordination, reproduits dans le supplément aux Ecrits Spirituels. Pourtant quand une parole émane d'un homme qui vit intensément ce qu'il enseigne, elle n'est jamais quelconque. Comme l'écrirait M. Nodet, à propos du Curé d'Ars : « la banalité apparaît de certaines phrases disparait quand on les replace dans (sa) bouche » (Jean-Marie Vianney, p. 14¹). Mais avons-nous ici l'excuse de la banalité ? Faut-il que nous soyons inattentifs et distraits pour avoir si peu reconnu, si peu apprécié la vigueur et la jeunesse de ces formules dont M. Blanchard nous fait goûter la densité.

Une doctrine spirituelle doit être pensée avant d'être vécue, d'où la nécessité d'un perpétuel approfondissement, d'une réflexion constante sur les textes. En même temps, elle doit être vécue pour être intégralement comprise, car c'est dans l'expérience qu'apparaît son efficacité. La sagesse est justifiée par ses enfants. C'est en pratiquant le dépouillement préconisé par saint Jean de la Croix qu'on apprécie la délivrance qu'il opère et les voies qu'il ouvre à l'invasion de Dieu. Une spiritualité qui a jailli de l'expérience d'un saint se vérifie dans l'expérience que son exemple et ses conseils provoquent. Autrement elle demeure un système abstrait au lieu de devenir une sagesse.

La spiritualité libermannienne est une spiritualité sacerdotale parce qu'elle fut celle d'un prêtre éminent, parce qu'elle tendit à former des prêtres selon le cœur de Dieu. Nous nous sommes souvent arrêté à ces plans de méditations de retraites d'Ordination qu'a laissés le Vénérable Père et que le *Supplément des Ecrits Spirituels* met à notre disposition (E. S., S. : pp. 153-205). Sont-ils lus ? Nous nous le demandons.

Certes, à parcourir ces notes d'un regard superficiel, ce qui apparaît d'abord, c'est la simple indication de thèmes, des redites qui engendrent la monotonie, l'allure et le contenu très classiques de ces exposés d'où toute originalité semble absente.

Les a-t-on publiées pour ne rien omettre, par acquis de conscience ? La tentation, à laquelle beaucoup consentent, naît de chercher ailleurs une spiritualité sacerdotale plus riche, plus neuve, plus attrayante. Une fois pour toutes, il faudrait distinguer le solide et le brillant, et encore plus, le vécu et le pensé. Certains s'épuisent à réfléchir et se dispensent de vivre.

Nous avons voulu revenir à ces plans pour y chercher ce que Bergson appelle des *schémas dynamiques*¹ et voir se dessiner les lignes axiales de l'existence sacerdotale qu'il envisageait. Cet enseignement ne peut que

¹ H. Bergson, *L'énergie spirituelle*, 27^e éd., p. 278 et suivantes.

réfléter la pureté de la tradition sacerdotale que nous transmettent la Bible, les Pères, les maîtres de l'Ecole Française. Il serait cependant bien étonnant qu'une personnalité aussi accentuée que celle du P. Libermann n'ait pas souligné certains aspects de cette synthèse. « On pourrait se demander, a écrit Bergson, si le mysticisme a jamais fait autre chose que repasser sur les lettres du dogme pour les tracer cette fois en caractères de feu. Le rôle des mystiques serait alors seulement d'apporter à la religion, pour la réchauffer, quelque chose de l'ardeur qui les anime². »

Nous avons essayé de dégager ces schémas dynamiques. Nous les présentons, ces thèmes, sans les alourdir par des commentaires que chacun peut faire.

Une objection jaillira chez certains esprits critiques ou prévenus. L'auteur veut revaloriser la doctrine libermannienne. Projet louable ! Mais, pour accomplir son dessein, il transpose en catégories modernes les analyses du Vénérable Père et ainsi les fait passer... Mystification ! Certes, à un siècle de distance de l'auteur, on ne peut que penser sa doctrine dans nos structures mentales contemporaines. Sincèrement, nous ne croyons pas le trahir. Et d'ailleurs, le vrai, c'est la substance de sa spiritualité.

I. *Dans la logique de la consécration*

1. Les Saints seuls sont logiques et c'est parce qu'ils sont logiques qu'ils sont saints. Aussi incarnent-ils, dans la lumière du Christ, la vérité du Christianisme et est-ce à eux qu'il importe de se référer pour juger, pour se juger. Les Saints sont des passionnés ; ce qui les entraîne, c'est leur amour. Leur logique est une logique de passionnés, d'amoureux, d'où le radicalisme de leur position générale et de leurs réactions particulières, qui heurte nos médiocrités structurelles, bouleverse nos compromis diplomatiques, met à nu nos mensonges intérieurs.

La spiritualité sacerdotale repose, comme sur son fondement premier, sur cette évidence que le prêtre est consacré à Dieu et à l'Eglise, c'est-à-dire qu'il a rompu avec tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il adhère de toutes ses forces à ce Dieu qui l'a choisi et qu'il a choisi. — « Vie passée tout entière sans cesse dans le sanctuaire » (p. 193) —, qu'il ne sortira pas de cet univers d'amour dans lequel l'a introduit son Ordination.

Les fortes pages de l'*Entretien sur l'Ordination* (pp. 153-158) affirment la réalité de cette consécration en déduisant les implications et les conséquences. C'est là le principe d'où découlent toutes les conclusions.

« En nous consacrant à Dieu, nous le rendons maître absolu de ce que nous sommes et de tout ce que nous pouvons, c'est-à-dire de notre âme et de notre corps, avec toutes leurs facultés et capacités.

« De là, il semble que la grâce de notre consécration à Dieu exige de nous que toutes les créatures soient comme nulles et non existantes pour nous : que nous soyons nous-mêmes nuls à toutes les créatures, et pour toutes les créatures : de plus, que nous soyons nuls à nous-mêmes et en nous-mêmes ; enfin que nous soyons tout à Dieu et en Dieu, et alors Dieu sera tout en nous » (p. 153).

Cette consécration qui est séparation et adhésion établit le prêtre dans un état de solitude avec Dieu : « Il faut que... nous vivions comme s'il n'y

² H. Bergson, *Les deux sources*, 15^e éd., pp. 253-254.

avait que Dieu et nous dans le monde » (p. 154). Cette maxime, précise le Père Libermann, est bien importante et s'étend loin. On ne voit plus que Dieu et on ne vit plus qu'en Lui (p. 157). Cette appartenance que scelle un sacrement est source de la paix, d'une paix profonde (p. 156), d'une paix parfaite et amoureuse (p. 157) qui dissout toute inquiétude.

2. Cette inquiétude affective ravage les prêtres qui ne consentent pas aux exigences de la consécration que cependant ils ont voulu. L'ont-ils voulu ? Mystère du vouloir profond ! Dieu ne leur suffit pas. Ils ont le désir, qu'ils entretiennent, d'autre chose que Dieu. Ils se croient frustrés d'un bonheur dont les autres tentent et poursuivent l'expérience et qu'ils ne connaîtront jamais. D'où certains regards nostalgiques qui n'échappent pas aux gens du monde qui les observent. Le prêtre est un homme regardé. D'où ce ressentiment que révèlent tant de réflexions, d'attitudes, de conduites de compensation. Le P. Libermann nous parle de « l'affection d'un très grand nombre de prêtres à se rapprocher des manières des gens du monde » (p. 155). Il est trop évident que certains prêtres — quelle est leur proportion ?, et dans leur mentalité, et dans leur langage, et dans leur tenue, ne semblent avoir d'autre préoccupation que de se « déprétriser ». Ils se comportent comme s'ils avaient honte d'être d'Eglise, comme s'ils devaient se faire pardonner d'être prêtres. L'honneur du service de Dieu devient un poids intolérable. La tonsure qui en est le signe visible disparaît.

Le prêtre est sorti de cet univers surnaturel où il avait planté sa tente. De l'ordre surnaturel qui était le sien, il revient à un ordre naturel qu'il n'a peut-être jamais quitté, par d'insensibles glissements et de petites infidélités. Nous autorisons ainsi ceux qui nous entourent à dire : ils sont comme nous. C'est parfois tragiquement vrai. Quelle inversion des valeurs ! « Il faut que les hommes nous considèrent comme des hommes purement célestes qui n'ont de sentiment et de vie que selon l'ordre surnaturel... » (p. 155).

La vraie consécration crée un choc sur les hommes, le vrai prêtre suscite le scandale, c'est-à-dire l'étonnement. Il attire irrésistiblement les fidèles qui recherchent l'homme de Dieu ; il suscite la haine et la répulsion des autres. « On nous aura en horreur... » (p. 157). Le prêtre peut-il faire l'unanimité ? N'est-ce pas sa médiocrité qui réunit ?

Seule l'appartenance totale à Dieu ouvre les écluses de la grâce. « Dieu se communiquera toujours à nos âmes d'une manière plus intime » (p. 157).

Le P. Libermann revient sans cesse sur « la nécessité de la sainteté pour l'état sacerdotal » (p. 160, p. 192). C'est une exigence de ressemblance avec Celui que le prêtre remplace, de connaturalité avec ce qu'il transmet et qui est la grâce. D'où cette connexion rigoureuse : « Caractère du prêtre, caractère de Jésus-Christ : par conséquent, caractère de sainteté » (p. 192). Il adjure le prêtre de prendre conscience de sa dignité : « Quelle idée le prêtre doit se faire de sa dignité, et quelle conclusion il doit tirer de cette idée, pour sa conduite pratique » (p. 149). Sainte Thérèse a avoué que l'honneur — c'est très espagnol — l'avait empêchée de commettre certains péchés³.

Notre jugement dernier portera sur la fidélité à notre consécration : « Les prêtres seront jugés sur la grâce qu'ils ont reçue... Avons-nous assez pensé à ce jugement ? N'est-ce pas la cause de notre négligence à nous y

³ « Les faiblesses humaines ne m'étonnent pas ; mais je voudrais qu'on veillât davantage sur l'honneur » (*Corresp.*, t. I, p. 301, Ed. de la Vie Spirituelle). Voir aussi : *Vie écrite par elle-même*, ch. II, p. 24, Ed. du Seuil.

préparer ? Serons-nous aussi hardis à paraître devant le Juge suprême qu'à recevoir le sacerdoce ? » (pp. 172-173).

Le P. Libermann, si soucieux d'éviter toute dramatisation et de développer la confiance, ne saurait laisser les prêtres s'endormir dans l'inconscience. Ils se réveilleraient dans le péché.

II. Une expérience d'amitié

Grand affectif, le P. Libermann conçut sa vie sacerdotale et la vie sacerdotale comme une amitié, intime, intense, progressive, confiante et exigeante, exclusive et rayonnante, allant de la contemplation par l'imitation, l'union jusqu'à l'identification et l'immolation totales. Comment n'aurait-il pas été sensibilisé, climatisé par cette expérience humaine, la plus rare et la plus pure, la plus spirituelle et la plus désintéressée, la plus féconde, puisque Jésus lui-même a convié ses apôtres à cette amitié : « Personne n'a de plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis. Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (*Jean*, xv, 13-14-15) ? Le P. Libermann se réfère explicitement à ce texte, entendu au jour de son Ordination, qui chante dans son cœur : *dixi amicos* (p. 141, p. 181). Jean-Baptiste s'est dit l'*amicus Sponsi* (*Jean*, III, 29), qui se réjouit d'entendre sa voix (p. 181).

Toute une journée de retraite est consacrée à ce sujet : *les prêtres sont les amis de Jésus* (p. 175, p. 181). Qui dit amitié dit réciprocité. Jésus fait entrer dans son intimité, initie à ses secrets, admet à ses noces. Le prêtre répondra à ses prévenances par l'union parfaite, la joie de sa gloire, le dévouement entier. Des amis, le prêtre a les devoirs, mais aussi les priviléges et surtout cette sécurité absolue qu'aucune amitié humaine, si fervente qu'elle soit, ne saurait assurer. Quelle résonance a dans les cœurs cette interrogation anxieuse de Mauriac : qui est sûr d'être aimé ? (*Le désert de l'Amour*) « Fidélité de Jésus pour les amis qu'Il s'est choisis » (p. 181). Le P. Libermann pensait à cette malédiction paternelle dont il paya son amitié pour Jésus, puis à cet abandon quasi universel dans lequel il fut plongé quand il quitta Rennes. Il était néanmoins le plus heureux des hommes : Jésus lui restait et versait dans son âme cette joie indicible que personne ne pouvait lui ravir.

1. L'amitié que provoque l'admiration, qui devient parfois fascination, se prolonge en contemplation : contemplation de l'ami, de sa pensée, de son œuvre. Cette contemplation que ne trouble pas la passion vire en adoration. Baudelaire a défini l'homme « un animal adorateur⁴ ». Dans l'amitié avec Jésus, toute cette terminologie est utilisée mais se joue sur des claviers d'absolute vérité.

Le P. Libermann arrête son regard chargé d'amour sur Jésus-Christ, Souverain Prêtre, qu'il adore, au sein de la Trinité, où il a entraîné, au jour de l'Ascension, son humanité glorifiée. Il n'y a rien de plus grand dans le monde que Jésus-Christ, déclarait Bossuet, par un de ces survols dogmatiques

⁴ *Mon cœur mis à nu*, Œuvres complètes, La Pléiade, p. 1206 et p. 1237.

dont il avait le secret, et il n'y a rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacerdoce.

S'il n'est pas un spéculatif, le P. Libermann est un contemplatif. L'aspect dogmatique de la vie chrétienne, la fonction réflexive de l'expérience spirituelle ne sont pas par lui escamotés. Il prend au sérieux la définition paulinienne : *dispensatores mysteriorum Dei* (I Cor., iv, 1). Lisons ce canevas : s'il est bref, il est plein :

« Dispensation des mystères : 1^o Jésus nous établit docteurs, il faut connaître ses mystères ; par notre doctrine nous devons le faire aimer, il faut donc l'aimer.

2^o Moyens de connaître les mystères et d'aimer ; la sainte contemplation et l'indifférence pour le reste » (pp. 182-183).

Libermann n'est pas anti-intellectualiste, mais anti-rationaliste. Il condamne une théologie qui n'est pas, dans sa fin suprême, science d'amour, c'est-à-dire Sagesse. Ce fut là la position des Pères, des grands théologiens du moyen âge, de saint Thomas comme de saint Bonaventure. Il n'a que faire de théories savantes, de développements stériles qui satisfont l'orgueil de l'esprit, et, loin de nourrir l'âme, l'anémient. L'initiation aux mystères est œuvre du cœur, de l'intuition affective, de la compréhension amoureuse, car c'est le cœur qui sent Dieu⁵ et on n'entre dans la vérité que par la charité (saint Augustin). La contemplation qui lui paraît indispensable est sainte, c'est-à-dire qu'elle a une intention et des effets spirituels. Elle est tellement sou-l'influence de l'amour, que, par elle, on devient indifférent à tout le reste.

2. Tout amour, toute amitié vivent d'échanges, se consonnent dans l'union. *Amor, virtus unitiva*, déclare le Pseudo-Denys⁶. Le P. Libermann, dans toute son œuvre, particulièrement dans ses *Instructions aux Missionnaires*, insiste sur ce qu'il appelle l'union pratique (ch. v, art. 1). Le prêtre, ami de Jésus, doit tendre à cette union parfaite avec lui : union de foi, par la connaissance des vérités évangéliques dont il se pénètre et qu'il communique : union d'amour par laquelle il « touche » les âmes ; union d'imitation, « ce qui est le comble » (pp. 167-168). Il énumère les moyens pour réaliser cette union : oraison, dévotion aux mystères, recueillement continual et paix intérieure, modération et gravité.

C'est dans l'offrande du Saint Sacrifice que le prêtre s'unit à Jésus, « en s'unissant à Notre-Seigneur, qui se sacrifie, et en s'immolant avec Lui dans les mêmes dispositions d'actions de grâces dans lesquelles il s'immole » (p. 205). Le P. Libermann souligne l'aspect spécifiquement *eucharistique* du Sacrement de l'Autel. Ces dispositions d'actions de grâces, « les rendre habituelles en nous ». Le prêtre fait de son existence une oblation et une immolation. Sa vie se transfigure en une messe perpétuelle. Par les actes s'enracinent des états. L'amour, par-delà la discontinuité des instants, a vaincu l'épreuve de la succession ; il s'insère dans la continuité de la durée.

Prêtre adorateur par l'aspiration la plus profonde de son âme religieuse, comme le Saint Curé d'Ars, le Bx P. Eymard, le P. de Foucauld — n'oublions pas ses expériences mystiques eucharistiques à Saint-Sulpice dont ont témoigné ceux qui priaient à ses côtés —, plusieurs fois le P. Libermann

⁵ Pensées, 278.

⁶ Cité par saint Thomas, S. T. Ia IIae, q. 28, a. I.

revient sur cette « dévotion au Saint-Sacrement » (pp. 202-203 ; p. 193). « Il y est notre ami et nous ses confidents... notre constance pour persévéérer dans notre ferveur... Avoir pour Jésus-Eucharistie une grande dévotion *pratique* (c'est nous qui soulignons) et recourir à lui dans toutes les circonstances » (pp. 202-203) « Jésus au Saint-Sacrement est le modèle du prêtre : dans sa vie cachée, dans sa vie détachée, dans son zèle pour la gloire de son Père et le salut des âmes. Il s'immole sans cesse dans l'Eucharistie » (p. 193).

Cette union s'accroît de jour en jour par la fidélité ; s'intériorise par la générosité ; elle devient « l'amour pur » que le P. Libermann définit : « La complaisance et les affections en Dieu seul » (p. 163). Elle demeure cependant fragile en vertu de notre instabilité. Aussi devons-nous entretenir en nous cette « crainte amoureuse de perdre l'amour que nous devons avoir pour lui » (p. 164). Le renoncement vigilant, la garde du cœur protègent cette fidélité vulnérable contre le réveil toujours possible de ce « désir d'être aimé et de jouir », qui est tapi dans les profondeurs de l'instinct et qui peut forcer tous les barrages et d'une façon imprévisible.

3. L'amitié se traduit enfin par un dévouement entier. Le dévouement qui est le don total, inconditionné, définitif, qui fait siens les intérêts de Dieu, suppose la désappropriation de soi, la disponibilité, « la docilité à écouter Dieu, à suivre ses mouvements » (p. 160). L'espace du dedans s'étend pour accueillir « la vie surabondante de l'Esprit-Saint » (p. 165). L'âme du prêtre devient un lieu de passage pour la grâce : « pureté et détachement intérieur pour ne rien corrompre ni détourner pour soi » (p. 184).

Répondant à toutes les exigences de l'amitié, de cet amour d'amitié qui est la perfection de charité⁷, le prêtre est une projection du Christ sur la terre. La formule du Père Libermann est à transcrire : « Le prêtre est sur la terre ce que Notre-Seigneur est dans le ciel, chargé de sa puissance contre ses ennemis, de sa médiation et de son intercession auprès de Dieu, de ses grâces à distribuer aux hommes. Il le représente sur la terre et fait les mêmes fonctions, non comme fonctions séparées, mais unies à celles de Notre-Seigneur dans le ciel. Il doit donc avoir la même sainteté que lui » (p. 161).

Nous sommes, dans cette dialectique de l'amour, parvenus au sommet de l'identification, donc de l'efficacité.

III. Equilibre psychique et unité spirituelle

Si l'on est prêtre métaphysiquement par l'Ordination, on le devient spirituellement par l'oblation de soi. Cette consécration effective du prêtre implique que se réalise l'unité de la personnalité et que s'élabore une synthèse dynamique harmonieuse entre des vertus opposées.

1. C'est tout le prêtre qui doit se livrer à Dieu. La vérité de cette sanctification suppose que les intentions intérieures et le comportement extérieur correspondent parfaitement. En lisant ces méditations sur les conditions de la vie spirituelle, il est frappant de noter que le P. Libermann entend que l'orientation intérieure de l'âme se traduise par l'attitude extérieure. Nous relevons ainsi : recueillement intérieur et extérieur (p. 185) — silence intérieur et extérieur (p. 159) — vigilance sur nos sens intérieurs et extérieurs

⁷ Saint Thomas, S. T. IIa IIae, q 23, a. I.

(p. 164) — gravité intérieure et extérieure (p. 176 et p. 185). L'extériorité sans l'intériorité ne serait que l'hypocrisie d'un masque qui ne reflète pas une âme. L'intériorité sans l'extériorité ne serait qu'un élan irréel qui n'aboutirait pas dans une action efficace et dans un témoignage. Deux remarques s'imposent dont l'importance n'échappera pas. D'abord, il est évident que c'est l'intérieur qui commande l'extérieur. « Avons-nous le fond et le principe de la douceur intérieure ?... Quels sont les caractères de notre douceur ? N'est-elle pas affectée, mondaine, efféminée ? » (p. 167). « Fidélité à se retirer au-dedans de soi » (p. 187). « Silence pour écouter Dieu qui parle au cœur paisible sans contention » (p. 199). Inversement, l'extérieur conditionne s'il ne cause l'intérieur : « Soin que nous devons avoir de ce silence extérieur pour conserver l'intérieur » (p. 159).

2. Le prêtre qui a réconcilié l'intérieur et l'extérieur s'unifie pour se donner non par morceaux de lui-même, mais dans la totalité de sa personne. C'est l'intégration d'une existence. Il a aussi à concilier ces vertus qui semblent s'opposer et qui sont complémentaires. Leur coexistence crée un équilibre supérieur.

« Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée... On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux »⁸.

« Considération de l'indignité du prêtre tirée de sa propre nature, de l'élévation de sa dignité... » (p. 149). Le P. Libermann cerne un problème difficile qui est au cœur de l'expérience sacerdotale : cette opposition entre le sentiment de sa misère personnelle et celui de sa grandeur fonctionnelle. Un étudiant me disait un jour : « Un prêtre ne doit jamais confier à un laïc ses tentations, ses chutes. Nous avons besoin de votre force. Si nous savons que votre force est prise par l'ennemi, où se situera notre espérance ?... » Et, par ailleurs, n'est-il pas bon que les fidèles, certains du moins, aient conscience que leurs prêtres luttent avec eux, comme eux, pour eux, quelquefois à cause d'eux ? Après de longues hésitations, un homme vient enfin se confesser et déclare au prêtre le motif secret de sa démarche : « Dans les sermons de cette quinzaine pascale, vous avez dit constamment : nous et non pas vous. Vous analysez, vous ne jugez pas pour condamner. Je me suis dit : ce prêtre me comprendra ! » Entre la pseudo-sainteté pharisaïque glacialement distante et l'exhibitionnisme imprudent des confidences, il y a place, dans la discréption, pour des allusions qui réconforment, parce qu'elles prouvent la communion dans la lutte. Jésus est entré en agonie devant ses apôtres les plus intimes.

« Sa faiblesse et sa puissance » (p. 149). Cette nouvelle opposition est un autre aspect de la condition paradoxale du prêtre. Ce n'est pas seulement un homme qui se présente à des hommes, avec sa fragilité d'homme, c'est un homme de Dieu, revêtu de la force de Dieu, « dépositaire de sa puissance » (p. 160).

« Nécessité de se défier de sa faiblesse, de ses vices et de ses défauts. Comment concilier cette défiance avec la liberté d'action demandée par sa puissance, dans l'action sacerdotale ? » (p. 150). Le prêtre doit entreprendre de grandes choses pour Dieu. Il a reçu mission de transformer le monde,

⁸ Pensées, 353.

de convertir les âmes, d'inviter les hommes à la renaissance, de provoquer des printemps spirituels. Cette magnanimité n'est possible que par la liberté intérieure que paralyserait, qu'inhiberait à jamais un complexe d'inériorité, forme psychologique d'un manque de foi à la grâce du Christ, symptôme éclatant de la fausse humilité. Des prêtres et des chrétiens ont cru être des humbles ; ils n'étaient que des infériorisés. Ne confondons pas le normal et le pathologique. Le prêtre qui porte en son âme une foi pascale n'est pas arrêté dans son action surnaturelle par la vision de ses limites certaines, de son impuissance radicale. Il se sait traversé par l'influx divin. Sa pauvreté reconnue et offerte est bonne conductrice du courant.

« Caractère de douceur, de modestie, de force et de constance » (p. 192). La vraie force chrétienne est compatible avec la vraie douceur. La première est source et cause de la seconde. La seconde est effet et signe de la première. Le P. Libermann, à l'école de Jésus, recommande cette douceur qui attire et conquiert les hommes.

« Notre-Seigneur traite suavement avec les hommes, parce que son Père les aime. Le principe de cette douceur doit être aussi le principe de la notre.

« Notre-Seigneur traite suavement les hommes pour les attirer à son Père céleste et pour le faire aimer parmi eux. Nous devons en faire autant et traiter tout le monde avec une sainte douceur, afin de les attirer à Dieu et de ne pas les rebouter. Notre-Seigneur, par sa douceur, répandait cette aimable vertu dans les âmes : nous avons la même grâce » (p. 166).

On croirait entendre saint François de Sales. Cette douceur surnaturelle, le P. Libermann la distingue de la faiblesse, de la mollesse (p. 167). Elle réduit vivacité, mauvaise humeur, raideur, rancune. Dans ses relations avec les fidèles, le prêtre d'aujourd'hui manifeste souvent une agressivité qui contraste violemment avec son caractère sacerdotal et qui les froisse et les éloigne. Il paraît, dans ses sermons, s'engager dans la lutte des classes ; il est dur dans ses rapports humains, avec les bourgeois en particulier, qu'il charge de toutes les responsabilités et de tous les péchés. En adoptant ce style de choc qui n'a rien d'évangélique, il prouve qu'il est lui-même le lieu géométrique de conflits qu'il n'a pas dominés, signes d'une affectivité adolescente ou perturbée. Il projette ses complexes ; il acroît les tensions au lieu de les réduire. Il n'est plus l'homme de tous. Il hurle avec les loups au lieu d'être l'image sereine, souvent douloureuse et parfois victimale de l'Agneau de Dieu. La douceur libermannienne est un antidote contre l'agressivité contemporaine. Cure à conseiller.

Nous savons comment le vénérable Père a manifesté dans sa vie l'action triomphale de ces vertus complémentaires *.

IV. *Sacerdoce et Médiation*

L'idéal sacerdotal est exposé dans sa transcendence humainement inaccessible. Le prêtre doit se rappeler qu'il est l'homme de l'ordre surnaturel, qu'il n'en sortirait que pour s'avilir. S'il demeure fixé en son centre, il agit par rayonnement, il exerce sa médiation, uni vitalement au Médiateur. « Jésus donne aux prêtres son esprit sacerdotal » (p. 162). « Voir Jésus en

* N.D.L.R. — cf. J. Le Meste, *L'équilibre chez Libermann* (*Spiritus*, 1 et 2).

soi : par son esprit et sa grâce sacerdotale, par ses communications dans la dispensation des mystères, par son très Saint-Sacrement » (p. 184).

La mission sacerdotale est définie dans sa spécificité de médiation surnaturelle. Le prêtre représente Dieu au peuple et représente le peuple auprès de Dieu (p. 201). Celui qui me voit, voit le Père, disait Jésus à Philippe (*Jean*, xiv, 9). Il proclamait ainsi l'Incarnation. Celui qui voit le prêtre devrait voir le Christ. Le Sacerdoce est le prolongement de l'Incarnation, une extension, par participation, de cette Incarnation redemptrice. « Ne paraître au milieu des gens du monde que pour leur parler de Dieu, jamais pour soi » (p. 165). C'est ce que les hommes attendent, car ils ont faim de Dieu. On raconte qu'un pasteur protestant, en Angleterre, passant près d'un camp de bohémiens, jeta quelques pièces de monnaie à une pauvre femme qui se trouvait près de sa roulotte. Furieuse et s'adressant au ministre, elle cria : « Reprenez votre argent. Donnez-moi Dieu ! »

L'expérience sacerdotale, pour le P. Libermann, est expérience mariale. Se préparer à l'Ordination comme Marie s'est préparée à l'Incarnation et à la réception du Saint-Esprit. « Nécessité pour nous d'entrer dans ses dispositions pour écouter la volonté divine, pour résister à l'ennemi, pour être fervents, pour nous connaître, pour nous préparer à de grandes grâces » (p. 179). Vivre sa vie sacerdotale en union avec Marie : « *Intra in gaudiaum Domini*. Union à la Sainte Vierge, *Magnificat*. Nous sommes revêtus de sa gloire, nous sommes pleins de son amour et transformés en sa sainteté » (p. 177). « Marie, modèle du Sacerdoce » (p. 185), thème d'entretien pour la conclusion de la retraite. Par leur caractère laconique, ces notes n'évoquent que très imparfairement ce qui fut le ressort, le secret de sa vie spirituelle et religieuse, sacerdotale et apostolique, une Pentecôte mariale⁹.

Pierre BLANCHARD.

⁹ Nous signalons les deux beaux livres du P. E. NEUBERT :

La vie d'union à Marie, Alsatia, 1956.

La Mission apostolique de Marie et la nôtre, Alsatia, 1957.

Dans le second volume, ce grand apôtre marital cite le Vénérable Libermann : pp. 100-103, 215, 227.

SACERDOCE MISSIONNAIRE

d'après le vénérable Libermann

Le P. Antoine Marraud des Grottes, professeur au Scolasticat de Chevilly, a bien voulu nous autoriser à reproduire une conférence, prononcée le 2 février 1959. Il eût aimé auparavant en revoir le texte ; la maladie l'en a empêché. Mais nos lecteurs seront heureux de pouvoir sans attendre, refaire à sa suite, avec le vénérable Libermann, cette profonde méditation sur l'essence de notre sacerdoce. Être prêtre, c'est continuer la Mission du Christ et il n'y a pas d'autre esprit sacerdotal que celui qui fut l'esprit de la mission du Sauveur, l'Esprit de la sainteté.

La veille du mercredi des Cendres, en l'année 1841 (c'était un 24 février cette année-là), un étrange séminariste arrivait au Grand Séminaire de Strasbourg. C'était Libermann qui venait pourachever ses études et pour une ultime préparation au sacerdoce. Si le récit que nous en fait M. Lux, curé de Strasbourg-Neuhof, n'est pas exact (ses souvenirs remontaient à une quarantaine d'années quand il les raconta), il est du moins symbolique : M. Libermann debout à la porte d'entrée du réfectoire, tenant le bonnet carré serré contre sa poitrine, attendant tranquillement qu'on lui assigne une place, tandis que, une fois la prière récitée, le bruit des servants apportant les gamelles se mêle au cliquetis des cuillères et des fourchettes et à la voix renforcée du lecteur. Il paraît que M. Muller, le très digne directeur du Séminaire, avait la faculté de s'abstraire à tel point de notre monde qu'il lui fallait longtemps pour remarquer même un corps étranger de cette taille. Tout rentra dans l'ordre et M. Libermann fut bientôt chez lui comme les autres.

Mais quelle situation paradoxale que celle de ce séminariste attardé ! il a près de trente-neuf ans et nous savons d'où il vient. Il arrive de Rome où il passait une année dans la solitude. Il ne restera pas longtemps au séminaire. (jusqu'à la mi-août seulement, date de son ordination au diaconat), mais son passage a marqué, et c'est là qu'il fait la conquête de ses premiers grands collaborateurs, Mgr Kobès et le P. Schwindenhamer.

Le 18 septembre de la même année, il est ordonné prêtre à Amiens. Cette date est importante. Nous pouvons dire qu'elle constitue le centre de gravité de toute la vie spirituelle du P. Libermann. Car, pour lui, le sacerdoce ne fut pas une sorte de nécessité en vue de réaliser sa Vocation : quelque chose venant s'ajouter à une vie spirituelle déjà acquise et orientée. Ce fut plutôt le pôle d'aimantation vers lequel gravitèrent toutes les lignes de force spirituelle de son âme depuis toujours. L'âme du Vénérable Père est une âme sacerdotale.

La lettre qu'il écrivit, le jour même de son ordination, à son frère et à sa belle-sœur, nous livre un peu son secret :

« J'ai à vous annoncer la grande miséricorde et l'ineffable bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers un indigne serviteur, qui ne mérite pas seulement de prononcer son saint nom. Je viens d'être ordonné Prêtre ce matin. Dieu sait ce que j'ai reçu dans ce grand jour ! Et Dieu seul le sait. Car ni homme ni ange ne peut le concevoir. Priez-le tous que ce soit pour sa plus grande gloire, pour le salut et la sanctification des âmes et pour l'édition de l'Eglise que je sois parvenu au sacerdoce. Priez Notre-Seigneur qu'il me sacrifie à sa gloire ; car c'est à quoi il faut me dévouer désormais. » (L. S. II, 553-554).

Depuis longtemps déjà le Prêtre avait forgé dans son âme un très haut idéal du sacerdoce. Les « bandes de piété » à Issy n'avaient d'autre but que de « former de bons prêtres », car, écrivait Libermann dans les notes pour Issy, « un prêtre médiocre est un prêtre presque inutile, tandis qu'un bon prêtre est un trésor dans l'Eglise de Dieu » (*N. D.*, 242).

Toute sa vie d'ailleurs le P. Libermann ne cessera d'attirer à lui, sans le rechercher, prêtres et séminaristes. Sa correspondance en témoigne suffisamment. Lorsqu'en 1848, après la « fusion », il deviendra Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit restaurée, son rayonnement sacerdotal ne fera que s'accroître à Paris. A cette époque, dans les réunions de Saint-Jean l'Évangéliste organisées par ses soins à la Maison-Mère, nous trouvons les prêtres les plus apostoliques et les plus intérieurs de la capitale : un Th. Ratisbonne, un futur Mgr Gay et un futur Mgr de Ségur par exemple. Ces prêtres qui se réunissent pour mettre en commun leurs expériences apostoliques et leurs recherches de sainteté sacerdotale reconnaissent unanimement en lui leur guide et leur modèle. Qu'est-ce qui a pu attirer tant de prêtres vers lui ? Sans doute sa sainteté¹. Mais une sainteté toute particulière : une sainteté attirante pour des prêtres avides de réaliser pleinement leur sacerdoce : la sainteté d'une âme sacerdotale vraiment équilibrée.

Le P. Libermann est en effet un prêtre qui a su faire l'unité dans sa vie, et précisément autour de son sacerdoce : unité profonde entre sa vie intérieure et son activité apostolique. Quand on lit la lettre qu'il écrivit à M. Tisserant, neuf mois après son ordination, le 16 juin 1842, on est stupéfait de la sûreté et de l'aisance avec laquelle il décrit ce que doit être la vie d'un prêtre de paroisse :

« Vous avez à pourvoir à deux choses, écrit-il : à votre sanctification et à celle des âmes auprès desquelles vous êtes placé pour leur salut. L'une de ces choses dépend de l'autre. Il ne nous est pas possible de vous sanctifier sans travailler de toutes vos forces au salut des âmes qui vous sont confiées ; et il ne nous est guère possible de sanctifier ces âmes en vous négligeant vous-même. Cette réflexion est bien importante ; car souvent des prêtres ne pensent qu'à leur propre sanctification, et les âmes sont un peu négligées ; ils ont plus de zèle pour la vertu de recueillement et les autres vertus qui tendent à la propre sanctification, qu'ils n'en ont pour le salut des âmes. C'est une grande faute. Une fois qu'on est prêtre, on ne s'appartient plus ; on appartient aux âmes, d'après la divine volonté qui nous emploie auprès d'elles selon son bon plaisir. D'autres au contraire, sous prétexte de zèle pour les âmes, sont tout entiers à leur ministère, sans s'occuper de leur propre sanctification, qui en souffre. Ils font encore plus mal que les premiers. Ils doivent d'abord procurer la gloire de Dieu dans leur propre âme. De plus, s'ils sont saints, ils sauveront bien plus d'âmes, et avec beaucoup moins de mouvement. Il faut donc faire l'un et ne pas omettre l'autre. » (*L. S.* III, 61).

Evidence banale, dira-t-on peut-être, mais le difficile, l'admirable, est de ne jamais la perdre de vue et d'en vivre ; ce qu'a fait le Vénérable Père Libermann.

On peut se demander quelle était la source de cet équilibre sacerdotal chez le P. Libermann. Sans doute la grâce de Dieu : la lumière divine qui l'éclairait très certainement. Mais cette lumière a brillé à travers son intelligence, à travers ce qu'il faut appeler sa théologie du sacerdoce. Théologien, le Vénérable Père se défend d'en être un (cf. *L. S.* III, 67). Et il avait bien

¹ Qu'on veuille bien ne pas donner à ce terme, appliqué à Libermann un autre sens que celui que nous lui donnons nous-même. (Page 2 de couverture, avertissement).

raison à une époque où la théologie s'était trop souvent coupée des sources vivantes de la Révélation aussi bien que de la vie chrétienne et sacerdotale. Le P. Libermann n'en est pas moins un théologien, et un théologien plus solide et plus vigoureux que nous ne le pensons peut-être. Tant que nous n'aurons pas mis à jour la structure de sa spiritualité, celle-ci nous sera de peu de secours, car nous l'aborderons toujours de l'extérieur. La spiritualité n'est après tout que la projection de la théologie dans la vie¹.

Quelles sont les grandes lignes de la pensée théologique du P. Libermann sur le sacerdoce ? Il importe de souligner que les nombreuses analyses psychologiques, les conseils et les élévations fréquentes qui parsèment son œuvre, recouvrent en réalité une véritable synthèse théologique. Lorsqu'on a découvert la loi de cette unité, on s'aperçoit que tout s'ordonne autour de quelques intuitions très simples, essentielles.

La clef de voûte de la théologie du sacerdoce chez le Vénérable, nous pouvons l'exprimer dans cette constatation que faisait Pie XI en 1936 : « Il est sûrement exact de dire que le sacerdoce du Christ est un sacerdoce essentiellement missionnaire. (Jésus est envoyé par le Père et) la mission des apôtres est rapportée à cette mission divine elle-même dont elle dérive. Voilà donc Jésus, le premier missionnaire ; voilà donc que réellement le sacerdoce du Christ, le sacerdoce apostolique, l'apostolat épiscopal dans son sens primitif, dans son indéfectible vitalité, voilà donc que tout cela ne forme qu'un seul sacerdoce essentiellement missionnaire. »²

C'est l'intuition fondamentale du Vénérable Père, celle qui lui a permis de tout ramener à l'unité : apostolat, vie sacerdotale, vie religieuse. Voici quelles sont les grandes lignes de cette intuition :

- 1) Il n'y a qu'un sacerdoce : celui du Christ.
- 2) Le sacerdoce des prêtres n'est pas autre chose qu'une participation à celui du Christ.
- 3) L'esprit sacerdotal découle de ces deux premières considérations.

UN SEUL SACERDOCE : celui de Jésus-Christ.

Le Vénérable Père ne se contente pas d'énoncer cette vérité première, il en fait l'âme de toute vie sacerdotale. C'est Jésus-Christ qui est « souche et racine du sacerdoce » (*E. S.*, 425). Il est le « souverain et unique pasteur » (*C. J.*, 478 ; *n. é.* 236). « Il faut savoir, écrit le Vénérable Père, que les pasteurs véritables sont en même temps pasteurs et brebis : c'est Notre-Seigneur qui est l'unique Pasteur, et tous les autres pasteurs sont des brebis. » (*C. J.*, 489 ; *n. é.* 240). « Notre-Seigneur est le seul Pasteur véritable, écrit-il encore, non seulement parce que seul Il a un troupeau qui lui appartient, mais encore parce que lui seul paît son troupeau sans jamais le dépouiller. Il ne le paît, ne le dirige, ne le conduit pas pour le dépouiller, comme font les autres pasteurs, mais pour l'augmenter, l'engraisser, le fortifier » (*C. J.*, 496).

¹ N. D. L. R. — La première dimension de l'expérience spirituelle du P. Libermann, selon M. P. Blanchard, est sa dimension sacerdotale. Il étudie successivement : 1. La vocation sacerdotale. 2. La sainteté sacerdotale. 3. L'action sacerdotale.

² Discours à l'*Union Missionnaire du Clergé* du 13 novembre 1936, *Doc. Cath.* 12 décembre 1936, col. 1096.

Mais en quoi consiste ce sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « souche et racine » de tout sacerdoce ? La réponse est claire : c'est la mission du Fils de Dieu dans la chair — *la mission englobe tous les aspects de cette vie souverainement sacerdotale* » (E. S., 427). Non seulement la prédication évangélique, mais aussi la sainteté de la vie du Christ : « cette sainteté fait partie de sa mission », écrit le P. Libermann, et il ajoute : « Qu'on médite cette parole du Sauveur : *Sicut misit me vivens Pater, et ego mitto vos.* Comment le Père a-t-il envoyé son Fils ? Ne l'a-t-il pas envoyé dans l'esprit de la sainteté ? Ne l'a-t-il pas envoyé pour qu'il se sanctifie lui-même, afin de sanctifier les autres dans la sainteté de la vérité ? » (E. S. 374).

C'est que la Mission est ordonnée à la gloire de Dieu dans le salut des âmes, et les âmes ont besoin de la sainteté de l'envoyé pour accepter son message de salut, c'est pour ce motif que la Croix est au sommet de la Mission du Christ, comme le sacrement pour ainsi dire de son Amour pour le Père et pour les hommes. Non pas la Croix toute seule, mais la Croix et la Résurrection. — Car le Vénérable Père ne connaît pas d'autres formules que celle de saint Paul : « C'était la volonté du Père, déterminée de toute éternité, que son Fils bien-aimé dût mourir sur la croix pour les péchés des hommes, ressusciter ensuite pour leur justification » (C. J. 521 — cf. Rom. IV, 25). « Aucune âme ne devient la brebis du Christ que parce qu'il se sacrifice pour elle. » Jésus dit : *Animam meam pono pro ovibus meis* (« je donne ma vie pour mes brebis », Jn. X, 15).

C'est un terme général, une chose d'une application constante depuis le commencement du monde jusqu'à la fin : tous ceux qui sont brebis du grand Pasteur, le divin Pasteur les a gagnés en mourant pour eux ; il voit ces âmes entre les griffes du loup et il les lui arrache en mourant pour elles. Voilà pourquoi il dit « *pono* » au présent. Il ne l'a pas seulement fait, il ne le fera pas seulement, mais sans cesse il le fait. Il ne saurait être pasteur sans cela ; car il trouve toujours ses brebis dans la gueule du loup, et il ne les lui arrache que par sa propre mort » (C. J., 509).

La mission constitue le Christ « médiateur entre Dieu et les hommes » (E. S. 424). Il l'est dans toute sa vie et dans toutes ses paroles qui n'ont qu'un but, et c'est de ramener les hommes à Dieu son Père.

LE SACERDOCE DES PRÉTRES : c'est celui du Christ.

Le Vénérable Père n'a pas de mots assez forts pour faire comprendre que notre Sacerdoce est le même que celui du Christ. Il y revient à tout propos : « L'homme choisi par Dieu et appelé par lui au sacerdoce de Jésus-Christ, est uni à lui en sa qualité de Fils de l'homme par l'élection, et revêtu de sa puissance en sa qualité de Fils de Dieu par la consécration. Associé ainsi à Jésus, Dieu et homme, il devient avec lui médiateur entre Dieu et les hommes » (E. S. 424). Il est remarquable que le P. Libermann ne fasse aucune distinction entre le missionnaire et le prêtre. Il n'y a qu'une mission, celle de Jésus-Christ, prolongée par le sacerdoce ecclésial. « Comme Jésus-Christ, qui a été envoyé par son Père et a vécu pour son Père, de même vous, qui avez été envoyés par lui, vous devez vivre pour lui et dans l'esprit de sa sainteté », écrit-il aux missionnaires (N. D. XIII, 405). Notre vocation est une « vocation qui nous met au nombre des apôtres de Jésus-Christ », écrit-il encore (E. S. 365). « Jésus-Christ nous envoie comme Il a été envoyé. Notre

mission est la sienne » (E. S. 374). « Tout dans notre mission est semblable à la sienne, excepté le fond des mérites qui forment le prix des âmes » (E. S. 375).

Nous sommes tentés d'objecter : « Mais n'est-ce pas confondre le sacerdoce des simples prêtres avec celui des évêques, successeurs des Apôtres ? » Bien loin de là. Le Vénérable Père a une vision historique et concrète du sacerdoce. Nous avons la bonne fortune de posséder ses *réflexions sur l'épiscopat*, grâce à Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux-Guinées. A sa demande, le Vénérable Père se décida à rédiger pour lui ces pages remarquables, malgré la grande répugnance qu'il avait à traiter un sujet qui le dépassait, disait-il, de si loin : « Il me répugne infiniment de m'élever au-dessus de moi-même et de bégayer un langage qui me sied mal et une science qui m'est si étrangère » (E. S. 561). Le résultat est étonnant. Dommage qu'il soit si peu connu¹. Les réflexions que commence par faire le Vénérable Père sur le désir de l'épiscopat serviraient sans doute à remettre les pieds sur terre à bon nombre de candidats inconscients, et la doctrine que renferme ce petit traité surprendrait, j'en suis sûr, les évêques les plus zélés. Comment le Vénérable Père a-t-il pu à ce point pénétrer dans le fond le plus intime de la vocation épiscopale, lui simple prêtre ? « J'aurais voulu, écrit-il à Mgr Truffet, avant de parler de l'épiscopat, avoir été dans l'âme d'un évêque, avoir identifié mon esprit avec son esprit, mon cœur avec son cœur au moment où la vertu toute-puissante de Jésus-Christ le consacre à la gloire du Père » (E. S. 562). Il y a réussi au témoignage de plusieurs évêques. C'est bien la preuve qu'il n'y a qu'un esprit et qu'un cœur sacerdotal, l'esprit et le cœur du Christ, et que l'esprit du sacerdoce de l'évêque et celui du simple prêtre se rejoignent dans l'unique source du sacerdoce.

En tout cas, la pensée du Vénérable Père est claire : L'Episcopat est le lien historique qui unit l'Eglise d'aujourd'hui à la personne historique du Christ et à sa mission. Il suffit de lire l'opuscule pour s'en convaincre. C'est donc le sacerdoce de l'évêque qui est missionnaire : « L'Apostolat épiscopal », comme disait Pie XI. — Mais précisément, c'est dans la mission épiscopale que le prêtre trouve la sienne et rejoint celle du Christ.

Car le simple prêtre est ordonné au titre de collaborateur de l'évêque. Le sacerdoce de second rang, comme on aime à dire aujourd'hui, est un sacerdoce qui ne se rattache pas directement à celui du Christ, mais par l'intermédiaire du sacerdoce de l'évêque. Le prêtre validement ordonné est prêtre pour toujours et son caractère sacerdotal inammissible lui donne le pouvoir radical de poser les actes essentiels du culte chrétien. Mais ce pouvoir lui-même n'est pas indépendant : il se rattache à la mission de l'évêque et c'est ce qui lui donne sa valeur pastorale.

Profondeur de la « Mission ».

On comprend alors comment le Vénérable Père a raison de placer au centre de notre sacerdoce : la Mission. Mission qui est celle de l'évêque, à laquelle notre sacerdoce nous ordonne ; qui est, en définitive, par là, celle du Christ. *Mais il faut approfondir cette idée de Mission...* C'est dans le Christ que le prêtre est envoyé ; c'est dans le Christ qu'il est médiateur entre Dieu

¹ N. D. L. R. — *Spiritus* projette une édition spéciale de ce texte.

et les hommes. C'est la seule porte d'entrée du prêtre pour accéder aux âmes : le Christ.

« Il ne s'agit pas seulement d'une porte d'entrée pour l'assemblée des fidèles en général, comme serait la vocation légitime et la juridiction reçue du vrai Supérieur, et, dans les pasteurs du Nouveau Testament, le sacrement du sacerdoce ; mais plus particulièrement, de l'entrée particulière des âmes... » (C. J., 488).

« Celui qui s'occupe des fonctions pastorales dans des vues humaines et naturelles, celui-là, fût-il légitimement appelé au pastorat, n'entre pas par la porte » (C. J., 476 ; n. é., 235). C'est un voleur, ou un brigand, mais ce n'est pas un pasteur. Au contraire, « tous ceux qui sont chargés de la conduite des brebis et qui n'agissent qu'au nom, en union, en vue et par la vertu (du) grand Pasteur, deviennent comme une seule et même personne avec lui, et toute leur action pastorale est la sienne, parce que toute leur action pastorale se fait en lui, le souverain Pasteur, dirigeant, nourrissant et gouvernant les âmes » (C. J., 477 : n. é., 235).

Ainsi, il ne suffit pas d'être envoyé par Jésus-Christ : « il faut encore posséder l'esprit de sa mission » (E. S., 372). La sainteté du prêtre fait partie intégrante de sa mission, comme elle s'intégrait dans la mission du Christ lui-même. Elle est « l'esprit de sa mission ».



L'ESPRIT SACERDOTAL.

Il est très important pour nous de préciser en quoi consiste cette sainteté du sacerdoce : « l'esprit sacerdotal » (E. S., 423). Etant donné ce que nous avons dit, nous comprenons qu'il sera l'imitation, mieux, la participation à l'esprit sacerdotal du Christ lui-même. « Le salut des hommes pour la gloire de Dieu est le but direct du sacerdoce, comme le but de la venue et de l'immolation de Jésus-Christ » (N. D., xi, 526 : 4^e conf. « saint Jean »). « Je vous ai donné l'exemple », a dit Notre-Seigneur aux Apôtres.

« Il est le modèle des simples fidèles, par les vertus pratiquées dans ses actions privées et dans ses rapports habituels avec son Père et avec les créatures ; il est le modèle des âmes consacrées à Dieu d'une manière spéciale, dans sa vie cachée, intérieure et religieuse ; il est le modèle des hommes consacrés à son Père pour l'apostolat, dans l'ensemble de toute sa vie, et cela dans la plus haute expression de la sainteté qu'il nous y a manifestée. Dans les deux premiers états, il est modèle pour être simplement copié ; mais il est notre modèle à nous, pour faire de nous des modèles pour les autres » (E. S., 380).

« Envoyé par son Père dans l'esprit de sainteté et de miséricorde, Notre-Seigneur ne vit que pour lui et en lui pour les âmes qu'il est venu sauver, et pour cela sa vie est une vie d'abnégation, de sacrifice, d'humiliation, d'obéissance et d'amour, pleine de force, de mansuétude et de miséricorde. Il nous envoie à son tour, et il nous envoie avec le même esprit, et dans les mêmes conditions » (E. S., 377). « La grande pensée du sacerdoce (est donc) le salut et la sanctification des âmes » (E. S., 426).

« L'essence de l'esprit sacerdotal consiste donc dans le dévouement, dans le renoncement parfait à toute créature, dans l'abnégation totale de soi-même et de tout intérêt propre, dans le sacrifice de tout son être pour le salut des âmes » (N. D., xi, 526-527).

Un tel idéal n'est évidemment pas facile : « Qu'il est difficile d'être bon pasteur ! s'écrie le Vénérable Père, parce qu'il est difficile d'être vide de soi-même, et plein de Notre-Seigneur, le Pasteur des pasteurs et des brebis » (C. J., 494).

« Dans la multitude des pasteurs qui paissent le troupeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a peut-être seulement un petit nombre de voleurs et de brigands, mais qu'ils sont nombreux les *pasteurs mercenaires*, qui se paissent eux-mêmes dans le temps qu'ils paissent le troupeau du grand Pasteur ; qui sont lâches, faibles, tièdes et sans mouvement quand il s'agit de sauver les âmes, mais qui sont pleins de zèle et d'ardeur quand il s'agit de leur propre intérêt ! Ils ne feraient rien directement pour faire périr une âme, à cause de leurs intérêts propres, parce qu'ils ont encore une certaine crainte, mais ils seront négligents, et, dès qu'il s'agira d'un intérêt, ils négligeront davantage et abandonneront même le troupeau, laissant perdre les âmes plutôt que de s'exposer » (C. J., 500).

Mais remarquons bien que seule *la grâce sacramentelle du sacerdoce* peut nous communiquer le vrai dévouement sacerdotal : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, souche et racine du sacerdoce, est toujours vivant dans les prêtres, qu'il unit à son souverain sacerdoce, par la sève sacerdotale dont il les vivifie ainsi que leurs actes, pour les rendre semblables à lui et leurs actes semblables aux siens » (E. S., 425). « Le prêtre parfaitement fidèle à la grâce de son ordination irait là tout droit » (E. S., 424).

« Les grâces qui sont données à un vrai pasteur sont immenses. Autant sa charge est éminente et ses fonctions le mettent au-dessus des brebis, autant sa grâce sera grande et au-dessus de celle du commun des brebis... la grande raison, c'est que le pasteur ainsi bien disposé est dans des rapports intimes et continuels avec Notre-Seigneur, le souverain Pasteur »... (C. J., 490 ; n. é., 240-41).

Bien sûr la grâce première reçue dans le baptême renferme déjà l'amour des âmes et le désir de leur salut « mais il y a cette différence entre la grâce sanctifiante première reçue dans le Baptême et celle que communique le sacrement de l'Ordre, c'est que cette dernière nous donne l'amour des âmes dans l'esprit propre du sacerdoce avec la détermination ferme et pratique de se sacrifier pour elles » (E. S., 426). Le Christ vit en tous ceux qui lui sont unis, mais la loi de sa présence vivifiante en nous : c'est que « dans tout état, Jésus vive en nous selon cet état » (C. J., n. é., 237).

« La grâce qui est donnée au prêtre dans le sacrement de l'Ordre (ne tend) pas seulement à remplir son action, mais à entrer, à dominer dans toutes les habitudes de sa vie. *Il faut que toute la vie du prêtre soit une vie sacerdotale*, et lui, plus que le chrétien, doit faire de la grâce l'âme de toute sa vie, par la raison que la grâce du sacerdoce est une grâce de perfection, une grâce qui voue le prêtre tout entier à Dieu et aux âmes pour Dieu ; et il est de l'essence de cette consécration à Dieu pour le salut des âmes que le prêtre s'immole et se sacrifice, qu'il ne soit plus à lui et à ses intérêts. » (E. S., 428.)

Quel sera le critère d'une activité sacerdotale vraiment missionnaire, c'est-à-dire vraiment rattachée au Christ ?

« Il faut que vous trouviez plus de ferveur intérieure, plus de recueillement et de désir de plaire à Dieu, en vous livrant aux œuvres que vous entreprenez, que si vous ne les faisiez pas. Ainsi, par exemple, pour la prédication, si elle est faite selon la véritable règle du zèle apostolique, il faut que vous soyez plus rempli de Dieu après qu'avant » (L. S., III, 63).

Une vision aussi intérieure de la vie sacerdotale laisse évidemment peu de place aux « dévotions ».

« Vos dévotions, écrit le P. Libermann à M. Tisserand, celles du très Saint-Sacrement et de la très Sainte Vierge, sont les dévotions essentielles d'un prêtre. Si vous êtes touché d'une autre dévotion, suivez-la tant qu'elle vous touche, mais pour les premières prescrivez-vous des exercices réguliers, comme des visites, le chapelet, etc. » (L. S., m, 62).



Nous ne pouvons terminer cet exposé sans évoquer rapidement la réalisation de cet idéal sacerdotal chez le Vénérable Père. « Sacerdoce missionnaire ». Nous connaissons la sainteté de Notre Vénérable Père, nous connaissons l'œuvre de sa vie : la fondation et la direction de « l'œuvre des noirs ». Mais nous ignorons souvent les autres initiatives apostoliques si nombreuses qui jalonnent sa vie de tous les jours. Il est impossible de rappeler ici toutes celles qu'il a soutenues ou provoquées. Citons seulement ce passage significatif d'une lettre de mai 1849 adressée au P. Schwindenhammer qui sera son premier successeur :

« ...Nous réunissons ici à la chapelle les ouvriers pauvres du quartier ; il en vient jusqu'à quatre ou cinq cents, trois fois la semaine ; hier, ils étaient bien sept cents. Ils se comportent parfaitement bien, écoutant avec attention ; 50 d'entre eux se sont fait inscrire pour la première communion. Il y en a dans ce nombre qui sont des vieillards à cheveux blancs. On va leur faire un catéchisme régulier pour les préparer à cette sainte action. La grande majorité de tous ces hommes sont des insurgés de juin qui se sont battus sur les barricades. Dès la première réunion, ils étaient environ 150, et la Sœur Rosalie, qui était présente, en a recommandé plus de 60 qu'elle avait pansés après le combat ; ils étaient criblés de balles. Les Socialistes sont furieux contre nous ; ils disent que nous leur prêchons Henri V ; leurs journaux ont parlé de ces réunions avec plus ou moins de violence »... (N. D., xi, 100).

Voilà le Vénérable Père. On est prêtre et missionnaire, non pas seulement dans une œuvre, mais dans toute sa vie ; non pas seulement quand on est requis pour l'œuvre à laquelle on s'est consacré, mais en toutes occasions, car le Seigneur déborde largement les cadres de notre apostolat. Il est émouvant de constater combien le Vénérable Père a su garder la liberté évangélique dans sa vie sacerdotale. Il s'est toujours souvenu que « l'Esprit souffle où il veut ». Ainsi, tout au long de sa vie, le Vénérable Père s'est occupé du problème social. C'était alors le tout début du capitalisme et de la réaction du monde ouvrier en face de ses abus. Le Vénérable Père ne pouvait s'en occuper que secondairement, car la « mission » d'Afrique réclamait la plus grande part de son temps et de ses forces ; mais il s'en est occupé tout de même. Il n'est jamais resté insensible aux misères sociales des quartiers et des villes dans lesquelles la Providence avait fixé les maisons de la Congrégation. C'est que le Vénérable Père est toujours resté homme d'Eglise, homme de Dieu. Il a toujours considéré la Congrégation comme une servante, jamais comme une maîtresse... Qu'il nous aide à être à sa suite des prêtres vraiment missionnaires.

Antoine MARRAUD DES GROTTES, c.s.sp.

LE BON PASTEUR

Pour l'enchantement des âmes recueillies, auxquelles il fournira maint sujet de méditation, le R. P. Lambert Vogel nous présente le commentaire libermannien de la parabole du Bon Pasteur. On ne vise plus ici à dégager une synthèse théologique sous-jacente, pas même à donner une analyse complète d'un texte de 40 pages ; on en propose seulement quelques aspects à notre attention sans autre ambition que de nous amener à rouvrir l'inépuisable « Commentaire de Saint Jean » dont la nouvelle édition continue à faire l'objet de recensions admiratives.

Tout essai de lecture cursive ou curieuse sera ici déçu et il serait même peu utile de l'entreprendre si l'on n'était dès l'abord décidé à faire siennes les dispositions fort opportunément rappelées au début de cet article.

Le Vénérable P. Libermann nous a laissé un commentaire admirable de la Parabole du Bon Pasteur. Dans cet article je n'ai nullement la prétention d'ajouter encore mon pauvre commentaire au commentaire sublime de celui qui est notre père spirituel par excellence. Je voudrais seulement, en toute simplicité, présenter aux confrères quelques réflexions de caractère presque confidentiel, ma propre méditation du texte. Comme eux j'ai parcouru plus d'une fois ces belles pages, et comme eux aussi sans doute, j'ai découvert à chaque lecture, dans le recueillement qui implore la lumière du Saint-Esprit, une pensée ou une vérité qui ne m'avait pas touché d'abord. Plus d'une fois aussi, en repassant ces pages en esprit d'oraison pour préparer une conférence de retraite, j'ai eu l'attention attirée par une expression qui m'avait échappé jusqu'alors et qui pourtant dans toute sa simplicité se révélait tout à coup si vraie, si profonde même et si riche de signification¹.

Nous sommes tellement contaminés par l'agitation de la vie moderne, qu'il nous arrive souvent d'exercer notre ministère sacerdotal, voire de faire nos lectures spirituelles et même notre oraison en restant extérieurs à nous-mêmes, étrangers à notre « état intérieur » (481 ; 239) qui est ce niveau d'âme où Dieu parle et touche. Nous sommes prêtres, nous sommes les pasteurs des âmes, mais le Vénérable Père nous rappelle que nous sommes en même temps aussi les brebis du souverain Pasteur, « qui appelle chaque brebis par son nom et par son état et attrait intérieur, selon lequel sa voix

¹ Saint Jean x, 1-16. Dans la deuxième édition du Commentaire de Saint Jean, voir pp. 474-515. La nouvelle édition (Desclée, 1958) n'a pas reproduit intégralement ce chapitre : voir pp. 232-245. Nous renvoyons par un simple chiffre entre parenthèses aux pages de l'édition complète ; quand ce chiffre est suivi d'un deuxième, c'est que le texte en question peut se retrouver dans la nouvelle édition à la page indiquée par ce deuxième chiffre.

divine la touche » (482 ; 239). Soyons attentifs à cette voix divine, efforçons-nous, tout au long de cette méditation, de rester continuellement et totalement appliqués à Jésus, comme Jésus dans sa sainte humanité restait appliqué à son Père, qui était son Pasteur (505 ; 243) ; alors nous aurons la joie légitime des véritables fils de découvrir dans la lecture de son texte « le vrai visage » de notre Père spirituel ; c'est-à-dire son « état intérieur », « cette manière d'être surnaturelle » et cette « manière d'être intérieure » (481 ; 239) de son âme. Mais alors aussi, comme prêtres, comme pasteurs, nous comprendrons mieux la spiritualité sacerdotale et pastorale que le Vénérable Père nous propose en des pages admirables, et soutenus par les grâces qu'il nous obtiendra, nous suivrons plus saintement son enseignement dans notre ministère.

Quand le Vénérable Père dans sa pauvre mansarde à Rome écrivait ces pages — c'était en 1840 --- il n'était pas encore prêtre, mais à Saint-Sulpice, à Issy et à Rennes il avait déjà formé des âmes de prêtres ; tout en étant lui-même la véritable brebis du souverain Pasteur, il avait appris à devenir un véritable pasteur et Notre-Seigneur lui avait communiqué par des grâces de choix tout « son être pastoral » (482). En expliquant la parabole du Bon Pasteur, le Vénérable nous livrait les secrets et l'expérience de sa propre âme de brebis et de pasteur ; sous les deux aspects il est notre maître et notre modèle « et c'est à nous à le suivre » (484) comme il a suivi Jésus.

Portée de la parabole.

La parabole peut être divisée en trois parties : après le récit des versets 1-5, Notre-Seigneur en fait la double application : « C'est moi, qui suis la porte des brebis » (vv. 7-10) et « Moi je suis le bon Pasteur » (vv. 11-16) ; il est en même temps la porte et le pasteur, sous différents aspects.

Le Vénérable Père commence par nous expliquer que Notre-Seigneur parle de notre saint ministère, de l'exercice de toutes nos fonctions sacerdotales dans toute son étendue, quand Jésus dit : « Celui qui entre par la porte dans le bercail des brebis... » (vv. 1-2) :

« Par l'entrée dans le bercail, Notre-Seigneur ne veut pas dire seulement la première entrée en charge, et faire entendre par là qu'il faut la vocation divine... Il veut faire entendre plus particulièrement toute action du pasteur par laquelle il gouverne et dirige les fidèles. Ce mouvement par lequel il se porte vers les fidèles pour les gouverner et les diriger, s'appelle entrée dans le bercail parce que pour gouverner et diriger en pasteur véritable, il faut entrer spirituellement dans les âmes ; il faut que les âmes soient ouvertes devant le pasteur et qu'après cette entrée il les gouverne et les dirige » (474-475 ; 233-234).

Et encore : Notre -Seigneur veut « nous faire voir clairement qu'il ne s'agit pas ici seulement d'une porte d'entrée pour l'assemblée des fidèles en général comme serait la vocation légitime et la juridiction reçue du vrai Supérieur, et, dans les pasteurs du Nouveau Testament, le sacrement du sacerdoce ; mais plus particulièrement de l'entrée particulière des âmes, qui appartiennent à Dieu, c'est-à-dire l'entrée surnaturelle pour les gouverner, les diriger, etc. » (488).

Pourtant il ne faudrait pas en conclure que la Parabole concerne seulement les prêtres ; les paroles de Notre-Seigneur et le commentaire que le Vénérable Père en donne, contiennent également des pensées bien consolantes pour toutes les âmes intérieures, qui sont les brebis du bon Pasteur. En effet, dans cette parabole Notre-Seigneur montre aussi « les rapports si pleins d'amour qui existent entre le pasteur et les brebis. L'adorable Jésus étant un bon Pasteur envers ses brebis, donne à ses chères brebis d'être de bonnes brebis » (504 ; 243). C'est pour elles qu'il est venu comme pasteur : « pour qu'elles aient la vie et l'aient en abondance » (v. 10) et c'est là « la grande fin, l'unique fin qui nous a amené notre divin Pasteur » (496 ; 241).

De plus, le Vénérable Père nous expliquera que « les pasteurs véritables sont en même temps pasteurs et brebis » (489 ; 240) ; non seulement ils devront être dans leur qualité de brebis un modèle pour toutes les autres brebis, qui leur seront confiées, mais aussi dans leur qualité de pasteurs ils devront être des brebis dociles pour recevoir tout ce qu'ils devront donner comme pasteurs. Notre-Seigneur lui-même, dans sa sainte humanité, a pour son Père un amour et une docilité de brebis et son Père, tel un pasteur, lui « donne et communique tout ce qu'il a » (505 ; 243).

LA VIE PASTORALE DE JÉSUS EN SES PRÊTRES

« Une seule porte, qui est Notre-Seigneur tout seul ».

En exerçant son saint ministère et ses fonctions pastorales le prêtre, bon pasteur, entre donc dans le bercail des brebis, mais il doit entrer par la porte ; et cette porte c'est Jésus, comme il le dit lui-même par deux fois d'une manière très solennelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, c'est moi qui suis la porte des brebis » (vv. 7-9).

« Chaque âme est fermée, et Jésus-Christ est la seule porte des âmes... De quelque côté qu'on y entre, excepté par cette porte, on est un voleur et un larron » (488).

« C'est un bercail tout spirituel et surnaturel, les brebis sont les âmes considérées dans un ordre spirituel et surnaturel, et la manière d'entrer dans le bercail doit être par conséquent spirituelle et surnaturelle. Or, pour entrer d'une manière spirituelle, dans ce bercail spirituel et surnaturel il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule porte, qui est Notre-Seigneur tout seul » (475 ; 234).

« Il est impossible en effet qu'une âme se nourrisse de ce qui vient seulement d'une autre âme qui agit indépendamment de Notre-Seigneur. Un homme peut amuser un autre homme, il peut occuper son esprit, satisfaire son imagination, il peut même lui faire prendre des résolutions naturelles de pratiquer les vertus d'une manière naturelle ; mais il lui est impossible de donner de la nourriture à son âme... » (491-92).

« Un pasteur qui veut entrer par la vraie porte, c'est-à-dire par Notre-Seigneur, dans tous ses rapports avec les âmes pour les gouverner et les diriger, doit donc entrer dans des vues surnaturelles de foi et par une action de foi animée par la grâce » (476 ; 234-35).

« De là on peut voir la grande pureté que doivent avoir les pasteurs des âmes dans leurs œuvres pastorales ; combien leur foi doit être grande et l'âme

de toutes leurs œuvres. Elle doit être dépouillée de tout amour-propre et intérêt particulier » (480 ; 238).

Un unique Pasteur.

Pour entrer par la Porte et pour exercer par conséquent saintement toutes les fonctions pastorales, le Vénérable nous rappelle quatre conditions qui sont absolument requises : le prêtre doit venir et agir au nom, en union, en vue et par la vertu de Jésus. Mais alors aussi le prêtre, qui entre et qui agit ainsi, devient une seule et même personne avec lui :

« ... tous ceux qui sont chargés de la conduite des brebis et qui n'agissent qu'au nom, en union, en vue et par la vertu de ce grand Pasteur, deviennent comme une seule et même personne avec lui, et toute leur action pastorale est la sienne. parce que toute leur action se fait en lui, le souverain Pasteur, dirigeant, nourrissant et gouvernant les âmes. De là leur pastoraat est attribué au grand Pasteur, à qui seul il appartient, et à eux-mêmes comme ayant en eux sa vertu et agissant par cette vertu pastorale du grand Pasteur » (477 ; 235).

Si l'on a affaire à de véritables pasteurs d'âmes « c'est Jésus qui est Pasteur en eux » (479 ; 237), au point que « toute leur action leur est étrangère quant à son principe et à sa fin, et en grande partie même quant aux moyens ou manières d'être, qui appartiennent au souverain et unique Pasteur » (478 ; 236).

Le Vénérable Père établit donc une identité entre Jésus et son prêtre ; ce faisant, il a conscience de ne rien exagérer, car il ajoute : « Ce n'est pas une chose nouvelle que cette existence du souverain Pasteur dans ceux qui viennent et entrent par lui dans le bercail, et cette identité qu'ils ont avec lui » (478).

Afin qu'on n'hésite pas à l'admettre, le Vénérable Père rappelle : en s'aidant de textes de saint Pierre et de saint Paul, que cette identité existe déjà entre Notre-Seigneur et tout chrétien, « et cela par la considération de cette fusion de l'Esprit de Jésus en nous pour établir sa vie en nos âmes » (479 ; 236).

Mais « un simple chrétien a en soi la vie privée de Jésus vis-à-vis de son Père. Le prêtre qui est véritablement pasteur en Jésus-Christ, a en lui, outre sa vie privée pour lui-même, sa vie pastorale pour les brebis » (479 ; 237).

Cette existence du Souverain Pasteur dans ses prêtres et cette identité qu'ils ont avec lui, de sorte qu'ils agissent dans l'exercice de leur saint ministère toujours « in persona Christi », nous est enseignée formellement par Sa Sainteté Pie XII dans son Encyclique « Mediator Dei » de 1947 et c'est également la doctrine de Saint Thomas, Summa théol. III, q. XXII, a. 4.

Le Vénérable Père nous dit que le prêtre, comme tout chrétien, participe par les saints sacrements et par l'augmentation de grâce qu'ils donnent, aux mystères et aux états de Jésus dans sa vie terrestre. La grâce du sacrement de notre ordination sacerdotale nous donne en plus la participation à sa vie sacerdotale : Jésus étend son sacerdoce en nous :

« Notre divin Maître, dit-il, a établi tel nombre de sacrements comme autant de canaux par lesquels il met sa vie en nous, pour que, dans tout état, Jésus vive en nous selon cet état » (479 ; 237).

L'existence du divin Pasteur dans ses prêtres est bien un effet de son amour et de sa sollicitude pour ses brebis, qu'il désire sanctifier par notre saint ministère ; c'est pour ses brebis que Jésus nous communique « son être pastoral ». — Tel est le sens profond de cette expression si simple :

« ... par une bonté admirable de ce divin Pasteur pour ses brebis, il communique sa vie et son être pastoral à ceux qui agissent en son nom, par sa vertu et par son divin Esprit » (482 ; 239).

Ce n'est pas seulement dans le saint sacrifice de la Messe, ou dans l'administration des sacrements, mais dans toute l'étendue de son ministère que le prêtre est ainsi l'instrument de Jésus et que son action est l'action même de Jésus. Le Vénérable Père exprime cette vérité en une formule concise et pleine, que nous devons méditer pour en comprendre toute la portée :

« Jésus, dans ses prêtres et par ses prêtres, opère les mêmes choses qu'il opère par lui-même » (482 ; 239).

Jésus opère donc en nous et par nous, ses prêtres la sanctification des âmes, par toutes nos fonctions pastorales, par la prédication, par l'enseignement du catéchisme, par les associations pieuses, par toutes les actions, les mouvements et les œuvres de l'apostolat moderne.

Il est bien certain, que cette existence de Jésus en ses prêtres et cette identité, qu'ils ont avec lui est aussi pour eux, source inépuisable de sanctification personnelle, puisqu'ils participent ainsi à la sainteté même de la vie sacerdotale de Jésus. Mais il est également certain, comme le Vénérable Père le montrera ensuite, que cette vie et cet être sacerdotal de Jésus dans l'âme du prêtre n'est pas une réalité toute finie, achevée et accomplie et qui ne serait plus susceptible ni d'augmentation ni de diminution. Cette vie pastorale de Jésus, qui existe déjà dans le jeune prêtre dès le moment de son ordination sacerdotale, reste soumise aux lois d'une croissance continue comme toute la vie de la grâce, qui est la vie de Jésus en nous. Dans le jeune prêtre cette vie sacerdotale de Jésus connaît aussi les dangers d'une diminution néfaste pour les causes que nous connaissons tous suffisamment. Mais cette existence de Jésus dans son prêtre peut et doit aussi pénétrer si profondément dans la vie spirituelle du prêtre et dans toute l'étendue de son ministère sacré, que les brebis du souverain Pasteur reconnaissent dans le vrai visage du prêtre le visage même de Jésus. Cela dépend uniquement de la coopération que le prêtre apportera aux grâces qui continuent toujours à lui affluer du sacrement de son sacerdoce : le prêtre obtiendra ces grâces par sa prière, par ses saintes dispositions, par sa vie intérieure avec Jésus, par sa fidélité à sa vie religieuse, par ses vertus, par son dévouement généreux et surtout par toutes les épreuves qui l'attachent avec Jésus, prêtre et hostie, sur sa sainte croix.

***Le prêtre, en tant même que pasteur
des âmes, est brebis de Jésus.***

Lorsque dans le verset 9, Jésus répète une seconde fois ces mots : « C'est moi qui suis la porte », il veut exprimer sa grande sollicitude pour le salut de ses prêtres, car il ajoute immédiatement : « Si c'est par moi que quelqu'un entre, il sera sauvé ». Si le prêtre entre dans le bercaïl des âmes pour l'exercice de ses fonctions sacrées et s'il entre par la porte, qui est Jésus, s'il entre « au nom de Jésus, en union avec Jésus, en vue de Jésus et par la vertu du grand Pasteur », *salvabitur* : il sera sauvé ; il obtiendra des grâces immenses et éminentes pour sa sanctification personnelle et pour son salut éternel.

En expliquant ces paroles de Jésus, le Vénérable Père nous donne un des grands principes de la spiritualité sacerdotale : le prêtre est lui aussi une brebis de l'unique Pasteur, et « dans (ses) rapports intimes et continuels avec Notre-Seigneur, le souverain Pasteur » (490 ; 241), il doit avoir l'amour et la docilité de la brebis. Bien plus, même dans sa qualité de pasteur et son occupation pastorale, il est encore une brebis, toujours sous la conduite de l'unique Pasteur :

« *Il faut savoir que les pasteurs véritables sont en même temps pasteurs et brebis : c'est Notre-Seigneur qui est l'unique Pasteur, et tous les autres pasteurs sont ses brebis. Ils sont brebis en tant qu'il s'agit de leur propre salut, et ils sont pasteurs en tant qu'ils s'occupent du salut et de la conduite des autres. Mais, dans cette occupation même du salut des autres, ils trouvent leur qualité de brebis ; car, s'ils s'occupent de leur pastorat comme ils doivent le faire, ils y trouvent leur vie, et en cette occupation pastorale même, ils doivent être sous la conduite du souverain Pasteur et être ses brebis, pour en recevoir tout ce qu'une brebis reçoit de son pasteur* » (489 ; 240).

Le prêtre, en sa qualité de brebis, participe à la vie de sainteté de Jésus, à tous ses mystères et à tous ses états ; le prêtre, s'il est également brebis dans sa qualité de pasteur, participe en plus à la vie et à la sainteté sacerdotale de Jésus, toujours pour son salut : « *salvabitur* ».

« *Les grâces qui sont données à un vrai pasteur sont immenses. Autant sa charge est éminente et ses fonctions le mettent au-dessus des brebis, autant sa grâce sera grande et au-dessus de celle du commun des brebis* » (490 ; 240-41).

Pastor et Pabulum — Pasteur et Pâture.

Lorsque le prêtre dans ses fonctions pastorales reste ainsi uni à Notre-Seigneur, « pour en recevoir tout ce qu'une brebis reçoit de son pasteur », il fera aussi un bien immense aux âmes dans son saint ministère. Cette vie même de Notre-Seigneur, qu'il reçoit comme brebis, il la donnera comme pasteur à toutes les autres brebis, qui lui seront confiées. Notre-Seigneur l'assure dans le même verset 9 : « *pascua inveniet.* »

Le véritable pasteur ne donne pas de son propre fonds, mais du fonds inépuisable qui se trouve en Notre-Seigneur ; et les âmes ne seront nourries soli-

nement de ce qui leur est donné par leurs pasteurs qu'à proportion que cette vie est puisée en Notre-Seigneur... qui est pasteur et nourriture en même temps. Pastor et Pabulum » (492).

Notre-Seigneur dit clairement que c'est là « la grande fin, l'unique fin » qui l'a amené à nous en divin Pasteur (496 ; 241) : « Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance » (v. 10).

« C'est tellement l'essentiel du pastorat, que le nom de pasteur est tiré de là : celui qui fait pâtre et qui donne le pâturage... et cette vie (les brebis) la prennent dans le pasteur même; il les nourrit et vivifie de son fonds et de sa propre surabondance » (*ibid.*).

« Cette extrême abondance (des) divins pâturages... qui suffiraient pour communiquer la même abondance à cent millions de fois plus qu' (elles) ne sont », voici comment l'explique le Vénérable Père. Les vraies brebis participent au mystère de son Incarnation, à tous les autres mystères et états de sa vie sur cette terre par

« les sept sacrements, qui sont autant de canaux par lesquels la vie divine leur est communiquée avec assurance ; elles y reçoivent le Saint-Esprit avec tous les dons et toutes les beatitudes qui en sont la suite » (497 ; 242).

Le souverain Pasteur donne toute cette surabondance par le ministère de ceux qui restent ses brebis dans leur qualité de pasteurs :

« Sa vérité et sa vie pastorale sont en eux, et ils ont en mains toute la nourriture et tout le pâturage, qu' (il destine) à chacune des brebis qui leur seront confiées » (*ibid.*).

Mauvais et faux pasteurs.

Mais que dire alors du pasteur qui n'entre pas par la vraie porte et qui dans son occupation pastorale ne garde pas sa qualité de brebis ? Le Vénérable Père en parle sévèrement. Sans doute « les sacrements étant des canaux infallibles », il n'est pas au pouvoir des mauvais prêtres de « priver les brebis de la nourriture que (le divin pasteur) leur donne », mais ils peuvent éloigner les âmes de ces divins sacrements » (498).

« De plus ils leur font grand tort en les privant d'une certaine surabondance de grâce très considérable, qui tient à la préparation que les âmes apportent à la réception des sacrements, lorsqu'en mauvais pasteurs ils ne les préparent pas ou même très souvent les empêchent de se bien préparer » (498). Ainsi « les pertes qu'on fait faire aux âmes,... sont très nombreuses et très grandes; et les dangers que l'on court soi-même sont immenses » (490 ; 240).

L'action de ce pasteur, qui cesse d'être une vraie brebis et qui par le fait même devient un faux pasteur, sera stérile, sa parole sera vide.

Cependant souvent aussi Dieu se plait à se servir de ces hommes pour sauver une âme ou même quelques-unes, sur lesquelles il a des desseins de miséricorde, et qu'il nourrit lui-même à l'occasion de cette parole vide qui leur est donnée. Il fait ce qu'il a fait autrefois par Moïse : il fait sortir de l'eau vive d'un rocher dur et stérile » (492).

UN BON PASTEUR, UN PASTEUR
SELON LE CŒUR DE DIEU,
C'EST LA LE PLUS GRAND TRESOR
QUE DIEU PUISSE ACCORDER
A UNE PAROISSE.

Curé d'Ars.

QUEL BONHEUR POUR DES BREBIS VERITABLES
D'AVOIR DE VRAIS PASTEURS, EN LESQUELS RESIDE
LEUR GRAND ET UNIQUE PASTEUR ! (C.J. 481).

« UN BON PRETRE EST UN TRESOR DANS L'EGLISE
DE DIEU » (N.D., 1, 242).

Libermann.

ADMIRABLE BONTÉ DU DIVIN PASTEUR

L'expérience des « embrassements » de Jésus.

De la bonté de Jésus pour ses brebis le Vénérable Père a une longue expérience, dont il nous livre le secret en quelques pages étonnantes.

« Je suis le bon pasteur » : comme première preuve de sa bonté pour ses brebis, Notre-Seigneur ajoute : « et je connais les miennes et les miennes me connaissent, comme mon Père me connaît et que moi-même je connais mon Père » (v. 14, 15) :

« C'est une chose admirable que cette connaissance dont parle ici notre divin Maître... (ce) n'est pas une connaissance ordinaire et commune »... elle dépasse de loin « la connaissance qu'un homme a d'un autre homme » : elle appartient à un autre ordre, elle est de l'ordre surnaturel de la grâce : cette connaissance « vient d'une source divine et adorable.... c'est une connaissance divine » (504 ; 243).

Le bon Pasteur et ses brebis se connaissent mutuellement comme le Père connaît son Fils et comme le Fils connaît son Père. Pour expliquer cette comparaison, le Vénérable Père a des pages dont la lecture peut sembler difficile à notre intelligence, habituée à rechercher l'enchaînement logique dans l'exposé, et à exiger dans un rapprochement des distinctions rigoureuses ou une application précise de tous les termes du parallèle.

Notre auteur, quant à lui, veut rendre tout ce que son âme voit dans la clarté obscure de la foi, tout ce que son âme sent aussi et toute la joie dont elle jouit dans cette connaissance, où toutes les facultés de son âme sont engagées en même temps. Sa vue embrasse en un simple regard et

son âme savoure dans l'union et le repos de l'amour ce que sa parole ne saurait rendre qu'imparfaitement par la variété des expressions, qu'il croit toujours déficientes : le Vénérable Père est ici aux sommets de sa contemplation et de son expérience mystique. Aussi semble-t-il ressentir comme un besoin d'amour de toucher et de retoucher de nouveau l'objet de son regard et de toutes ses délices : c'est l'explosion de l'amour ressenti, c'est également un besoin d'amour qui, à son tour et à sa manière, désire satisfaire, si possible, l'Amour divin lui-même.

« Connaissance d'amour... connaissance amoureuse... connaissance et amour... connaissance pour aimer... Connaissance que le pasteur a de la brebis pour l'aimer d'un amour de pasteur et... connaissance que la brebis a du pasteur pour l'aimer d'un amour de docilité » (505 : 243) et « il y a cela de particulier dans cette connaissance amoureuse... (qu') il existe encore la connaissance mutuelle de cet amour mutuel, et qu'elle produit une nouvelle effusion d'amour » (505).

Toute âme qui comprend cela, trouvera cette expression sublime et délicieuse.

Selon le Vénérable Père cette connaissance implique de la part du bon Pasteur « une application continue » à sa brebis, mais celle-ci, de son côté, « reste toujours, par son intelligence, appliquée à son divin Pasteur... elle le connaîtra pour ce qu'il lui est : son Maître, son Pasteur, son Dieu et son Tout. Elle le connaîtra non seulement en Lui, mais, notons-le bien, en elle ; elle sentira et verra sans cesse comment il est tout en elle, comme Jésus voit que son Père est en Lui » (507 : 245).

« *Elle sentira et verra* » : en effet, selon le Vénérable Père, cette connaissance n'envahit pas seulement l'intelligence, mais aussi le cœur, la volonté, toutes les puissances, l'âme entière : c'est une connaissance expérimentale. « *Cette connaissance, dans l'Ecriture, dit-il ailleurs, signifie une connaissance expérimentale de toutes les puissances de l'âme, et non pas une vue de l'esprit seulement* » (*Ecrits spirituels*, p. 25).

A propos de la manière dont l'Agneau de Dieu se fit connaître de Jean-Baptiste (Jean, 1, 31), le Vénérable Père avait déjà parlé dans le même sens d'une connaissance qui est embrasement :

*« ... cette connaissance de Notre-Seigneur, dans le sens si souvent employé dans l'Ecriture, signifie une connaissance intérieure et spirituelle. Notre âme étant appliquée à Notre-Seigneur et en rapport intime avec lui, voyant et considérant dans une sainte contemplation toute sa personne, ses perfections et ses mystères, et recevant dans le même rapport ses divines communications, Jésus s'ouvre ainsi devant cette âme fidèle, la reçoit dans ses embrassements¹ et lui communique son intérieur » (40). « Une fois que Notre-Seigneur est apparu, saint Jean reçut de suite ces rapports, ces lumières, ces embrassements du Nouveau Testament. Et c'est ce qui fait son transport » ; le Vénérable Père ajoute alors ces paroles admirables sur lesquelles un frère a déjà attiré notre attention : « *il sent, il voit, il connaît, il jouit d'un ordre de choses inouï jusqu'alors* » (41 : 102).*

¹ C. J. n. é. p. 100-101. On lit « embrassements » dans l'ancienne édition, mais « embrasements » dans le manuscrit du Vénérable Père.

² Voir *La venue à la foi chez le Vénérable Libermann*, p. 25 (dans *Bull. de la Prov. de France*, Juin 1958, p. 589).

La connaissance que le Père a de son Fils, le Verbe éternel, est une connaissance pleine d'amour, et même « produisant le divin amour puisque le Saint-Esprit n'est que l'amour procédant du Père et du Fils », mais elle n'est pas une connaissance pastorale, parce qu'elle n'est pas « de supérieur à inférieur » tandis que la connaissance que le Père a de son Fils considéré dans son humanité est non seulement une connaissance de complaisance et d'amour, elle est vraiment une connaissance pastorale de cette sainte Humanité, qui a envers lui l'amour et la docilité de la brebis. La distinction faite, le Vénérable Père écrit ces lignes, qui montrent combien la contemplation du Verbe incarné lui était familière :

Cette connaissance que le Père a pour le Fils et dont parle Notre-Seigneur, peut signifier aussi la connaissance d'amour du Père pour le Fils de l'homme, et cette connaissance d'amour est plutôt une connaissance de pasteur, parce que c'est de supérieur à inférieur, de celui qui donne la vie à celui qui la reçoit ; et réciproquement, l'amour du Fils de l'homme envers son Père céleste est un amour de brebis, de docilité, par conséquent une connaissance et amour envers Celui qui donne et communique tout ce qu'il a, une connaissance de sa conduite et de tous les effets qu'il produit dans l'Humanité sainte comme pasteur » (505 ; 243).

Jésus s'appelle le bon Pasteur, parce qu'il connaît ses brebis comme son Père le connaît. Cette connaissance, que Jésus a de chacune de ses brebis, est donc une connaissance pastorale, amoureuse, pleine de complaisance.

« Il se voit lui-même dans les âmes, qui sont véritablement brebis, parce que tout ce qui est en elles, est de Lui ; c'est Jésus qui réside dans ses brebis, car ses brebis véritables ne le sont qu'autant qu'elles sont pleines de Jésus » (507).

Par cette connaissance pastorale, Jésus communique à ses brebis sa propre vie, ses grâces et ses faveurs, par son application continue, car « ses brebis reçoivent, par cette connaissance même, cette grâce de Jésus, leur Pasteur, qui ne s'applique ainsi à ses brebis que pour leur communiquer sa grâce et ses faveurs » (507 ; 245).

« Il pénètre jusqu'au plus intime par sa divine grâce ; il connaît tous les mouvements de nos âmes... aucun mouvement ne se passe en nous qu'il ne le voie et n'y fasse attention. Et c'est là la grande qualité du pasteur véritable et bon, de voir et de suivre tout ce qui se passe dans ses brebis... Notre Divin Pasteur est toujours en nous, pour nous modérer et nous diriger avec toute son autorité, et en même temps avec tout son amour. Cette application est continue, comme celle de son Père envers lui est continue » (506 ; 244-45).

De même aussi les véritables brebis connaissent leur bon Pasteur, comme Jésus connaît son Père, car « la connaissance que nous avons de notre Pasteur, de ce qu'il nous nourrit, nous conduit et nous dirige, est une connaissance amoureuse de docilité » (505). « Cette connaissance sera intime dans nos âmes, parce que c'est le divin Pasteur lui-même qui s'y manifestera » (507).

***Depuis le commencement du monde
jusqu'à la fin, Jésus donne sa vie.***

Jésus s'appelle le bon Pasteur ; il donne comme preuve de sa bonté pastorale cette connaissance mutuelle d'amour, qui existe entre le souverain Pasteur et chacune de ses brebis. Jésus donne encore une autre preuve de sa bonté pastorale, qui manifeste la perfection de cette bonté :

« *Car la perfection est d'aller jusqu'au sacrifice de soi pour celui envers lequel on manifeste sa bonté. Et c'est ce qu'à fait le véritable et unique bon Pasteur que nous avons* » (499).

Le Vénérable Père remarque à ce propos que « *Notre-Seigneur ne dit pas ponam (au futur), mais pono (au présent) : je donne ma vie, quoique ce ne fut alors que dans le futur. Mais... il pouvait dire pour une double raison, pono au présent : 1° à cause de la perfection de la disposition où il était de mourir pour ses brebis ; 2° parce que notre adorable Sauveur voyait, à tous les instants de sa vie terrestre, sa passion et sa mort comme présentes* » (508).

Nous prévoyons rarement avec une certitude absolue les épreuves qui nous menacent ; nous n'en connaissons pas non plus toutes les circonstances, comme elles existeront au moment où elles arriveront.

« *Mais notre divin Maître voyait les choses telles qu'il devait les voir quand elles devaient arriver, et en sentait toute la vivacité et l'effet. Ainsi il souffrait la mort à tous les instants de sa vie pour ses brebis, et dans le moment où il parlait, il offrait en effet sa vie à son Père pour ses brebis* » (509).

Ailleurs dans son Commentaire (643-646), le Vénérable Père explique, par de profondes considérations de psychologie théandrique (psychologie de l'homme-Dieu) pourquoi et comment

« *toute cette vie divinement passée sur la terre ne faisait qu'un seul et même sacrifice* » (643 ; 285)... Cependant, ajoute-t-il « *il se rencontra des circonstances marquantes où le Fils de Dieu réitéra son sacrifice d'une manière sensible par l'expression de certains actes* » (643 ; 286).

Le Vénérable Père énumère parmi ces circonstances, celle de l'anéantissement du Verbe dans le sein virginal de Marie, celle de son entrée dans ce monde : *Ingrediens mundum dixi... ecce venio* ; avant de commencer sa prédication, il va jeûner dans le désert, et c'est encore « un acte expressif de son sacrifice ».

« *Mais tous ces sacrifices, dit le Vénérable Père, n'en faisaient qu'un ; seulement, par l'occasion particulière de ces grandes époques de sa vie adorable sur la terre, l'Humanité sainte formulait d'une manière expressive l'acte continual de son sacrifice. Dans tous les autres intervalles de sa vie, cela n'était et ne devait être qu'un seul et même acte, qui était actuellement prononcé sans cesse* » (644 ; 286-87), sans que cet acte connut jamais ni interruption de l'intention, ni affaiblissement ou inapplication de l'attention, ni accroissement ou diminution de perfection ou d'intensité (646).



Jésus étant prêtre en nous, il nous fait participer à sa vie et à son être pastoral, il nous fera participer également à la perfection de sa bonté pour ses brebis. Pour toutes ces brebis du bercail et encore pour toutes les autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie et que Jésus doit aussi amener, nous devons nous-mêmes être dans la disposition continue de donner notre vie. Bien sûr il ne saurait s'agir pour nous comme pour le Sauveur de la perfection d'un acte unique et toujours présent, le Vénérable Père le note avec un réalisme qui peut nous consoler :

« Dans les hommes faibles et misérables comme nous sommes sur la terre, cette vie parfaite de Notre-Seigneur n'est pas possible ; à tout instant, notre attention manque, et notre volonté par là même n'est plus actuellement dans cette sainte intention de Dieu ; et lors même que nous ferions attention, notre volonté elle-même, par sa faiblesse et sa corruption, se détourne de Dieu, et rarement même elle persévere longtemps dans la perfection de son propre acte, lors même qu'elle ne se répand pas dans les créatures. Voilà pourquoi nous devons souvent et très souvent renouveler les bonnes intentions et les vertus que nous avons reçues de la bonté divine » (646 ; cf. aussi E. S., 63).

Très souvent donc nous nous offrirons « d'une manière expressive », par notre vie de prière, par nos vertus, par notre dévouement le plus généreux, et surtout par nos peines, nos difficultés et nos épreuves. Lorsqu'il y a des loups qui menacent les brebis de Jésus, ne faisons pas comme le mercenaire, qui prend la fuite, mais disons à Jésus généreusement et dans la plus grande confiance notre « adimpleo », ajoutant nos sacrifices et nos épreuves au sacrifice de sa propre vie que Jésus renouvelle encore dans ce moment même pour appliquer à ses brebis les mérites et les grâces, qu'il leur a obtenus par sa mort sur la croix. Car c'est pour cette raison aussi que Jésus peut dire : pono, « je donne » au présent. « C'est un terme général, dit le Vénérable Père (509), une chose d'une application constante depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.... car il trouve toujours ses brebis dans la gueule du loup, et il ne les lui arrache que par sa propre mort. »

*« Il ne l'a pas seulement fait.
Il ne le fera pas seulement,
mais sans cesse il le fait,
il ne saurait être pasteur sans cela. »*

Lambertus VOGEL, c.s.sp.

PRÊTRE et EUCHARISTIE

Le Vénérable Libermann a écrit bien des pages sur la Messe du prêtre ainsi que sur la dévotion qu'il doit avoir à l'Eucharistie, « son unique trésor » (S., 69, 110) et « le centre de toute (sa) vie » (N. D., xi, 529, 552 ; voir aussi ci-dessus, pp. 236-27). Ce que nous publions ici est un texte inédit, simples sujets d'oraison donnés à la Neuville, en octobre 1844 et recueillis par l'un des novices qui l'écoutaient, le futur P. Lannurien. On aimera savoir quelle place tenaient ces trois causeries sur le prêtre dans le plan d'ensemble d'une retraite centrée sur l'union à Dieu ; en voici la progression (cf. N. D., XIII, a, 3) :

1. Manière de bien faire une retraite.
2. Nécessité de l'union à Dieu. — 3. Présence de Dieu en nous et présence que nous devons avoir à Dieu. — 4. Importance de l'union à Dieu.
5. L'exemple que Notre-Seigneur nous a donné. — 6. Notre-Seigneur, notre chef.
7. La grâce sanctifiante. — 8. Autres grâces de Dieu. — 9. Les sacrements. —
10. Le baptême et ses fruits.
11. L'Ordre. — 12. Fonctions du Sacerdoce. — 13. Rapports du prêtre avec la Sainte Eucharistie.
14. De l'union véritable à Notre-Seigneur. — 15. Amour de préférence. —
16. Conformité à la volonté de Dieu, fruit de l'amour de Dieu.
17. Moyens de persévéérer dans l'union à Dieu, dans son saint amour. —
18. De l'obéissance qui est un des fruits de l'union à Dieu. — 19. De la charité envers le prochain, autre fruit de l'union à Dieu.
20. Moyens de persévéérer et de faire des progrès dans l'union à Dieu.



En guise d'introduction nous jugeons bon de publier deux notes inédites du Père Cabon, écrites en 1947, en marge d'une étude du P. Gravrand déjà signalée plus haut (p. 199) ¹.

« La haute mystique du sacerdoce remonte au cardinal de Bérulle, l'ascétisme du sacerdoce à M. Olier. Le Vénérable Père à Rome en 1840 (sans livre à consulter, quand il rédigeait son Commentaire de Saint Jean) unit les deux points de vue : grandeur et devoirs du prêtre. Il est juste, je crois, de dire que le vénérable Père tira ses enseignements sur le sacerdoce de son propre fonds : il est plus accessible, quoique aussi élevé que le cardinal de Bérulle, il généralise (pour la conduite) plus que M. Olier. M. Olier enseigne les vertus particulières du prêtre, en raison de ses fonctions ; le vénérable Père insiste surtout sur le détachement et l'union à Dieu, principe de toutes les vertus sacerdotales. »

« On peut parler de maturation du concept de la sainteté sacerdotale chez Notre Vénérable Père. Ce concept a deux aspects : il est logique (le vénérable Père n'est pas embarrassé par les idées d'autrui puisqu'il ne lit pas et que l'enseignement qu'il reçut au séminaire est de soi élémentaire ; le vénérable Père approfondit donc sa propre pensée) ; il est charismatique, si l'on s'en réfère à la lettre du 3 avril 1846 (N. D., VIII, 202-204 ; L. S., IV, 325-327) : la grâce de parler lui est donnée quand l'occasion se présente. »

L'ordre.

Adorons Notre-Seigneur à la droite de son Père, vivant en Lui et communiquant à ses prêtres sa vie glorieuse et régnante. Qui sommes-nous pour que Dieu daigne nous éléver à un si haut degré de gloire ? Humilions-nous. Désirons de nous unir à Notre-Seigneur. — Les considérations suivantes nous en montrent toute l'importance :

1^o *L'état du Sacerdoce.* — C'est un état par lequel nous sommes :

a) Les représentants de Jésus-Christ auprès des hommes, ils doivent trouver en nous sa sainteté, ses lumières, ses grâces. Mais pour cela, il faut que nous soyons bien unis à lui, afin qu'il paraisse en toute notre conduite, dans toutes nos paroles et dans toutes nos actions ;

b) Les représentants des pécheurs auprès de Dieu ; nous devons le prier pour eux, mais nous sommes pécheurs nous-mêmes, donc pour qu'il nous écoute plus favorablement, nous devons être unis à son divin Fils et revêtus de sa Sainteté.

2^o *La grâce du Sacerdoce* : Elle est immense : nous la recevons non seulement pour nous, mais aussi pour les peuples ; elle est proportionnée à la grandeur de l'œuvre que Dieu veut opérer par notre ministère. Mais elle nous sera donnée aussi en proportion de la correspondance que nous y donnerons. De là l'importance de nous unir à Dieu, de nous donner tout entiers à Lui.

3^o *Son caractère.* — Il durera éternellement pour notre gloire ou notre ignominie ; toujours donc, dans toutes nos paroles et actions, nous devons nous conduire d'une manière digne de ce caractère, et qui le fasse être pour nous un titre de gloire auprès de Dieu.

Mais pour cela il faut être sans cesse unis à Dieu, tout dévoués à son bon plaisir. Voyons quels sont en nous les obstacles à cette union : prenons des résolutions en conséquence et mettons-les sous la protection de Marie.

Fonctions du Sacerdoce.

Adorons Notre-Seigneur dans les travaux auxquels il s'est livré sur la terre ; il a bien voulu converser avec les hommes, se répandre parmi eux ; il a exercé sur la terre les fonctions de son Sacerdoce ; il nous appelle à faire la même chose. Humilions-nous.

La vue des fonctions du Sacerdoce doit nous convaincre de l'importance de l'union à Notre-Seigneur si nous considérons :

1^o *Leur importance.* — Elles consistent :

a) A enseigner les mystères ; et pour le faire utilement, il ne suffit pas d'une connaissance théologique acquise par notre travail, il faut les avoir conçus nous-mêmes par la grâce ;

b) A éclairer les âmes ;

c) A sauver les âmes. Cela demande, pour que nous le fassions avec fruit que nous soyons éclairés nous-mêmes des lumières et remplis de sa grâce. De là l'importance d'être unis à lui.

2^o Leur sainteté. — Il s'agit d'administrer les Sacrements, de distribuer la parole de Dieu, et en général de traiter les choses saintes ; tout cela requiert une grande sainteté, autrement, par la légèreté et la routine, cela nous deviendrait une occasion de ruine.

3^o La grâce qu'elles renferment :

a) Pour nous : Dieu nous appelant à des fonctions si saintes nous a ménagé les grâces nécessaires pour nous en acquitter saintement ; mais à nous de ne pas mettre obstacle en nous éloignant de la source.

b) Pour les âmes : Nous sommes les canaux par lesquels Dieu veut leur communiquer sa grâce ; mais si nous nous acquittons de ces fonctions légèrement, si nous sommes dissipés, nous serons comme des canaux percés qui laissent tomber l'eau sans la transmettre tout entière à sa destination, et ainsi nous nous priverons nous-mêmes et nous priverons les âmes.

Rapports du prêtre avec la Sainte Eucharistie.

Adorons Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement.

Les rapports du prêtre avec la Sainte Eucharistie doivent nous convaincre de plus en plus de l'importance de nous unir à Notre-Seigneur et de nous donner tout entiers à Lui.

1^o Le prêtre produisant la Sainte Eucharistie.

*a) Considérons qu'en cela c'est la puissance de Dieu qui agit, et non la sienne, que c'est l'Esprit-Saint qui opère ce changement merveilleux au moment où le prêtre a prononcé les paroles*¹. Il doit donc se tenir comme un instrument docile entre les mains de son maître.

b) Qu'à ce moment Jésus-Christ paraît devant lui et lui devant Jésus-Christ ; dans quelles dispositions doit-il...

c) Qu'il l'offre alors à son Père, mais pour l'offrir dignement, ne doit-il pas s'unir dignement à cette offrande ?

2^o Recevant l'Eucharistie. Quelle sainteté, quelle union ne demande pas la réception du Dieu trois fois saint !

3^o Communiquant la Sainte Eucharistie. N'est-il pas dans l'ordre qu'avant de communiquer aux autres Dieu et ses grâces, il en soit rempli lui-même ? La Sainte Vierge, avant de nous donner son Fils, l'a conçu en son sein ; et l'Eglise aussi a institué cet ordre que le prêtre avant de communier les autres, se communât lui-même. Tous ces rapports demandent donc une intime union du prêtre avec Notre-Seigneur. Retour sur soi et les obstacles. — Résolutions — Marie...

LIBERMANN.

¹ C'est nous qui soulignons. — N. D. L. R.

Conseils de Libermann et pratique du Curé d'Ars

— « Il faut paraître à l'autel comme un ange du ciel, s'y tenir et s'y comporter comme si on voyait des yeux du corps ce qui s'y passe et celui qui s'y trouve. » *Libermann* (N. D. II, 310).

● Le Curé d'Ars. « *Qu'il était beau, surtout lorsqu'il célébrait la sainte messe... les yeux fixés sur la sainte hostie... dans l'attitude d'une personne conversant avec une autre... un tel feu brillait dans ses regards* » (Sur la foi du serment, pp. 123-125).



— « On ne doit être ni lent ni précipité dans la célébration de la sainte messe... Tâchez, sans contention toutefois, d'abréger vos trois quarts d'heure, afin de n'être pas à charge aux autres. Assurez-vous que quand même cela vous gènerait un peu d'abord, Notre-Seigneur n'en sera nullement offensé et que vous arriverez certainement à la règle des prêtres vertueux et discrets. » *Libermann* (*ibid.* et N. D. IV, 77 ; IX, 235).

● Le Curé d'Ars. « *Monsieur Vianney n'était ni trop long ni trop prompt au saint autel, consultant plutôt l'utilité de tous que ses attrait particuliers... il célébrait la messe assez rapidement à l'allure d'un prêtre ordinaire.* » (Sur la foi du serment, p. 124 et Nodet, p. 26).



— « On ne montera jamais à l'autel sans avoir fait une préparation convenable... On tâchera de ne pas se laisser déranger pendant ces moments précieux, sans jamais brusquer cependant ceux qui viendraient nous parler alors. On les renverrait doucement à un autre moment. » *Libermann* (N. D., II, 310 ; XI, 529 ; XII, 481).

● Le Curé d'Ars. *Il n'a « jamais cédé sur sa préparation à la Messe... il sortait du confessionnal vers 6 heures 30, venait s'agenouiller devant son autel, pendant 20 minutes à une demi-heure. Des pénitents essayaient d'aller le tirer par son surplis... mais il se retournait et, contentant mal sa vivacité naturelle, il disait : « Comment !... je vais toucher le bon Dieu, je vais lui commander, et vous ne voudriez pas que je m'y prépare ? »* (Nodet, p. 26).

HOSTIE et PRÊTRE

*Ce second texte est extrait du commentaire inédit de la « Règle provisoire ». Glose orale de l'article cinquième du premier chapitre, recueillie par le P. Lannurien (cf. *Spiritus*, 2, 139), elle doit avoir été prononcée à la fin de l'année 1844. Voici l'article commenté :*

(Les missionnaires du Très Saint-Cœur de Marie) « auront sans cesse devant les yeux qu'ils sont dévoués à ces pauvres âmes (à savoir « les âmes... les plus délaissées dans l'Eglise de Dieu », qu'ils ont choisies comme leur lot propre — cf. art. premier), se regardant comme leurs serviteurs, n'ayant de pensées, de désirs, d'occupations que pour leur salut ». (N. D. II, 236).

Les soulignements sont de la rédaction.

Envoyés par Notre-Seigneur, agissant, travaillant en son nom, nous devons entrer dans son esprit, et vivre comme il a vécu, agir comme il agirait s'il était à notre place. Or toute la vie de Notre-Seigneur a été une vie de dévouement à la gloire de Dieu, à notre salut et à celui des âmes pour le rachat desquelles il était envoyé par son Père ; telle doit être aussi notre vie. *Nous devons nous oublier nous-mêmes avec tous nos intérêts temporels*, toutes nos satisfactions naturelles, pour ne plus vivre que pour Dieu, pour ne plus penser, vouloir, agir que pour sa gloire et le salut des pauvres âmes qu'il nous a confiées. Nous devons nous regarder comme les serviteurs de ces pauvres âmes ; ici encore nous avons l'exemple du divin Maître : *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare*. C'est là le fond de l'esprit apostolique.

Notre-Seigneur ne devant pas se trouver partout par sa sainte humilité, a substitué à sa place les hommes apostoliques ; il leur a confié, outre la mission, son caractère sacerdotal¹ ; mais il veut qu'ils soient sacrifiés comme il l'a été lui-même, *hostie et prêtre à la fois*. Il veut que tout ce qu'il nous a donné, santé, forces, esprit, talents, pensées, affections, résolutions, soient comme autant d'instruments consacrés dont il se sert pour arracher ces pauvres âmes à l'esclavage du démon. Nous devons donc nous abandonner tout entiers et sans nulle réserve avec l'exercice de toutes nos puissances à ce divin Sauveur pour qu'il nous emploie et nous sacrifie selon son bon plaisir au service des âmes qui lui sont si chères.

Non seulement nous devons sacrifier tout intérêt temporel, nous regardant comme des serviteurs qui n'ont rien en propre et qui ne travaillent qu'au profit de leur maître. *Nous devons sacrifier en quelque sorte nos intérêts même spirituels*, en ce sens que nous ne devons pas craindre de perdre quelque chose, de laisser quelques pratiques de dévotion, de renoncer à certains moyens de perfection quand le bien des âmes et l'exercice de

¹ N.D.L.R. — En dehors de ce texte, le Vénérable ne présente jamais la mission comme quelque chose d'extrinsèque au caractère sacerdotal. Faut-il attribuer à l'auditeur qui nous a laissé ces notes (le P. Lannurien) le sens différent que confère ici à la phrase, l'expression « outre la mission » ?

notre ministère le demandent ; il est clair qu'un missionnaire ne doit pas, par exemple, vouloir mener la vie d'un chartreux.

Ne craignons rien, si nous nous livrons avec zèle à l'exercice de notre ministère, et si nous sommes fidèles à la grâce, Notre-Seigneur aura soin de notre propre sanctification¹. Si nous sommes renoncés à nous-mêmes, vides de nous-mêmes, la grâce ne trouvant aucun obstacle en nos âmes, y fera de grands fruits et y produira la consommation de la sainteté. *L'Esprit de Dieu* se plaît d'une manière spéciale à posséder les âmes dévouées à la sanctification des autres.

Mais c'est dès maintenant que nous devons travailler à nous établir solidement dans ce renoncement à nous-mêmes, qui est comme la base et le soutien de toutes les vertus de notre vocation. Soyons donc vigilants à purifier nos âmes. Nous devons nous souvenir que nous sommes des hommes fragiles et que nous avons toujours besoin de nous défier de nous-mêmes : mais aussi, si nous avons cette défiance de nous-nièmes, nous n'avons rien à craindre, nous devons y joindre une confiance parfaite en Notre-Seigneur qui est si bon envers toutes les âmes qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur ; il veille d'une manière toute particulière sur ses ministres.

LIBERMANN.

¹ N. D. L. R. — Le Vénérable Libermann a toujours tenu que le salut des âmes et la sainteté de l'apôtre sont solidaires. « L'une de ces choses dépend de l'autre » (*L. S.*, III, 61). Si l'apôtre peut se sanctifier dans et par son apostolat, c'est à la condition de se soucier en même temps d'être fidèle à la grâce (cf., ci-dessus), et si « c'est une grande faute » de se soucier plus de son recueillement que du salut des âmes (*L. S.*, III, 61), ceux qui « sous prétexte du zèle pour les âmes », négligent leur propre sanctification « font encore plus mal que les premiers... Il faut donc faire l'un et ne pas oublier l'autre » (*ibid.*). Ils sont presque innombrables les textes où le Vénérable met dans la sainteté personnelle de l'apôtre la condition d'un apostolat fécond. « C'est une réflexion que je voudrais reproduire à chaque page », écrit-il dans ses *Instructions aux missionnaires* (*E. S.*, 421). Nous reviendrons quelque jour là-dessus (voir déjà plus haut, p. 251). Contentons-nous ici de signaler quelques autres passages où Libermann montre comment l'apôtre peut et doit se sanctifier aussi, dans et par son apostolat : *C. J.*, 158, 489-490 ; *N. D.* VII, 147-48 ; *E. S.* 429...

SI LE PRÊTRE N'EST PAS SAINT

En novembre 1846, le Vénérable consacrait encore au sacerdoce près de la moitié (huit sur dix-huit) des méditations d'une retraite qu'il préchait, pour la dernière fois, à La Neuville. Dans quelle atmosphère de soucis, de tracas, cette retraite fut préparée et conduite, il faut, pour s'en rendre compte, relire les lettres qu'il écrivit du 22 octobre au 10 novembre (N. D., VIII, 323-349). Au moment où elle s'outrait, le 3 novembre (N. D., XIII a, p. 4, 3) on en était en plein déménagement (N. D., VIII, 343-44). Le berceau étant devenu trop petit, 28 scolastiques partaient ces jours même s'installer à Notre-Dame du Gard, « ancienne abbaye de la Trappe », dont on venait de faire l'acquisition. A La Neuville demeuraient provisoirement neuf novices dont six prêtres (Ibid., 345). C'est à eux que Libermann proposait les sujets d'oraison qu'on va lire.*

Le jeune P. Lannurien, qui venait de rentrer de vacances (Ibid., 316 ; 329) semble bien avoir été du nombre, puisque c'est encore de lui que nous tenons ces notes de conférences, malheureusement très succinctes. Il n'y a que deux développements et nous les omettons ici car ils reproduisent textuellement (à quelques variantes près qui ne changent pas le sens), deux passages de l'*Entretien sur le Sacerdoce de Notre-Seigneur* (S., 105-112), qui est antérieur à 1837 (cf. N. D., I, 278-79). Cet usage ainsi fait par le Vénérable de ce qu'il avait écrit dix ans plus tôt n'est pas sans enseignement. Il est assez courant en effet d'opposer le Libermann d'après 1841 au Libermann d'avant 1839 ; voilà au moins un point sur lequel on ne saurait prétendre que sa pensée ait substantiellement varié. Notons en passant que le commentaire qu'il fera en 1840 de la parabole du Bon Pasteur semble, lui aussi, s'être trouvé mûr en son esprit dès 1837 (N. D., I, 68-69).

Nous tenons de Libermann, sur le devoir de sainteté du prêtre, des pages bien plus belles et bien plus percutantes que celles que nous livrons ici. L'intérêt de celles-ci, pour tous nos confrères spécialement, c'est qu'elles étaient jusqu'ici inédites.

(2^e méditation de la retraite.)

Sainteté à laquelle nous sommes appelés comme prêtres¹

Adorons Notre-Seigneur, le souverain prêtre, le Saint des Saints dans l'autel. Autres actes, humilité.

Motifs : 1^o Nous sommes comme prêtres les représentants de Jésus-Christ, nous devons être ses images vivantes, Jésus-Christ n'a pas seulement rempli les fonctions de sacrificeurs (*sic*) sur la terre, mais il a donné aux hommes dans sa personne l'image de Dieu ; de même devons-nous leur donner l'image de Jésus-Christ.

2^o Comme devant annoncer sa doctrine de sainteté.

3^o Comme revêtir de son caractère (*sic* ; il faut lire : revêtus.)

¹ N. D. L. R. — Nous avons à dessein reproduit jusqu'aux incorrections de l'original. Les soulignements et les parenthèses sont de la Rédaction.

(3^e méditation.)**Caractère du Sacerdoce**

Adorons le Verbe imprimant son caractère, son image à l'humanité sainte de Jésus-Christ.

Adorons-le, nous imprimant le caractère de Jésus-Christ. Prêtre sacré par caractère.

C'est un caractère :

1^o de puissance : actes de puissances (*sic*) du prêtre : sauver le monde, remettre, faire descendre... *SI LE PRÊTRE N'EST PAS SAINT* quoique tout-puissant de la puissance essentielle... il diminue celle qui lui est destinée à raison de son caractère ;

2^o de gloire, d'honneur et de splendeur : Oh ! si nous pouvions le contempler avec les yeux des anges !... *Si le... (prêtre n'est pas saint)...* il déshonore le caractère de Jésus-Christ dont il est revêtu...

3^o de sainteté ; comme le caractère imprimé à l'humanité sainte par le Verbe est un caractère de sainteté, de même le caractère... *si le (prêtre n'est pas saint)...* il profane ce caractère de sainteté. Résolutions.

(4^e méditation.)**Autres motifs de sainteté. — Devoir de justice**

1^o *Envers Dieu* : Il nous élève au plus haut degré, d'honneur et d'autorité sur les peuples, mais à condition que nous y répondions par l'élévation de la sainteté. Il y a comme un contrat : offrande libre, acceptation libre avec connaissance de cause.

2^o *Envers le peuple*. Il doit au prêtre respect, obéissance, et imitation. Mais le prêtre ne lui doit-il pas une sainteté qui mérite le respect ; une pratique parfaite de ce qu'il lui ordonne avec autorité en vertu de son caractère, une conduite qui soit digne d'imitation. *S'il ne lui donne pas cela, ne sera-t-il pas cause que le peuple manquera à son devoir ? M.¹*

(5^e méditation.)**Autres motifs**

Adorons Notre-Seigneur, grand prêtre et modèle du prêtre. Humilions-nous. — Résolutions — Prières.

¹ N. D. L. R. — Peut-être cette lettre « M » souvent répétée est-elle une abréviation pour « Marie ». Le Vénérable en parlait-il à la fin de ses causeries ou bien faut-il attribuer cette addition au fervent novice qui a pris ces notes ? cf. supra p. 262.

Notre-Seigneur nous ayant appelés au Sacerdoce veut que menions une vie sacerdotale.

Or cette vie est une vie qui exige la sainteté ; car c'est :

1^o *une vie de prière* ; or pour bien prier, il faut le calme des passions, le recueillement de l'âme, et la tendance du cœur vers Dieu et voilà la sainteté ;

2^o *d'occupations saintes* : or comment les ferons-nous, *si nous ne sommes pas saints* ;

3^o *de zèle* : le zèle exige le dévouement à Dieu et aux âmes, et le dévouement demande la sainteté. M. (Suit ici un développement du premier point, « vie de prière » que l'on retrouve en S., 108-109).



(6^e méditation.)

Le prêtre est *médiateur* entre Dieu et les hommes :

1^o Il doit représenter auprès de Dieu les hommes pécheurs. Cette charge semble exiger une Sainteté parfaite pour *osier* se présenter devant la Sainte Trinité, devant qui rien de profane ne peut exister, et puis quel médiateur, que celui qui provoque lui-même la colère de celui qu'il doit apaiser en faveur des autres (comparer à S. 106).

2^o Représenter Dieu auprès des hommes. (Le développement qui suit ici, se retrouve en S., 110-112)... *Vos esti lux mundi. Sic luceat lux vestra coram... M.*



(7^e méditation.)

Fonctions du prêtre à la *Messe* : 1^o Il se tient à l'autel :

2^o Il y offre la victime du monde. Laquelle ? Jésus-Christ, le Saint des Saints.

3^o Il consomme la victime qui se fait un avec lui. Comment oser faire tout cela *s'il n'est pas saint* ? M.



(8^e méditation.)

Adorons *l'esprit de force, lumière et grâce*, demeurant dans nos âmes pour y verser les grâces que Notre-Seigneur a destinées à ceux qu'il honore de son caractère de prêtre. Humili... Pardon.

1^o Grâce de vie pour nous ;

2^o De foi et de lumière pour nos fonctions ;

3^o D'action et de force pour le salut des âmes. Nous avions absolument besoin de ces grâces pour atteindre la fin que Notre-Seigneur s'est proposée en nous faisant prêtres et pour cela Notre-Seigneur a dû les donner à ses prêtres. Mais chacune d'elles exige de nous une grande fidélité qui doit nous conduire à une grande sainteté. M.

LIBERMANN.

La Personne du Prêtre face au Roman Contemporain

L'un des phénomènes littéraires les plus suggestifs de ces trente dernières années est sans doute l'intérêt que beaucoup de romanciers — et à leur suite des dramaturges et des cinéastes — portent à la psychologie du prêtre dans leurs œuvres. Assurément, dans le passé, ce personnage n'était pas complètement absent de l'affabulation romanesque : il suffit de songer à Balzac, à Anatole France, pour s'en tenir à deux grands noms. Mais le prêtre n'y apparaissait guère que comme le représentant d'une profession, au même titre que le médecin ou le juge de paix — quand ce n'était pas le fantoche du « chagrin d'amour ». Vision toute extérieure, ou dérisoire ! Lorsque parut en 1926 *Sous le soleil de Satan* de Georges Bernanos, les perspectives psychologiques changèrent radicalement. On n'a d'ailleurs pas assez souligné avec quelle froideur — pour ne pas dire quelle répugnance, les éditeurs accueillirent alors le manuscrit du chef-d'œuvre. La maison Plon n'accepta, après un

premier refus, que sur l'insistance obstinée de celui à qui l'ouvrage est dédié, ainsi que des alliés influents qu'il sut convaincre. Alors que le comité de lecture se montrait déconcerté, presque gêné devant l'œuvre nouvelle, le plus grand ami de Bernanos avait discerné du premier coup la richesse du territoire que le jeune écrivain annexait au domaine littéraire¹. Il ne s'agissait plus de décrire du dehors, dans ses implications purement humaines, la personne du prêtre : on prétendait maintenant forcer le secret le plus individuel de son âme, pénétrer jusqu'au point de contact de celle-ci avec la grâce. Le roman abandonnait la classique aventure amoureuse, les conflits traditionnels entre les passions, pour aborder le thème théologique du « concours divin » et de la prédestination. Vers les années 30, une telle entreprise témoignait d'une singulière audace. Et si aujourd'hui les jeunes générations peuvent admirer tant de livres, de drames, de films, où sont traités « ex professo » les problèmes religieux, il est certain qu'elles le doivent pour une très grande part à la puissante percée que pratiqua Georges Bernanos dans l'univers littéraire en 1926. Et peut-être le succès éclatant d'une œuvre volontairement chrétienne explique-t-il dans une large mesure la tardive découverte que fit le grand public du théâtre de Claudel. Désormais le surnaturel avait droit de cité dans les préoccupations de l'artiste, et de *Monsieur Vincent* à *Sur la terre comme au ciel*, du *Soulier de Satin* au *Dialogue des Carmélites*, c'est à de multiples titres que s'affirme le définitif triomphe des thèmes spécifiquement religieux devant les audiences les plus diverses et les plus nombreuses.

LE CŒUR DU PRÊTRE

François VALLERY-RADOT. *Le cœur du prêtre* — Editions du Levain. — Paris 1951. — 110 pages.

Ce petit livre sur la chasteté sacerdotale, publié il y a huit ans, mérite d'être lu par un large public. Il est aussi intéressant pour le laïque chrétien que pour le prêtre. Nous n'y trouvons pas de vues vraiment nouvelles, ni un plan très rigoureux, ni une étude complète du sujet traité. Mais dans une langue très concrète et accessible à tout le monde, l'auteur nous livre, à la fois des réflexions sur la vie sacerdotale prise dans son humble déroulement quotidien et le fruit de méditations sur la grandeur et les exigences de cette même vie. Ces circonstances expliquent la justesse du ton, le réalisme constant des idées exposées et la ferveur surnaturelle qui parcourt les cent pages de ce livre.

Dans la Préface, François Mauriac note que la possession de Dieu, chez ceux qui y sont appelés, n'exige pas une dépossession totale pour ce qui touche aux créatures. Dieu est de l'autre côté des êtres ; nous ne le rejoignons que par-delà les corps. L'auteur lui-même nous dit que le dévouement le plus généreux (professeurs, médecins, avocats, infirmières) ne semble pas réclamer de soi l'indépendance à l'égard des liens du foyer.

La chasteté sacerdotale suppose une vocation initiale

¹ N.D.L.R. — Celui à qui l'ouvrage est dédié, ce grand ami de Bernanos n'est autre que le propre père de l'auteur de ces lignes, Robert Vallery-Radot, actuellement moine cistercien à l'Abbaye de Bricquebec.

problème du prêtre en particulier nous sommes insensiblement passé à celui de l'âme religieuse en général. Mais c'est que précisément, pour qui considère les livres aujourd'hui si abondants, où le prêtre joue un rôle de premier plan, la conclusion s'impose qu'à part de très rares exceptions, les écrivains, même les plus illustres, ne nous présentent pas de la psychologie sacerdotale une image absolument satisfaisante, qui épouse dans sa totalité les éléments qui constituent son modèle.

Telle est bien l'opinion d'André Blanchet dans son opuscule *Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui*². Le fin critique des *Etudes* fait lui aussi remonter à la publication de *Sous le soleil de Satan* l'origine de la curiosité que prêtent nombre d'écrivains à la psychologie du prêtre. Il rend justice au progrès immense que marquent *Sous le soleil de Satan* ou le *Journal d'un curé de campagne* sur les romans antérieurs, en « installant » impérieusement le lecteur dans le surnaturel. Le prêtre, comme nous le notions, n'est plus un personnage de la « Comédie humaine ». Le drame qu'il joue, c'est celui-là même du salut, et il se joue au fond de son cœur, de son cœur baptisé et appelé par Dieu à la sainteté. Les ennemis qu'il doit affronter, ce ne sont même plus les passions toutes seules, mais derrière elles ces puissances invisibles que démasquait saint Paul, et nommément celle des ténèbres, Satan. Alors qu'un Mauriac demeure fidèle au roman psychologique et fait intervenir de l'extérieur le surnaturel, dans la tradition, au fond, de Corneille dans *Polyeucte*, Bernanos « nous donne d'emblée une vue surnaturelle du monde ». Pour lui il n'y a qu'un univers, celui que se disputent Dieu et Satan. Cette conception est, encore une fois, une acquisition extrêmement précieuse pour la littérature. Et

l'on n'aurait qu'à se louer de rencontrer dans l'œuvre bernanosienne ce dédaigneux oubli du rationalisme, s'il ne fallait apporter de sérieuses retouches au portrait que nous proposent du prêtre un curé de Lumbres ou celui du *Journal*. André Blanchet observe, comme nous l'avons déjà fait nous-même ailleurs, que ces prêtres ont l'air de vivre en dehors d'un ministère normal. La messe, le breviaire, l'apostolat ne semblent guère tenir de place dans ces vies torturées. Si d'aventure on y entrevoit le ministère du catéchisme ou celui de la confession, ce n'est qu'occasionnellement, au cours d'une série de circonstances où s'affirment toujours l'étrangeté du personnage, ses réactions presque pathologiques. Bien qu'on trouve dans ces livres (est-il besoin de le rappeler ?) d'admirables pages sur le Christ, la Vierge Marie, la chasteté, la prière, l'humilité, néanmoins l'allure générale des prêtres de Bernanos — du moins des protagonistes, évoque celle d'exorcistes, d'inspirés solitaires, de prophètes à la voix ma-

LE CŒUR DU PRÊTRE (suite)

et une suite ininterrompue de grâces d'état qui fortifient le prêtre dans la fidélité à l'appel divin. Cette vocation n'est pas seulement un renoncement et une abstention, mais aussi un engagement positif, total, généreux, plein de franchise et de fidélité, faisant appel à toutes les facultés de notre esprit et de notre corps. Il y a dans ce don de soi, dans cet amour qui dépasse la chair une certaine vigilance chevaleresque et virile assimilable à celle des fiancés. C'est sans doute la raison pour laquelle tant de prêtres restent tellement jeunes.

L'on oublie trop souvent aujourd'hui combien la solitude du Séminaire peut être une préparation enrichissante pour les candidats au Sacerdoce. C'est là que le Séminariste s'exerce, dans des conditions favorables, aux renoncements qu'on lui demandera plus tard et prend la mesure de ses forces. Libre de soucis matériels, il peut s'abreuver aux sources de la Bible et de saint Thomas dans une atmosphère propice à la vie féconde de l'esprit.

La paternité par la chair qui engage l'homme marié dans mille préoccupations terrestres, est largement compensée chez le prêtre par la paternité spirituelle qui est, à la fois, source de joies très pures et très sereines, et participation aux souffrances du Corps Mystique du Christ.

P. Sigrist, c.s.sp.

² Desclée de Brouwer, 1955.

gnifique plutôt que de pasteurs proprement dits. Leur Christ n'est pas celui de l'Eucharistie, de l'Eglise. Leurs relations avec le clergé administratif incitent le lecteur à la méfiance envers celui-ci, comme si les supérieurs ne comprenaient rien à la sainteté ou raisonnaient en mondains sur les problèmes spirituels. Et la lueur fulgurante que projette Bernanos sur les prêtres qu'il imagine affecte d'une ombre injuste les prêtres réels, qui marchent humblement vers la sainteté. Celle-ci n'est tout de même pas un continual jeu de cache-cache avec le désespoir.

En marge de cette interprétation bernanosienne de la vie mystique, on lira avec intérêt une étude sur le Curé d'Ars, de Daniel Pézeril, le prêtre qui assista le grand écrivain à ses derniers moments et qui chaque année célèbre la messe anniversaire du défunt devant une assemblée nombreuse et fidèle, à Saint-Germain-des-Prés. Dans ce livre³ l'abbé Pézeril insiste d'une façon presque systématique sur la solitude et la nuit intérieure où fut si souvent jeté saint Jean-Marie Vianney. Il semble qu'il ait été surtout frappé par ce trait de la physionomie spirituelle de son héros, de préférence à d'autres, moins attristants. Pourtant si la vie mystique connaît ses épreuves, la sainteté ne se réduit pas à elles. La perfection chrétienne est une victoire, une joie de la volonté fixée en Dieu seul, quelque nue, quelque dépouillée de tout sentiment qu'elle puisse chanter dans l'âme. Or on dirait que Bernanos a été fasciné lui aussi par cet aspect — négatif après tout — de la voie spirituelle. Si l'on se souvient qu'à l'époque de la publication de *Sous le soleil de Satan* il fut reproché à Bernanos d'avoir démarqué la silhouette du Curé d'Ars en lui prêtant le caractère d'un désespéré ; si d'autre part on réfléchit à l'admiration passionnée qu'éprouve l'abbé Pézeril pour son maître disparu, on sera tenté d'établir un rapprochement entre les vues du confesseur et celles de son illustre pénitent.

Certes le Curé d'Ars souffrit l'abattement, la brûlante conscience de son indignité, que lui criait à l'occasion Satan lui-même, mais ce n'était là que des tempêtes momentanées, des crises, plus ou moins durables sans doute, mais dont il sortait triomphant. Dans les romans de Bernanos on a justement l'impression qu'on assiste à une crise ana-

logue, plus qu'à une authentique vie de prêtre.

L'ouvrage de Pierre Blanchard, *l'Ame du Prêtre*⁴, roule sur le même sujet que celui d'André Blanchet, mais c'est un recueil d'articles qui ont paru sur divers romans, écrits, nous informe l'auteur, « par un prêtre pour des prêtres ». Il est bon en effet de connaître l'opinion que se font de nous les romanciers. A côté de beaucoup d'erreurs, de fausses interprétations, nous trouverons sans doute des leçons profitables. Le chanoine Blanchard analyse soigneusement une foule d'œuvres, même étrangères, entre autres celles de Julian Green, Gabriel Marcel, H. Morton Robinson (*Le cardinal*), Gay-Lussac, Montherlant, Daniel-Rops, Luc Estang, Anne-Marie Lormont, etc. Le roman de cette dernière, *Les trois signes*⁵, rappelle les problèmes d'*Augustin ou le Maître est là*, mais ils se posent cette fois à des jeunes femmes, des Normaliennes. L'auteur trace un émouvant portrait de prêtre, l'abbé Paris, qui laisse parmi les étudiantes un souvenir lumineux.

Pierre Blanchard termine ses études successives par celle d'un livre qu'il estime remarquable, *Prêtres et sacerdoce*⁶, du doyen de la Faculté de théologie de Vienne, Mgr Michaël Pfleger. Essai fouillé sur la psychologie du prêtre, depuis la préparation du séminaire jusqu'aux portes de la vieillesse. Prospection exhaustive de nos conflits intérieurs et extérieurs, des impressions que nous éprouvons dans l'exercice des fonctions sacrées et des diverses activités pastorales. A la lumière de la phénoménologie existentielle, Mgr Pfleger scrute avec discrétion et sobriété, en prêtre qu'il est lui-même, les situations où nous pouvons nous trouver de par notre profession, les dangers qui nous menacent, aussi bien celui de l'*« automatisation »* de nos gestes que ceux de la tentation de la solitude. Il s'essaie même à une *« typologie »* sacerdotale, une classification des différentes catégories auxquelles appartient chacun de nous, tant du point de vue du poste que nous occupons que de la conception que nous nous faisons de la piété et de nos devoirs. On comprend que le chanoine Blanchard recommande vivement ce livre.

⁴ Editions du Vitrail, 1957.

⁵ Aubier, 1955.

⁶ Traduction française de H. Bourdeau-Petit, Mame, 1956.

Qu'on nous permette à nous aussi de clore ces rapides remarques par l'étude de Mgr Pfleiger, *Prêtres et Sacerdoce*. Mais nous n'oublierons pas que ce sont les romanciers, à la suite de Bernanos qui ont attiré l'attention du grand public sur la figure du prêtre, ont donné à ce personnage ses lettres de créance, en tant que représentant de Dieu, envoyé du « royaume qui n'est pas de ce monde ». Car si un laïc, s'appelât-il Berna-

nos ou Mauriac, est incapable de nous livrer dans son intégralité et son authenticité l'âme du prêtre, si partant son optique est incomplète ou même déformée, il n'en reste pas moins qu'aux yeux de ces innombrables écrivains la mission que nous avons assumée est celle du Christ lui-même et que c'est au prêtre que les héros angoissés de leurs livres viennent réclamer la réponse dont ils ont soif. Fr. VALLEY-RADOT, c.s.s.p.

LE VRAI VISAGE DU PRÊTRE

Le livre du P. Carré, o.p. : *Le vrai visage du prêtre*, reprend en un volume les six conférences de Carême 59 à Notre-Dame de Paris¹. Il constitue, nous avertit le P. Carré lui-même, un essai de « conciliation » entre les pages « soigneusement préparées » avant le Carême et les nécessaires improvisations de la parole orale. Etre prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris est, comme chacun sait, une tâche difficile ; le nombre même des auditeurs joint à leur extrême diversité, le renom de ces conférences obligent l'orateur à des prudences, des nuances que certains jugeront regrettables. Et pourtant, une des choses dont il faut remercier le Père Carré, c'est d'avoir eu le courage d'aborder, à propos du sacerdoce, un certain nombre de problèmes, disons « populaires » comme le célibat du prêtre ou le prêtre à l'usine tout en les situant à leur place. Le livre s'adresse donc à un public sensiblement de même couleur que celui des conférences ; c'est dire qu'il n'est ni un travail de vulgarisation ni un traité de théologie ; cependant le Père Carré aborde le problème du prêtre en théologien et s'il n'en approfondit pas tous les aspects, il en donne les lignes essentielles dans un enchaînement parfaitement logique.

Après avoir montré l'unicité du Sacerdoce : il n'y a qu'un seul prêtre, Jésus-Christ, le P. Carré, opposant l'expression « fonctions sacerdotales » à « fonctions du prêtre », distingue les qualités surnaturelles et humaines du prêtre ou hélas ses défaillances, du pouvoir sacerdotal qu'il possède et qui lui donne autorité au nom du Christ. Il développe ensuite les deux fonctions essentielles du Sacerdoce, rompt le pain de la Parole et le pain eucharistique ; le titre même de cette conférence : « de la Parole au Sacrement », indique bien la pensée de l'auteur sur la place respective de ces deux obligations. A

propos de l'objection « le prêtre écran entre le fidèle et le Christ », le Père Carré situe l'action du prêtre par rapport au Christ et dans l'Eglise ; s'il est l'instrument de l'unique Médiateur, le prêtre garde et met en jeu tout le poids de son dynamisme humain. De cette action du Christ à travers le prêtre, dans l'Eglise, le Père Carré donne un exemple, la célébration eucharistique. La 5^e conférence aborde le problème du prêtre « donné ». Ayant indiqué d'abord que le Sacerdoce est universel et que chaque prêtre est « délégué du monde », le Père Carré développe la parole de saint Paul : « Je me fais tout à tous », I Cor. 9, 22, et donne quelques éléments de solution du drame douloureux des prêtres-ouvriers. Enfin, dans le difficile problème de l'adaptation du sacerdoce à un monde moderne, le Père Carré délimite les éléments « éternels » et précise le sens d'une évolution ; c'est à ce propos qu'il aborde la question du célibat des prêtres.

Le livre du P. Carré nous donne donc un aperçu très précis du Sacerdoce et dessine très exactement le visage du prêtre. Si les fondements révélés de la théologie du Sacerdoce ne sont pas formulés, si, d'un autre côté, l'application pastorale n'est pas suffisamment explicitée, c'est, je pense, volontairement, le P. Carré ayant voulu simplement projeter un peu de lumière sur le mystère du prêtre et en préciser la silhouette ; à chacun d'étudier s'il le désire les racines bibliques du sacerdoce, de découvrir les applications pastorales qui s'imposent. Tel qu'il est, le livre du P. Carré nous permet de redécouvrir les grands thèmes du sacerdoce chrétien et, par de brèves éclaircies, ouvre des pistes intéressantes sur le sacerdoce des fidèles, le sacerdoce et l'Alliance, le sacerdoce collégial. Non seulement pour les fidèles, mais pour le prêtre lui-même, il amorce une réflexion permettant de se résigner plus exactement en face de l'unique prêtre, Jésus-Christ. M. Fournier, c.s.s.p.

¹ Ed. du Cerf, Paris, 1959. — 171 pages.

Fêtes du 250^e Anniversaire de la mort de Claude-François Poullart des Places

Les fêtes du 250^e anniversaire de la mort de Claude-François Poullart des Places, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, ont été célébrées, les 16, 17 et 18 octobre 1959, à Rennes, sa ville natale. Elles nous ont donné l'occasion d'une prise de conscience plus claire et plus exigeante de notre vocation à l'apostolat des âmes les plus abandonnées et de l'esprit dans lequel nous devons poursuivre cette œuvre surnaturelle. A la population de Rennes et à nos amis de Bretagne elles ont fait revivre une période peu connue d'un riche passé religieux. Dans l'âme de beaucoup d'enfants et de jeunes gens, elles ont pu réveiller un appel au don de soi-même et au dévouement pour les âmes en pays de Missions.

Dans la soirée de vendredi, le 16 octobre, eut lieu une Séance Académique ouverte par le Dr Gastard qui situa brièvement notre Fondateur dans l'atmosphère religieuse du XVII^e siècle finissant et qui présenta les deux conférenciers : le R. P. Joseph Michel et M. le Chanoine Blanchard. Le P. Michel, déjà connu pour ses travaux historiques sur l'activité missionnaire de la Bretagne, esquissa, à grands traits, la vie si courte et si remplie de Claude-François Poullart des Places, les influences spirituelles qu'il subit et les circonstances qui ont amené la fondation du Séminaire du Saint-Esprit. Nous voudrions simplement noter ici combien la dévotion à la Troisième Personne de la Très Sainte Trinité était vive en Bretagne à la fin du XVII^e siècle. Le P. Louis Lallemand dont la doctrine spirituelle est centrée sur *la dévotion au Saint-Esprit*, eut de nombreux disciples en Bretagne, tant dans les collèges des Jésuites (Claude Poullart des Places fut un élève fervent et très doué des Jésuites) que dans les missions prêchées aux populations. La fondation, en 1824, de l'actuelle Archiconfrérie du Saint-Esprit ne fit que reprendre la tradition des confréries du même nom qui existaient à Rennes avant la Révolution Française, notamment à Saint-Germain, dans la paroisse où s'écoula l'adolescence de notre Fondateur. Il semble même que la maison où habitaient les *des Places* s'appelait la « maison du Saint-Esprit ». Il n'est donc

pas étonnant que le Séminaire fondé par Claude-François Poullart des Places fut dédié au Saint-Esprit.

M. le Chanoine Blanchard dont le nom est familier aux lecteurs de notre Revue, traita surtout de « *la greffe libermanienne* sur le trone du Saint-Esprit », c'est-à-dire de la fusion entre la Société du Saint-Esprit et celle du Saint-Cœur de Marie. Celle-ci, en disparaissant, apporta à son ainée une sève jeune, un esprit nouveau qui est celui de la spiritualité libermanienne et un élan qui, au bout d'un siècle d'existence, ne s'est guère ralenti.

Au cours des soixante dernières années des études historiques plus approfondies mirent à nouveau en lumière le rôle et l'esprit de Claude-François Poullart des Places dont la figure si attachante s'était un peu estompée au courant du XIX^e siècle. La biographie que le P. Michel publierai au courant de cette année 1960, nous apportera encore des documents inédits à ce sujet. Les Spiritains unissent dans une même vénération et un même amour leurs deux Pères dans la vie religieuse. Ils savent qu'un même esprit les animait et que la Providence les avait chargés d'une Mission identique. Dans cette fidélité au passé, ils essaient de puiser les forces et l'intelligence nécessaires pour affronter les difficiles problèmes du temps présent.

Une réunion de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit et une veillée de prières pour les Missions marquèrent la journée de samedi, le 17 octobre. C'est le lendemain dimanche, que les fêtes atteignirent leur apothéose dans la Messe Pontificale célébrée par Son Eminence le Cardinal Roques, Archevêque de Rennes, à l'église Saint-Germain. Une dizaine d'évêques entouraient l'autel et, dans la nombreuse assistance, on pouvait remarquer les descendants de la famille du Fondateur. Dans son allocution, M. le Chanoine Simonneau, curé de la paroisse, exprima sa joie et sa fierté d'accueillir une telle assemblée. Parlant de l'Encyclique de Pie XII sur les Missions, il dit que la vitalité d'une paroisse se mesure aux sacrifices qu'elle consent pour la cause missionnaire. C'est dans le rayonnement de la communauté chré-

tienne de Saint-Germain que s'est, en partie, formée l'âme religieuse de notre Fondateur.

Après la Messe Pontificale il y eut une Réception à l'Hôtel de Ville, organisée par M. Fréville, Maire de Rennes. De nombreuses personnalités civiles et religieuses, en particulier, les représentants de toutes les Administrations et de l'Université, tinrent à rendre hommage au Fondateur et à l'œuvre de la Congrégation du Saint-Esprit. Le nom de « ce petit prêtre mort à 30 ans »¹ et devenu, au dire du Cardinal, « le plus illustre enfant de Rennes », va être donné à l'une des rues de la capitale de Bretagne.

A 15 h. 30 la foule se retrouvait à l'église Saint-Germain pour les Vêpres solennelles et le Panégyrique de Claude-François Poullart des Places par Son Exc. Mgr Morilleau, évêque de La Rochelle. Jamais encore cette vie n'avait été racontée, résumée ou écrite avec autant de verve ni autant de brio. Mais

il ne s'agissait point d'un vain exercice d'éloquence. *Defunctus adhuc loquitur* : « Ce mort parle toujours. » Et le Pasteur eut à cœur de tirer pour les parents et les séminaristes qui l'écoutaient les leçons de cette éducation et de cette vocation exemplaires.

Justement convaincu qu'à « refaire les mêmes gestes », les hommes de ce temps assurés des mêmes grâces, réaliseraient des missions analogues », l'orateur n'oublia pas d'adresser aussi ses exhortations aux fils spirituels de Claude Poullart des Places et nous lui en savons infinitimenter de gré. Nous l'entendrons longtemps encore nous adjurer « *de garder cette hantise des âmes abandonnées* »².

A l'issue de la cérémonie, Son Em. le Cardinal Roques dévoila et bénit une plaque commémorative portant en lettres d'or l'inscription suivante :

FILS D'UN MAGISTRAT AU PARLEMENT
 CLAUDE - FRANÇOIS
 POULLART DES PLACES
 NAQUIT A RENNES EN 1679
 IL FUT L'AMI DE SAINT GRIGNION DE MONTFORT
 ET LE DISCIPLE DE L'ABBÉ BELLIER
 PROMU AVOCAT
 IL REFUSE LES HONNEURS ET SE VOUE A LA PAUVRETÉ
 « NE PRÉTENDANT SE RÉSERVER QUE LA SANTÉ DONT
 IL SOUHAITAIT FAIRE UN SACRIFICE ENTIER
 DANS LE TRAVAIL DES MISSIONS »
 ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE A PARIS
 IL FONDE EN 1703, POUR LES SÉMINARISTES PAUVRES
 LE SEMINAIRE DU SAINT-ESPRIT

¹ DANIEL-ROPS, dans *La Croix*, 14 oct. 1959.

² N.D.L.R. — Bien que le *Bulletin de la Province de France des PP. du Saint-Esprit* (n° 105, nov.-déc. 1959, pp. 244-259) ait déjà publié le texte intégral du panégyrique de Mgr Morilleau, nous tenons à reproduire l'appel ainsi lancé par une voix autorisée à tous les Spiritains d'aujourd'hui et qui va si bien dans le sens de l'action que nous poursuivons ici (voir le numéro n° 2 de *Spiritus*, intitulé : « *Au secours des plus abandonnés.* »).

« Nous ne demanderons pas aux 5 000 Spiritains du monde de demeurer « fervents, toujours fervents ». Ils portent en eux comme une brûlure ce testament de leur Vénérable P. Libermann.

Nous ne leur demanderons pas de porter partout le témoignage de leur simplicité et de leur esprit fraternel. Leur devise nous révèle que ces vertus sont le fonds de leur nature : « *Cor unum et anima una!* »

Mais nous les supplierons de garder cette hantise des âmes abandonnées. L'Afrique reste une terre mystérieuse. Nous pensons que, par-delà les remous parfois inquiétants de l'Histoire, elle peut se soumettre à la grâce. Le Ciel nous épargne le sang ! Il faudra cependant pour sa conquête, encore des larmes, encore des sueurs, beaucoup de prières et d'incessants sacrifices.

Et si l'Afrique, demain, semblait avoir reçu, à sa pleine mesure, le *fidei donum*, alors, mes Frères, souvenez-vous, que pour les âmes il est partout des menaces d'abandon ! La vieille patrie de Poullart des Places et de Libermann voit parfois ses fils malheureux, et s'il est de nombreux chantiers qui s'ouvrent pour l'Eglise, il est aussi pour Elle d'affreuses solitudes.

Que la grâce divine multiplie chez vous les laboureurs et les semeurs pour l'évangélisation des pauvres » (loco citato, p. 258).

IL MEURT EN 1709
APRÈS UN AN DE SACERDOCE, AYANT JETÉ LES BASES DE
LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT
DÉVELOPPÉE PAR SES PREMIERS ASSOCIÉS,
ORIGINAIRES DE RENNES, ELLE COMpte AUJOURD'HUI
CINQ MILLE PÈRES ET FRÈRES MISSIONNAIRES
CE MÉMORIAL A ÉTÉ DRESSÉ
LE 18 OCTOBRE 1959
DANS CETTE CHAPELLE DÉDIÉE AU SAINT-ESPRIT
DEPUIS 1698.



Ces Fêtes de Rennes, l'accueil qui nous fut réservé par Son Eminence le Cardinal-Archevêque et par toute la chrétienté de la ville, le dévouement sans limites de tous les membres du Clergé qui organisèrent avec nous ces manifestations religieuses, la compréhension profonde de toute une population pour l'œuvre de Claude-François Poullart des Places, nous invitent à approfondir l'esprit de notre Fondateur et nous encouragent à y rester fidèles.

P. SIGRIST, c.s.sp.

A propos de la rencontre
de Claude Poullart et de Libermann

I

« L'indicible union de Notre-Dame et de l'Esprit de Dieu »

Extrait du Panégyrique prononcé à Rennes par S. Exc. Mgr Morilleau.

Il faudrait tout ignorer de l'indicible union de Notre-Dame et de l'Esprit de Dieu pour croire que cette évolution de la Congrégation du Saint-Esprit vers la Société du Saint-Cœur de Marie ait pu marquer un certain fléchissement de la doctrine qui rend toute gloire à Dieu, dans l'esprit des fondateurs de ces Associations ou de ces Sociétés. Il faudrait ne plus se souvenir du saint Père de Montfort ni de sa théologie si sûre et si droite dans son « Traité de la vraie Dévotion ». Il faudrait n'avoir lu aucun des écrits spirituels du Vénérable Libermann, ni parcouru son « Commentaire spirituel de saint Jean l'Evangéliste » pour n'avoir pas découvert que le fondateur du « St-Cœur de Marie » établissait Marie dans une dépendance totale à l'égard de Dieu. Il suffit au contraire d'avoir pris contact avec l'un de ses livres pour admirer sa « vision » de la nature, et de l'action du Saint-Esprit dans les âmes et dans les œuvres des hommes. Cet homme venu de si lointaines ténèbres, vivait, aimait, agissait en pleine lumière quand, s'effaçant

derrière le vénéré Poullart des Places, il acceptait la fusion de sa Congrégation avec celle du Saint-Esprit. Il savait qu'il ne perdait rien. Il rentrait au contraire à ses sources. Il prenait, dans l'ombre de Marie, l'attitude de « l'Angelus » et celle du « Magnificat ». Etudié dans ses profondeurs, le silence où il entre est un chant de vainqueur. « O divin Esprit, je veux être devant vous comme une plume légère, afin que votre souffle m'emporte où il veut et que je n'y apporte jamais la moindre résistance... »

Nous pensons aussi, et il faut le dire en notre siècle si visiblement marial, que cette union du Saint-Esprit et de la Mère de Dieu, en cette naissance et en cette renaissance de l'œuvre que nous célébrons, n'est que l'illustration de ce fait, qui est au centre de l'histoire. « L'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre », et qui est devenu, par là même, une loi immuable de Dieu dans le monde. Dieu a, toujours, la volonté délicate d'accomplir ses œuvres par Marie. Quiconque se réfugie en elle, pour œuvrer à son tour, dans son humble condition humaine, afin de procurer la gloire de Dieu, est sûr de rencontrer, pour peu qu'il soit obéissant et pauvre, l'Esprit d'Amour, de Force et de Conseil....¹.

Rennes, le 18 octobre 1959.
Son Exc. Mgr Xavier MORILLEAU.

II

La greffe libermannienne sur le trone du Saint-Esprit

Extraits inédits de la conférence donnée à Rennes par M. le Chanoine Blanchard

« J'ai quitté Rennes pour toujours » (L. S., II, p. 300). Comment, ce soir en cette ville, en cet anniversaire, ne jaillirait-elle pas à la mémoire cette phrase nostalgique du Vénérable Libermann ? Elle est au cœur d'une lettre qu'il adressait, de Lyon, à son frère Samson, le 10 décembre 1839. Elle est la plus émouvante qu'il ait écrite : soupir de détresse et cri d'abandon filial. En s'éloignant dans la nuit, le pauvre acolyte ne pensait pas que Dieu l'acheminait vers la restauration de l'œuvre d'un fils de Rennes, Claude-François Poullart des Places... 1839-1848. Et nous qui, dans une même vision, contemplons ces deux physionomies, nous ne pouvons qu'être frappés par les affinités qu'elles présentent. L'ami des pauvres écoliers et l'apôtre des âmes les plus abandonnées ont un même regard et un même amour...

... Rennes qu'il quittait pour toujours, avait été un moment capital dans l'itinéraire spirituel de Libermann. C'est à Rennes qu'à l'école de saint Jean Eudes s'est intériorisée sa spiritualité mariale et s'est épanouie sa dévotion au Saint-Cœur de Marie. C'est à Rennes que, dans la progression de son expérience mystique, il fut plongé dans l'abîme des purifications passives. C'est à Rennes qu'il s'est acquitté, avec une vertu héroïque, de sa fonction de maître des novices et qu'il a préparé à la Congrégation des Eudistes des âmes de la trempe de Guy Leray. C'est à Rennes qu'en abordant un nouveau champ d'expériences, il comprit que la rigidité des principes de perfection doit dialoguer avec les données de la vie concrète. C'est à Rennes qu'il a écrit ces lettres de direction qui parvenaient à Saint-Sulpice pour

¹ Cf. *Bulletin de la Prov. de France*, nov.-déc. 1959, pp. 257-258.

exciter à la ferveur l'élite du Séminaire. C'est à Rennes, surtout, que lui fut dévoilé, le 28 octobre 1839, sa réelle prédestination, sa vocation missionnaire. L'œuvre des Noirs est née à Rennes...

LA FUSION. — ... A l'historien de retracer les préludes de ce mémorable événement dont Pie XII, dans une lettre à Mgr Le Hunsec, le 12 février 1948, soulignait l'exceptionnelle portée pour le salut des âmes :

« Des deux Instituts, également voués au soin des âmes les plus abandonnées, déclarait le grand Pape, allait naître, du fait de cette union, une institution vigoureuse et féconde, qui a, en un siècle, donné à l'Eglise des milliers de missionnaires, secouru un nombre incalculable de ces « âmes délaissées » si justement chères à ses deux fondateurs, et fait progresser l'évangélisation des Noirs dans des proportions vraiment dignes d'admiration, qu'il s'agisse de l'Afrique, de l'Amérique ou des îles de l'Océan Indien et de l'Atlantique. »

Il est plus important de rappeler que le Vénérable Libermann s'engagea définitivement dans cette voie de l'union avec l'ardeur des Chérubins d'Ézéchiel, lorsqu'il fut persuadé que telle était la « volonté de Dieu ». Ce que je puis vous dire avec certitude, écrivait-il à M. Thiersé, c'est que Dieu a voulu que cette réunion se fasse, personne ici n'en doute et ne peut en douter. La divine Providence a amené cela admirablement et à point nommé et tout ce qu'elle a fait m'a montré au doigt que c'est Dieu qui nous a conduits dans toute cette affaire... » (N. D., XIII, p. 48, Lettre du 22 février 1851)...

... Il est équitable de rendre hommage aux qualités éminentes dont fit preuve le Serviteur de Dieu pour réussir dans cette entreprise — un vrai miracle — : l'intuition claire du but à poursuivre et du moment favorable, la volonté d'atteindre, par-delà les mots et les formules, les réalités et les œuvres, la diplomatie qui passe sur des détails pour obtenir des résultats d'ensemble, qui cède au temps la fonction qu'il peut remplir, qui gagne les hommes par leurs points de force et de faiblesse, la sainteté surtout — nous employons ce mot en son sens général — qui se confie en Dieu et lui laisse le soin de tout conduire, la sainteté qui conquiert les hommes en les invitant à transcender les perspectives limitées pour s'établir dans le pur surnaturel, la sainteté qui aplani par le silence et le sacrifice des difficultés que créent et aggravent les conflits inévitables des caractères, la sainteté qui va jusqu'au bout de la tâche que l'on s'est assignée.

... Il est évident que la Société du Saint-Esprit, après un siècle et demi d'une marche souvent difficile, commençait une phase nouvelle de son existence. De par la fusion, la Société du Saint-Esprit était, non pas légalement, ni canoniquement, mais spirituellement, un institut nouveau : nouveau par le but plus intégral et mieux précisé, nouveau par le courant de ferveur et de régularité qu'elle recevait. Une sève puissante parcourrait le vieil arbre épais que deux tentatives de réforme — de Fourdinier et de Leguay — n'avaient pu revivifier.

L'image la plus heureuse pour symboliser cet acte d'union est celle de la greffe qu'utilise M. Loevenbruck : « ...le plan projeté de greffer la nouvelle Congrégation du Saint-Cœur de Marie sur le vieux tronc du Saint-Esprit » (N. D., x, p. 416, Mémoire de M. Loevenbruck). La Société du Saint-Esprit avait absorbé la Société du Saint-Cœur de Marie, mais la Société du Saint-Cœur de Marie supprimée par Rome, transformait, de l'intérieur, par ses membres, la Société du Saint-Esprit. C'était une transfiguration, une épiphanie mystique et missionnaire.

Quand on veut interpréter rigoureusement les deux moments de cette histoire — fondation et restauration —, il est deux perspectives auxquelles il ne convient pas de se fixer, car elles ne sont pas exactes.

La première consisterait à voir, dans la fusion, la reprise pure et simple, par Libermann, du but primitif de Poullart des Places. Libermann est allé au-delà du Fondateur. Il a apporté des doctrines et des méthodes missionnaires ; il a donné à cette Société une impulsion si vigoureuse qu'elle en vit encore. Les chiffres sont là. Sur le plan de la spiritualité, les écrits de l'un et de l'autre sont sans commune mesure.

Dans la seconde perspective, la réunion de 1848 serait une création sur les ruines du Saint-Esprit. Le P. Libermann a voulu, au contraire, continuer et accomplir.... Dans un acte de supreme désintéressement, il consentait à la suppression de sa propre Congrégation, déjà florissante, pour prendre la relève des Spiritains défaillants et devenir le onzième Supérieur Général. La figure de Poullart des Places doit resplendir dans toutes ses dimensions. L'originalité de sa conception ; l'audace magnanime de 1703 doivent être reconnues. Les recherches du P. Michel ont fermement restitué le climat historique au sein duquel l'idée a mûri. Ici encore, il n'est pas de commencement absolu, ni de génération spontanée. Les Bellier et les Doranleau sont de grands ancêtres...

On chercherait, en vain, une page dans laquelle Libermann évoque et exalte Poullart des Places. Il ne peut être comparé à Lacordaire qui, ébloui par le Patriarche des Prêcheurs, écrit l'histoire de saint Dominique comme premier acte de la restauration de l'Ordre. C'est une institution qui a retenu l'attention de Libermann, ce n'est pas un homme qui a conquis son cœur. Empressons-nous d'ajouter que, s'il l'avait mieux connu, il l'aurait beaucoup aimé. Il ne s'attarde pas au passé, il se tourne vers l'avenir. Cet affectif est un réaliste. Et cependant quelles ne sont pas les affinités de ces deux personnalités religieuses si fascinantes !². Encore faut-il noter que nous ne sommes pas en présence de l'imitation d'un modèle ; que nous n'assistons pas au dialogue d'un vivant et d'un mort, que ne s'est pas produite la rencontre intentionnelle de deux âmes. L'harmonie préétablie n'en est que plus providentielle. Les rencontres que Dieu suscite sont plus riches que celles dont les hommes prennent l'initiative...

...C'est une œuvre de justice que de replacer Claude-François Poullart des Places — figure méconnue pour ne pas dire inconnue — à côté des Bérulle et des Olier, de saint Vincent de Paul et de saint Jean Eudes. C'est dans cette tradition sacerdotale française, où il resplendit, que s'est inséré, à son tour, le Vénérable Libermann³.

...En des années où l'évangélisation des masses populaires soulève des problèmes si angoissants et appelle des solutions efficaces et rapides, en des années où se joue le destin de l'Afrique, comment ne saluerions-nous pas en ces deux prêtres pauvres, les apôtres des pauvres, de leur salut et de leur promotion sociale et spirituelle ? L'Ami des pauvres écoliers et le Père des chiffonniers de l'Eglise avaient entendu l'appel biblique du livre d'Isaïe, signe de la mission du Messie : « Les pauvres sont évangélisés ! » Ils sont, tous les deux, les images parfaites de la fidélité inconditionnelle à l'Eglise et de cette audace missionnaire que suscite et que garantit un authentique amour de Dieu.

Rennes, le 16 octobre 1959.

Pierre BLANCHARD.

¹ Cf. *Spiritus*, 2, pp. 111-113 et *Bulletin de la Prov. de France*, nov.-déc. 1959, pp. 237-238.

² Cf. *Spiritus*, 2, 179.

LES ÉCRITS SPIRITUELS DE CLAUDE POULLART DES PLACES

Les Ecrits Spirituels de M. Claude-François Poullart des Place, publiés avec introduction et notes, par le P. Henri J. Koren, c.s.sp. et Maurice Carignan, c.s.sp. — Duquesne University, Pittsburgh (U.S.A.); Ed. Nauwelaerts, Louvain, et Spiritus, Rhenen, U. (Hollande) 1959. 19×26 cm., xv et 297 pages. Edition bilingue français-anglais.

Ce troisième volume de la Série Spiritaine des « Duquesne Studies » a la même somptueuse présentation que les deux autres (*The Spiritans* et *A light to the Gentiles*). Nous admirons sa couverture, son papier luxueux, sa typographie soignée.



Dans une **Introduction générale**, l'auteur nous donne une Esquisse biographique de Claude-François Poullart des Places (pp. 16-34), reprise de son livre *The Spiritans*; on y sent à chaque page la vénération de l'auteur pour notre Fondateur. On comprend donc qu'il ait eu à cœur de publier ses **Ecrits Spirituels** à l'occasion du 250^e anniversaire de sa mort. Le P. Henri Koren a rendu là un grand service à toute la Congrégation et nous l'en remercions sincèrement.

Certes, la grande biographie de Poullart des Places, écrite par le R. P. Henri Le Floch, comme aussi une autre biographie hollandaise¹, donnaient déjà de larges fragments de ces Ecrits², mais un ouvrage englobant l'ensemble des Ecrits nous manquait. En comblant cette lacune, le P. H. Koren accomplit

les voeux exprimés par le Chapitre général de 1950.

L'ouvrage contient le texte français; l'éditeur a modernisé l'orthographe du XVIII^e siècle, comme l'avait déjà fait le P. Le Floch. Le texte français est accompagné, au recto, de sa traduction anglaise, préparée par le P. Walter Van der Putte. L'auteur a distribué les longues pages des différents textes en paragraphes et les a groupées sous des chefs appropriés pour en faciliter la lecture.

Dans son Introduction générale, l'auteur donne également une vue d'ensemble sur les Ecrits de Claude-François Poullart des Places (pp. 34-38), mais une introduction spéciale précède chacun des cinq Ecrits, que le Fondateur nous a laissés, pour nous renseigner sur le manuscrit, son temps et lieu de composition, son contenu et sa valeur. Le P. Maurice Carignan a traduit en français ces différentes notes et vérifié la transcription en orthographe moderne (p. xiv). Ce volume se présente ainsi comme le résultat d'une fructueuse collaboration.

1 N. D. L. R. — Cette biographie de 237 pages a paru à Gemert en 1941, signée de l'auteur de la présente recension.

2 Voir *Spiritus*, 2, p. 185. — En fait le P. Koren nous restitue la valeur de 30 pages jusqu'ici inédites (sur un total d'environ 90 pages). Ces inédits complètent surtout ce que nous connaissons des *Réflexions sur les vérités de la religion* (10 pages) et des *Règlements du Séminaire du Saint-Esprit* (18 pages). On trouvera ces passages que le P. Le Floch n'avait pas publiés aux pages suivantes de l'édition Koren : 46-48 ; 52-54 ; 58-80 ; 116 ; 130 ; 136-142 ; 164-168 ; 174-188 ; 192-220.



Réflexions sur les vérités de la religion

Le premier « Ecrit » a pour titre : « **Réflexions sur les vérités de la Religion formées dans une retraite par une âme qui songe à se convertir** » (p. 42-82).

Ces « Réflexions » ne sont pas « un résumé froid et impersonnel » (p. 44) des conférences du prédicateur sur les fins dernières de l'homme, selon les **Exercices de Saint Ignace**. Le jeune homme qui y parle toujours à la première personne, dialoguant avec lui-même ou avec Dieu, s'applique concrètement les grandes vérités avec « une

profondeur de sentiment et une intensité religieuse, qui évoquent les **Confessions de saint Augustin** » (p. 44). Un exemple indiquera l'allure de ces pages : « Vous me cherchiez, Seigneur, et je vous fuyais. Vous m'aviez donné la raison, mais je ne voulais point m'en servir. Je voulais me brouiller avec vous, et vous ne vouliez point y consentir » (p. 48).

Ces « Réflexions » si vibrantes de vie pourraient être relues et méditées avec grand profit par chacun de nous, dans ses retraites et journées de récollection.

Choix d'un état de vie

Le deuxième Ecrit intitulé « Choix d'un état de vie », est étroitement lié au premier comme conclusion de la même retraite (pp. 86-112). Le jeune étudiant examine à la lumière de la grâce « les trois états de vie » : le cloître, le sacerdoce et le monde.

Après une sainte prière à Dieu, Claude-François fait « au poids du sanctuaire » (p. 92) l'examen impartial et détaillé de ses qualités et défauts : « Quand je jette les yeux sur ce portrait, je me trouve peint d'après nature » (p. 94). Pour savoir lequel des trois états il devra choisir, il instaure un dialogue original avec son propre cœur : « Voyons à présent, mon cœur, entre nous deux... » La vie religieuse ? « Tu me réponds que tu ne prendras jamais l'habit de moine que pour te faire chartreux » (p. 96). L'état ecclésiastique ? « J'avoue, mon cœur, que tu

as plus d'inclination pour l'état ecclésiastique que pour l'état religieux malgré ton indétermination qui te fait flotter entre tant de partis. Cela est fâcheux que tu veuilles tout et que tu ne veuilles rien » (p. 104).

Mais alors le monde ?... la carrière de l'épée ? la cour ? une charge chez le Roi ?... la robe ou la magistrature ?... la finance ? Le cœur reste toujours indécis. « Tu veux... et tu ne voudrais pas » (p. 110). Conclusion : pour déterminer, ce n'est plus à son cœur qu'il doit parler, mais « c'est à vous, ô mon Dieu, que je dois m'adresser » et comme saint Paul, il ira trouver « un Ananias », son directeur. « Ne permettez pas, mon Dieu, que je sois trompé » (p. 112). Il sera prêtre et les trois années de sa vie sacerdotale feront la preuve qu'il ne s'était pas trompé.

Fragments de plan de vie

Du troisième Ecrit spirituel, inséré sous le titre de **Fragments de résolutions pour un règlement particulier**, nous ne possédons qu'une partie du n° 12 et les n°s 13 à 16 en entier.

Ce document précieux nous montre la grande ferveur spirituelle de notre Fondateur, qui fixe dans ce règlement, le détail de ses

exercices de piété, son examen de conscience, le temps à consacrer à l'oraison, ses nombreuses visites au Très Saint Sacrement, ses dévotions à la Sainte Vierge, compose ses prières à la Très Sainte Trinité (pp. 116-122). On devine une âme sous le souffle puissant de la grâce divine et qui obéit fidèlement.

Réflexions sur le passé

Les « Réflexions sur le passé » (pp. 126-148) constituent le témoignage le plus précieux et le plus intéressant que nous ayons sur la vie spirituelle de Poullart des Places (p. 128). Elles nous permettent de suivre de près les voies et les progrès de la grâce divine dans l'âme de Claude-François. On y distingue, dit l'éditeur (p. 128) « les étapes de l'état d'oraison affective tels que magistralement dépeints par le Vénérable P. Liberman » (*Ecrits spirituels*, pp. 193-199). « Ces délices du Thabor » éprouvées dans l'oraison d'affection durèrent exactement dix-huit mois, comme le Fondateur l'atteste lui-même (p. 138). Or c'est aussi la durée indiquée par le Vénérable Père (E. S., 163).

Après ces jouissances spirituelles, l'âme du Fondateur devait être soumise aux « purifications » successives des sens et des puissances supérieures ; elle devait passer par la nuit des sens et par la nuit de l'esprit, par toutes

les peines, privations et combats, par les sécheresses, angoisses, et scrupules. Cette double purgation, à laquelle l'âme de Claude-François fut soumise, correspond aussi parfaitement à la description que le Vénérable Père en donne dans ses *Ecrits spirituels* (pp. 226-229).

Déplorant son « relâchement », « sa cute », « son égarement » (p. 146), son « état pitoyable de tiédeur » (p. 138), « toujours sans goût, ni onction » (p. 140) pour l'oraison, « n'ayant point de méthode ni de sujets fixés » (ibid.), il énumère toutes ses fautes et faiblesses. Se croyant « trompé par l'orgueil » (p. 146), sa conscience lui reproche de s'être « trop tôt tiré de la solitude... d'avoir entrepris l'établissement des pauvres écoliers et d'avoir voulu soutenir la chose » (ibid.). « Fort embarrassé pour démêler quels sont les sentiments de Dieu à mon égard, et par quelle voie je puis voler

jusqu'à lui pour m'aller jeter aux pieds de sa miséricorde » (p. 144)... Néanmoins il garde confiance au milieu de toutes ces épreuves et reste fidèle : « Toute cette conduite de Dieu... me fait espérer que le ciel ne sera point toujours de fer pour moi » (144).

Ces purgations étaient nécessaires pour amener l'âme de Claude-François à une plus grande sainteté : « L'âme qui est fidèle, dit le Vénérable P. Libermann, entre peu à peu dans une voie contemplative, qui la mène à grands pas à l'union parfaite » (E. S., p. 228).

Règlements

Les quatre chapitres des **Règlements pour la Communauté du Saint-Esprit** (pp. 152-220), comptent 263 paragraphes que le P. Koren a pris soin de numérotter pour faciliter les références (p. 158). Ces pages sont aussi d'une grande valeur pour toute la famille spiritaine. Car l'auteur de ces règles « est indéniablement... Poullart des Places, non seulement parce qu'il fut fondateur et supérieur du Séminaire, mais aussi à cause du témoignage explicite, inscrit à la fin du manuscrit : « Tous ces règlements ont été dressés par M. Poullart des Places et écrits de sa main, et pratiqués par lui et ses élèves » (p. 152). On y retrouve certaines pratiques encore en usage dans notre famille religieuse. De plus, ces règles nous révèlent l'esprit et l'atmosphère de famille, que le vénéré Fondateur faisait régner dans le Séminaire, comme aussi ses dons d'organisation et l'impulsion qu'il avait su donner pour assurer la formation spirituelle et intellectuelle des candidats au sacerdoce.

Il y a dans ces règles des détails, parfois délicieux, sur lesquels notre curiosité bien légitime appelle des explications ; tels sont par exemple les dépenses admises pour la soutenance des thèses en fin d'année (n° 12), l'Office du Saint-Esprit récité tous les jours (n° 31), ou encore ce qui fait allusion à certains usages du temps : le chapeau qu' « on fera descendre... un peu sur les

yeux pour manger plus modestement » (n° 100, voir aussi n° 244), mais qu'on « prendra garde de tenir de côté sur la tête » (n° 105), la perruque qui n'est que tolérée (n° 106), le bonnet de nuit avec lequel on ne doit nulle part s'exhiber (n° 108), les culottes qui ne pourront jamais être de velours « quand même elles seraient noires » n°s 111, 112). Partout transparaît avec l'esprit d'organisation de Claude Poullart un souci de la propreté aussi scrupuleux que son amour de la pauvreté (voir n°s 150, 180, 182, 194, 231...).

Au n° 114, après la règle, qui défend tabatière et tabac, il faut lire : « Les Supérieurs ne permettront point que les particuliers se poudrent (au lieu de : le prennent) pour quelque raison que ce puisse être. »

A ces Ecrits le P. Koren a ajouté en appendice le **Mémoire sur la vie de M. Claude-François Poullart des Places**, manuscrit de M. Pierre Thomas (pp. 224-274) et un document intitulé **Saint Louis Grignion de Montfort et M. Claude-François Poullart des Places** (pp. 276-288) dû au P. Charles Besnard, qui reçut sa formation ecclésiastique au Séminaire du Saint-Esprit se joignit ensuite aux missionnaires de Grignion de Montfort et devint Supérieur général de la Société de Marie. Il composa une biographie inédite de Saint Grignion de Montfort dont ces pages sont extraites.

Une difficulté

Dans le « Mémoire » de M. Thomas, nous lisons que « M. des Places n'avait pas conçu d'abord le dessein de former des ecclésiastiques, mais de saints religieux qui se livrassent aux rigueurs de la pénitence, si Dieu les appelait au cloître » (p. 270).

On peut difficilement soutenir — nous semble-t-il, — qu'il y ait « ici une allusion à la promesse que le fondateur avait faite à saint Louis Grignion de Montfort » de lui préparer des missionnaires, comme on le sug-gère en note au bas de la même page. Nous

savons que le P. Koren partage maintenant notre opinion : en effet, Grignion de Montfort avait demandé des missionnaires et non pas « de saints religieux qui se livrassent aux rigueurs de la pénitence si Dieu les appelait au cloître », termes qui désignent plutôt des Cisterciens ou des Chartreux. On pourrait peut-être penser, que Poullart des Places, lorsqu'il pratiquait ses « affreuses mortifications » (ibid.) a pu avoir l'idée de former « de saints religieux qui se livrassent aux rigueurs de la pénitence », comme il s'était

demandé un moment s'il ne devait pas lui-même se faire Chartreux (p. 96) et comme il avait aussi un temps souhaité faire de sa santé « un sacrifice entier à Dieu dans le travail des missions » (pp. 132 et 270). Mais il avait reconnu que ce n'était pas là la volonté de Dieu sur lui.

Nous ne croyons pas non plus que ce texte du manuscrit de M. Thomas fasse allusion au n° 73 des « Règlements » (p. 178), où nous lisons : « On ne louera ni on ne blâmera point ce qu'on vient de manger. Il est indigne d'un véritable chrétien de penser trop à toutes ces sortes de choses, de s'en entretenir ou de s'en plaindre mais c'est une immortification encore bien plus considérable à un religieux ou un ecclésiastique que de tomber dans ce défaut ». On comprendra facilement pourquoi ces mots, que nous souli-

gnons, ont été rayés dans le texte ; c'est la tâche des historiens qualifiés que de chercher comment et pourquoi ils y avaient été insérés.

Les Ecrits spirituels de notre Vénéré Fondateur devraient figurer dans les bibliothèques de toutes nos Communautés ou Résidences : le prix (25 à 30 N. F. selon qu'ils sont brochés ou reliés) ne saurait faire difficulté. Comme ceux de Notre Vénérable Père, il conviendrait qu'ils soient à la disposition de tous les frères, Pères, Scolastiques, Frères et Novices, dans la propre langue de chacun. Le P. Henri Koren serait bien récompensé de son travail, si dans chaque Province, on voulait bien, à son exemple, réaliser cette traduction des Ecrits de notre vénéré Fondateur.

L. Vogel, c.s.sp.

LE PREMIER FILS DE CLAUDE POULLART AUX ÉTATS-UNIS

- Charles CONNORS, c.s.sp. : *Good Moranville of Baltimore*. — Washington, D. C., 1959. — 8,5x14,5 cm., 16 pages.

Cette petite brochure, deuxième de la collection « Sowers of the seed », « Semeurs de moissons » (un premier titre *L'homme qui se regardait dans le miroir* résumait la vie de Claude Poullart) est une brève biographie de M. Jean-François Moranville (1760-1824) qui fut le premier Spiritain à avoir travaillé aux U.S.A. Expulsé de Guyane en 1793 pour avoir refusé de prêter serment à la Constitution civile du Clergé, il se réfugia à Baltimore où il dépensa le reste de sa vie dans un ministère paroissial extrêmement actif. Qu'on en juge plutôt :

En 1804, il succède à la tête de la paroisse Saint-Patrick, au P. Antoine Garnier, futur supérieur général de Saint-Sulpice.

En 1806-1807, il y bâtit une église, qui de Philadelphie à la Nouvelle-Orléans, si l'on en croit les chroniqueurs du temps, ne trouvait pas sa pareille en beauté, solidité, commodité.

En 1811, il y introduit la pratique des processions de la Fête-Dieu.

En 1815, il ouvre pour les filles la première école primaire de la ville, considérée aussi comme la première en date des écoles paroissiales aux Etats-Unis.

Il connaît Mère Seton, la future et première Bienheureuse américaine, et lui fournit des vocations.

Par son dévouement aux humbles, spécialement au cours des épidémies de fièvre jaune de 1819, 1821, il mérita d'être surnommé « l'ami du pauvre ».

Epuisé, il dut rentrer en France en 1823, au grand désespoir de ses fidèles. Moins d'un an plus tard, le 17 mai 1824 (le 16 mai dans notre Nécrologie) il mourait à Amiens, dans sa Picardie natale. Ne pouvant obtenir le retour de ses restes ou du moins de son cœur, ses paroissiens de Baltimore gravèrent à sa mémoire une plaque qui peut encore se lire dans l'église bâtie par ses soins : « A l'ami du pauvre, au consolateur des affligés, à notre bien-aimé pasteur. »

Ath. Bouchard, c.s.sp.

- A. POISSON, c.s.sp. : *L'Oraison et la vie*. Extraits et Résumés des Œuvres du Vénérable Libermann — Montréal, 1959 — 14x19, 126 pages (en vente à Paris, 30, rue Lhomond).

Cet opuscule vise à nous livrer l'essentiel de la pensée du V. P. Libermann sur l'importance, les étapes, les embûches, les joies et les fruits inépuisables de l'oraison. Le R. P. Pois-

son s'est efforcé de grouper le mieux possible bien des textes précieux qui se trouvent dispersés, soit dans les *Écrits spirituels* (auxquels il a emprunté beaucoup surtout en ce qui a trait à la méditation et à l'oraison effective), soit dans les *Lettres Spirituelles*. Ici la tâche s'avérait plus délicate, car le choix lui-même des textes et la place qu'on leur assigne dans l'ouvrage supposent déjà une interprétation qui peut prêter à discussion : il faudrait connaître quel était l'état d'oraison de ces correspondants et même quelles nuances cet état revêtait au moment de la lettre pour pouvoir se prononcer sûrement. Il semble bien, par exemple, que les lettres à M^{me} Guillaume ou à M. Cahier traitent d'états qui se rapportent nettement à la vie contemplative et même pour le second à l'étape avancée de la nuit de l'esprit. Quelques emprunts aussi, mais rares, sont faits au *Commentaire de Saint Jean*, dont beaucoup de pages et toutes les prières jaillissent d'une très haute contemplation.

On le voit, le P. Poisson ne prétend nullement faire œuvre savante, mais œuvre pratique. Son recueil, en effet, pourra servir moins aux débutants (qui ont besoin de la parole vivante d'un maître pour démarrer dans cette science facile et difficile à la fois) ; or, tous les textes du V. Père étaient vivisés par son âme brûlante d'amour — car c'était des textes parlés, ne l'oublions pas, qu'aux personnes déjà initiées et qui manquent de directeur ainsi qu'à ceux qui, connaissant déjà la doctrine du V. Père, voudront trouver un répertoire commode des principaux textes.

Nous retiendrons que le V. Père n'a jamais conçu l'oraison comme un exercice artificiel — et le P. Poisson souligne cela très bien à la page 17 —, mais comme un temps où Dieu lui-même nous instruit sans nous violenter et en s'adaptant à chacun d'une façon merveilleuse. Il y fait tout, mais Il a absolument besoin de notre désir, de notre confiance, de notre humilité, de notre abnégation et de notre application au recueillement, à l'adoration et à l'attention à Dieu. Alors, Il opère de grandes choses dans l'âme et celle-ci est largement payée de ses peines : « Lorsque votre âme se repose en Dieu seul, quels transports de paix, de joie, de délices et d'amour ne sent-elle pas et quelle douceur et quelle délicatesse dans ces jouissances ! Elles la pénètrent jusqu'au plus intime, lui donnent un profond sentiment de sa véritable grandeur et la remplissent de force et de

courage. » **L. S. I**, 144. Voilà où le V. Père veut conduire l'âme en lui parlant sans cesse d'oraison et de renoncement et son propre exemple montre qu'il ne fait pas miroiter des biens imaginaires.

Le P. Poisson, par son classement judicieux, sinon indiscutable, et ses discrètes remarques, veut faire comprendre et désirer tout cela. Puisse-t-il réussir !

J. Le Meste, c.ssp.

● Mgr L. Cristiani : **La Spiritualité du Vénérable Père Libermann dans l'Evangile dans la Vie** (18, rue d'Armaillé, Paris), octobre 1959, pp. 620-640.

L'auteur de cette étude, historien ecclésiastique et écrivain bien connu, commence par donner un bref résumé de la vie de Libermann qui toute entière « sera le déploiement de la grâce baptismale comme cela devrait être pour nous tous ! » (622). Mais il entend surtout livrer ici un aperçu de sa doctrine spirituelle qui est, nous dit-il, « quelque chose de très clair, de très arrêté et de solidement fondé » (627) en même temps que de souverainement simple et de profondément biblique ; « nourri de la Bible depuis sa plus tendre enfance, Libermann a gardé au fond de lui-même (l')état d'esprit des grands prophètes d'Israël » (628-629).

S'appuyant explicitement sur « les considérables volumes qui ont été consacrés à ce sujet par l'abbé Blanchard » et dont il a pu avoir communication, Mgr Cristiani pense pouvoir synthétiser « en un mot » la spiritualité libermanienne et ce mot est **passivité**. « En d'autres termes, laissons faire Dieu en nous... Rien n'est plus simple... ce qui ne veut pas dire certes : rien de plus facile ! » (628). Mais comme en témoigne le texte du *Commentaire de Saint Jean* cité à ce propos : « ce n'est pas tant l'humilité que l'amour qui met (les âmes) dans cette posture » (*C. J.*, 621; n. é. 277). Il ne s'agit pas non plus d'une passivité d'inertie ou qui enlève toute liberté et Mgr Cristiani exécute en beauté ces objections sans cesse ressassées contre la doctrine de Libermann : « L'activité ne diminue pas quand on laisse agir Dieu en soi, elle s'accroît de la toute-puissance divine... Une Thérèse d'Avila est restée célèbre par son activité. Et pourtant nul ne pratiqua mieux qu'elle la passivité au sens où Libermann l'expose » (633). Lui-même d'ailleurs en dépit de sa maladie, ne fut-il pas « un bourreau de travail » (624), ne déploya-t-il pas

A PROPOS DU « LIBERMANN » DE MGR GAY¹

● Un prélat, un archevêque, un supérieur de Grand Séminaire universitaire.

10. « Je considère comme un des premiers devoirs de votre Congrégation (de) faire connaître la figure de son fondateur et sa merveilleuse doctrine spirituelle » (8-6-1955).

11. « Merci de nous parler de ce Libermann qui m'a toujours beaucoup attiré. Mais la Congrégation a été si discrète qu'il a fallu à X... le découvrir malgré elle, et s'éloigner d'elle pour en entendre parler. »

12. « Ce n'est pas seulement le sépulcien qui est touché de la délicatesse avec laquelle vous rappelez les liens étroits qui ont uni ses Pères au saint qui fut leur élève et leur collaborateur. C'est vraiment l'âme qui est réconfortée par l'exemple d'entière docilité à l'Esprit-Saint et de simplicité, de maîtrise de soi si manifeste dans la douceur et par le sens pénétrant de nécessité de l'apostolat missionnaire... Il me semble que l'on a chez le P. Libermann un des exemples les plus nets du caractère mystique de l'action elle-même, tout entière inspirée par la grâce » (24-9-1955).

13. « Eudiste, j'ai été tout spécialement intéressé par cette grande figure... Vous m'avez aidé... à mieux comprendre et mieux aimer celui dont naguère j'ai beaucoup goûté les lettres spirituelles. »

● R. P. Henri de Lubac, s. j.

14. « Libermann est une grande figure, et une vraie figure de saint ; et les enseignements que porte sa vie ne se limitent ni à son siècle ni à sa société. Il y a un patrimoine commun qu'on doit vous être bien reconnaissant de continuer à faire fructifier pour toute l'Eglise. Il faut du recul pour que de telles figures s'imposent en pleine lumière » (1-3-1955).

● L'assistant et le vice-supérieur général du Prado.

15. « Je m'intéresse beaucoup au P. Libermann. Je venais justement de me procurer ses lettres et ses écrits spirituels. À travers le peu que je connaissais de lui, le P. Libermann m'est apparu comme un grand maître spirituel » (14-6-1955).

16. « J'ai trouvé dans votre livre bien des choses qui ne peuvent que plaire à un pradosien et lui faire du bien : la dévotion au Saint-Esprit, son programme missionnaire vraiment prophétique » (7-7-1955).

● Suzanne Fouché, fondatrice de la Ligue pour l'adaptation du diminué physique

17. « J'ai dévoré votre « Libermann » dans le train et c'est pour moi une révélation que cette vie pleine d'humilité et d'abandon à Dieu. Si un jour je puis, comme je le désire, faire un établissement pour les épileptiques, il s'appellera le Centre Libermann, grâce à vous. »

¹ Voir ci-dessus p. 214.

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

● *Notre fiche inédite : SACERDOCE.*

Il faudrait bien des numéros comme celui-ci pour présenter tout l'enseignement de Libermann sur le sacerdoce ; même en nous en tenant aux seules références, tant soit peu classées et organisées, il nous a paru également impossible de les enclore en une seule fiche. Celle que nous présentons aujourd'hui fournit le cadre général : d'autres suivront en leur temps, principalement :

Sacerdoce et Sacrifice ; Sacerdoce et Mission
Sacerdoce et Sainteté, etc

Chaque fois qu'un texte se trouve publié en deux endroits (*L. S. et N. D.*), nous renvoyons à l'édition plus maniable et plus répandue des *Lettres spirituelles*. Pour ne pas alourdir les références le Commentaire n'est cité que d'après l'édition complète : rappelons que nous avons déjà publié une concordance des deux éditions (*Spiritus*, I, 49-50), nous publierons de même prochainement une double concordance *L. S.-N. D. et N. D.-L. S.*

● ETES-VOUS ABONNÉS ?

Si vous n'avez pas réglé ou renouvelé votre souscription (cf. conditions de souscription en page 3 de la couverture), ce numéro risque d'être le dernier que vous receviez.

Sauf avis contraire de leur part, les communautés spiritaines (Pères Frères, et Soeurs) des diverses Provinces et Missions, déjà abonnées, ont leur abonnement renouvelé par l'intermédiaire des diverses Procures.

Un prix de souscription spécial (5 NF au lieu de 9 NF) est offert aux monastères de contemplatives ainsi qu'aux séminaristes soldats. Nous comptons sur la générosité de nos lecteurs plus favorisés pour nous aider à tenir.

Si *Spiritus* vous sert, faites-le connaître,
envoyez-nous des adresses,
priez pour ses rédacteurs.

● ATTENTION !

Désireriez-vous recevoir, en supplément avec chaque numéro, un tiré à part de notre fiche, sur papier cartonné (10×15 cm.) ? Le prix de revient à prévoir serait de 0,08 NF par fiche. Les trois fiches déjà publiées pourraient être envoyées avec celle du N° 4. Un même abonné pourrait demander plusieurs exemplaires de chaque fiche. Nous n'organiserons ce service que si vous êtes assez nombreux à nous le demander *avant le 1^{er} mai*.

● *Dans notre numéro de PENTECOTE, vous trouverez :*

- des études sur *l'Esprit-Saint dans Saint Jean*,
- une revue des livres récemment parus sur le Saint-Esprit,
- la suite des articles de M. le Chanoine Dubreil,
- Une présentation de la littérature libermanienne de langue anglaise.

Cum permissu superiorum.

Le gérant : Ath. BOUCHARD.

Imp. St-Paul, 184, av. de Verdun, Issy-Les Moulineaux (S.). - Dépôt lég. 1er trim. 1960. N° d'Imp. 2053.